

**La famine sévit
dans plusieurs provinces
du Tchad**

LIRE PAGE 22

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

3,50 F

Algérie, 2 DA ; Maroc, 3,00 dir. ; Tunisie, 280 m. ;
Allemagne, 1,60 DM ; Autriche, 15 sch. ; Belgique,
28 fr. ; Canada, 1,10 \$; Côte d'Ivoire, 275 F CFA ;
Danemark, 6,60 Kr. ; Espagne, 80 pes. ; E.-U., 95 c. ;
G.-B., 46 p. ; Grèce, 66 dr. ; Irlande, 70 p. ; Italie,
1.000 l. ; Japon, 350 ¥ ; Liban, 0,350 DL ; Luxem-
bourg, 27 f. ; Norvège, 8,00 Kr. ; Pays-Bas, 1,75 fl. ;
Portugal, 80 esc. ; Sénégal, 325 F CFA ; Suède,
7,75 kr. ; Suisse, 1,40 f. ; Yougoslavie, 65 d.
Tarif des abonnements page 2
5, RUE DES ITALIENS
75427 PARIS CEDEX 09
Tél. MONDIPAR 450572 F
C.C.P. 4207 - 23 PARIS
Tél. : 246-72-23

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Des otages en Pologne

Le général Jaruzelski joue avec les hommes comme avec les mots. On savait bien que la suspension de l'état de guerre, qui doit intervenir officiellement à la fin du mois, ne signifierait pas la fin d'un état d'exception de fait en Pologne. On ignorait cependant jusqu'à jeudi que le chef de la Pologne éprouverait le besoin d'avoir recours à une pratique aussi vieille que haïssable : la prise d'otages.

Comment qualifier autrement la mise en état d'arrestation de sept anciens responsables de Solidarité, arbitrairement internés lors du coup de force du 13 décembre 1981 ? Comment, surtout, qualifier autrement les motifs d'inculpation retenus contre MM. Andrzej Gwiazda, Seweryn Jaworski, Marian Jurczyk, Karol Modzelewski, Grzegorz Palika, Andrzej Ryzkowski et Jan Rulewski ? Les voici accusés d'avoir complotté contre l'État et menacés à tout instant d'une peine pouvant aller de cinq années d'emprisonnement à la peine capitale. Leur seul crime, en fait, c'est d'avoir été à la tête du combat de Solidarité chacun dans une région stratégique de la Pologne.

Il y a fort à parier que le pouvoir militaro-politique ne se pressera pas de faire leur procès : des otages ne sont utiles que lorsque leur sort reste incertain. Le « non-dit » de ces incalculables peut se résumer ainsi : que les militants de Solidarité réduits à la normalisation se tiennent tranquilles et leurs anciens dirigeants ne seront pas autrement inquiétés ; mais si l'agitation clandestine devait reprendre, les sept « comploteurs » seraient tout à craindre, fût-ce au prix de la rétroactivité des lois de circonstance.

D'autres otages, dont les noms sont moins connus, vont rester entre les mains de l'État polonais. C'est ainsi qu'on évacue à trois ou quatre mille le nombre des personnes condamnées pour des délits « politiques » mineurs réprimés par les décrets de l'état de siège. Dans la mesure où aucune amnistie n'est prévue, ses prisonniers auront que la possibilité de solliciter leur grâce auprès des autorités, s'ils ne veulent pas purger la totalité de leur peine.

L'aspect humiliant d'une telle démarche limitera sans doute le nombre des volontaires, d'autant plus que ces libérations ne seront que conditionnelles et que ceux qui en bénéficieront pourront être renvoyés en prison à la moindre peccadille. Il faut enfin mentionner le sort de toutes les personnes qui ont été arrêtées depuis un an au cours des multiples manifestations organisées par la clandestinité, dont on ignore le nombre exact et qui sont considérées par les autorités comme relevant du droit commun.

La Pologne, on le voit, passera une sinistre fin d'année, même si certaines familles pourront enfin fêter dans l'austérité le retour d'un père ou d'un fils. Le drame entamé le 13 décembre 1981 se poursuit implacablement, et on ne peut pas oublier que le seul but des autorités reste de bâillonner leur peuple, tant il est vrai que le prix de la liberté, pour un citoyen polonais, c'est le silence.

Ce n'est pas, bien sûr, l'annonce jeudi à Moscou d'un prochain voyage de M. Andropov à Varsovie qui modifiera cette analyse, même si le numéro soviétique ne peut espérer éclipser par sa présence la visite du pape, théoriquement prévue pour le mois de juin. Dernier et triste symbole : au cours du séjour qu'il vient de faire à Moscou, le général Jaruzelski a éprouvé le besoin de se recueillir sur la tombe de Felix Dzierzinski, le fondateur de la Tcheka. Dzierzinski, il est vrai, était d'origine polonaise.

(Lire nos informations page 3.)

Les rapports franco-soviétiques

L'annonce d'une visite de M. Cheysson témoigne d'une volonté d'« ouverture »

Recevant au Quai d'Orsay l'ambassadeur soviétique à Paris, M. Tchervonko, pour un déjeuner d'adieu, M. Cheysson a déclaré jeudi 23 décembre : « Nous voulons multiplier les échanges de vues, ouvrir plus largement l'accès à nos cultures. C'est dans cet esprit de lucidité et d'ouverture que je me rendrai à Moscou pour une visite politique à laquelle mon gouvernement attache une grande importance. » Tout en évoquant les « désaccords politiques » entre les deux pays, le ministre français des relations extérieures a souligné qu'ils soient « occasionnels » et a souligné que le dialogue franco-soviétique est « capital ».

Selon les milieux informés, la visite de M. Cheysson à Moscou, qui aurait lieu en février ou un peu après, marquera la fin de la « cure de désintoxication » qu'ont connue les relations franco-soviétiques.

Dans la soirée, plusieurs ministres, notamment MM. Cheysson, Defferre, Rocard, Savary, Ralite et Le Port, ainsi que M. Marchais, ont assisté à la réception d'adieu de M. Tchervonko à l'ambassade soviétique.

La fin d'une « cure de désintoxication »

par MICHEL TATU

Si le projet de voyage de M. Cheysson à Moscou n'est pas encore définitivement au point (il aurait lieu, selon les milieux informés, en février prochain ou un peu plus tard, en tout cas pas plus tôt), le seul fait que le ministre des relations extérieures en fasse état publiquement marque une date dans l'histoire plutôt difficile des relations entre les deux pays depuis le 10 mai 1981.

Sans doute M. Cheysson s'est-il déjà rendu dans la capitale soviétique en novembre avec M. Mauroy, à l'occasion des funérailles de Brejnev. Sans doute aussi d'autres ministres français ont visité ces derniers mois l'U.R.S.S. : MM. Chevènement, Jobert, M^{me} Edith Cresson, ainsi qu'une délégation parlementaire dirigée par M. Maurice Faure. Mais ce sera la première fois depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir que le responsable de la diplomatie française fera à Moscou une visite officielle, « politique », comme il l'a

dit lui-même, ajoutant que le gouvernement « y attache une grande importance ».

Le geste prend donc une autre valeur que les entretiens périodiques qu'il avait eus jusqu'à présent en marge des sessions de l'ONU avec M. Gromyko.

« Nos relations avec l'U.R.S.S. ne seront pas normales tant que les troupes soviétiques seront en Afghanistan », avait dit M. Cheysson à de multiples reprises depuis son arrivée au Quai d'Orsay, et encore tout récemment. La rigidité de la formule avait paru agacer quelque peu le président de la République, qui en tous cas ne l'a jamais reprise à son compte dans les mêmes termes. Faut-il croire qu'elle est périmée, et que les relations avec l'U.R.S.S. redevenaient « normales » malgré le maintien de l'impasse en Afghanistan ?

(Lire la suite page 3.)

NOËL ET L'AN NEUF

Le grand labueur de la réconciliation

Les dates de la vie de Jésus sont incertaines. Marie aurait accouché à Bethléem en l'an 6 ou 7 avant notre ère. Son fils serait mort entre 29 et 33 de l'ère chrétienne, le plus probablement le 7 avril 30.

En choisissant l'année 1983 comme Année sainte pour célébrer le 1950^e anniversaire de la crucifixion, Jean-Paul II a retenu l'hypothèse la plus tardive de la crucifixion (au 33) de préférence à la plus vraisemblable. Nul ne songera à se formaliser de ce faible décalage, qui varie selon les

estimations. Même si ses conséquences économiques sont considérables, l'intérêt d'une Année sainte est avant tout religieux. Celle-ci sera placée sous le signe de la « réconciliation », qui est déjà le thème du synode mondial de l'automne 1983. De la fête de Noël, on dit aussi fréquemment qu'elle est celle de la réconciliation. Quel contenu l'homme d'aujourd'hui peut-il donner à de telles célébrations des lors qu'elles sont accompagnées de gestes efficaces ?

par HENRI FESQUET

La réconciliation ne se fait pas par l'opération du Saint-Esprit. Elle est de bout en bout œuvre humaine. En bonne théologie, donner à l'homme n'est pas enlever à Dieu, qui agit normalement par causes interposées. « Prier et ne pas agir est mal élevé », disait Péguy.

Vérités premières ? Sans doute, mais qu'il est toujours opportun de rappeler à notre époque de sectes et de religiosité confinée à la superstition. Autre banalité : la réconciliation n'est pas univoque, elle s'opère à plusieurs niveaux. Au sommet, le croyant est appelé à se réconcilier avec Jésus et son Père avant de rechercher un contact plus vrai avec soi-même et avec autrui.

Pour éviter trop d'abstractions prenons un interlocuteur fictif et appelons-le Nathanaël (1) : ce nom rappelle par une homonymie approximative celui de Noël (dies

natalis) et de multiples inconnues historiques rendent son identité incertaine. Or, chacun le devine : de l'identité dépend la réconciliation.

Nathanaël ne peut se réconcilier avec Dieu que si son cœur est sincère et que s'il est capable de porter sur lui-même un jugement raisonnable et une appréciation de ses actes fondée. Si Judas s'est pendu, c'est parce que sa faute lui est apparue inamissible (2) : cette erreur de jugement lui a été fatale et il a eu le tort de minimiser la bonté de son maître. En l'occurrence, la suicide est le fruit d'un enfermement.

(Lire la suite page 2.)

le mut de Cartier

Dans sa tradition de luxe et de qualité, l'authentique collection de maroquinerie Cartier.

et en France, où, à part l'extrême droite, écrivains et hommes politiques de tous bords saluent l'un des plus grands poètes du siècle.

M. Georges Marchais, secrétaire général du parti communiste, s'est rendu vendredi matin au domicile de l'écrivain, ainsi que MM. Fiterman et Hermier.

L'Élysée s'appretait à publier dans l'après-midi une déclaration de M. François Mitterrand.

Le fou du siècle

par BERTRAND
POIROT-DELPECH

coups de Budapest et de Varsovie, fallait le faire !... Comme avec Céline, qu'il est dur de séparer, si vite, le poète du politicien !

ble de l'inspiration, cette volière où Cratyle imaginait qu'en attendant notre bon vouloir les mots roucoulaient et battaient de l'aile.

Nos rêves brisés comme les coquilles dont est né le pétrole, nos souvenirs mangés par l'oubli



(Dessin de CAGNAT.)

Et pourtant, il le faut ! « La fin d'un homme ressemble à la fleur première de la création », disait-il. Cette fleur, aucune œuvre du siècle n'en aura autant resplendi. « Moi, je griffe le papier, se plaignait son ami Drieu La Rochelle, Aragon, lui, ça court ! » Pour courir, ça court ! Depuis soixante ans, de l'explosion surréaliste à *Théâtre-roman*, en passant par les œuvres maîtresses — *Aurélien*, *les Croches de Sâle*, *la Semaine sainte* — la poésie résistante et amoureuse que la chanson a popularisée, quelle crue de mots flamboyants ! Quelles étendues noyées de prose et de poésie admirables ! L'électricité du surréalisme apprivoisée ! La langue française réinventée, devenue chanson, danse, coup de fouet !

En même temps qu'il écrit, Aragon, comme les peintres de sa génération, dévoile sans cesse le « comment » de ce qu'il fait. L'artiste travaille à ciel ouvert, sans filer. Grâce à un langage « parlé » aussi concis et muséumal qu'agencé que l'étaient les points de suspension de Céline, à coups de « Voulez-vous me dire ? » et « Je vous demande un peu », il introduit le lecteur dans le mystère insondable.

comme un miroir dont le talin s'embue, nos paroles en l'air et nos serments chuchotés, le grand rôle de toutes les agonies d'avant la nôtre, le bruit de nos destins cahotants, la joie menue, le vent du désespoir, Aragon en fait une houle reconnaissable à cent paragraphes, à l'égal de Hugo, comme lui élégiaque et épique, d'une fécondité sulfocante, étonnante, princière.

C'est à cette vague d'émotions et d'images, à ces morceaux grandioses de littérature grandiose, grandiose parce que gagnée mot après mot sur l'épouvante de la mort partout présente, c'est à ce tour de force qu'il faut penser à cet instant. Le vingtième siècle français perd son plus grand poète ; il perd son fou.

LIRE PAGES 6 A 8

- Masques et miroirs d'une vie, par PAUL MORELLE et JACQUELINE PIATIER.
- Sur tous les chemins du roman moderne, par HUBERT JUIN.
- Le grand souffle d'un poète, par ALAIN BOSQUET.
- Une fidélité sans faille au P.C.F., par PATRICK JARREAU.
- Un portrait, par JOSEPH DELTEIL.
- Le paysan de Paris, par F.-M. BANIER.

AU JOUR LE JOUR

Cadeaux

On croise sous les cadeaux. Il y en a d'utiles mais d'un goût douteux, comme cette automobile blindée qu'un constructeur plein d'à-propos vient d'offrir au pape. Il y en a d'ambigus, comme ceux que le P.S. a faits au P.C. dans la négociation pré-municipale. Il y en a d'inévitables, comme ce superonque offert par ses employés à un patron américain. Il y a, en France, les « scandaleux cadeaux » au patronat.

Et puis, il y a les cadeaux qui viennent du cœur et qui font plaisir.

BRUNO FRAPPAT.

DIPLOMATIE

LES RAPPORTS FRANCO-SOVIÉTIQUES

La fin d'une « cure de désintoxication »

(Suite de la première page.)
On s'en défend à l'Elysée comme au Quid d'Orsay, où l'on rappelle que la « normalité » de ces relations n'avait jamais été proprement définie. En fait, le ministre des relations extérieures visitait par là la « périodicité » des échanges de visites au niveau des responsables de la diplomatie ou des chefs d'Etat telle qu'elle avait été décidée au moment de la grande détente avec les présidents Pompidou et Giscard d'Estaing. Ainsi, il avait été convenu au cours du voyage de M. Giscard d'Estaing à Moscou, en octobre 1975, que les sommets franco-soviétiques « se poursuivront à l'avenir sur une base périodique ».

Après, le 13 octobre 1970, Georges Pompidou avait signé au Kremlin un « protocole » des rela-

tions franco-soviétiques précisant que les ministres des affaires étrangères se rencontreraient deux fois par an.

En fait, le mauvais état de santé de Leonid Brejnev et la dégradation du climat international avaient déjà conduit à oublier ces engagements. Mais l'arrivée de M. Mitterrand au pouvoir devait amener ce que l'on appelle parfois à l'Elysée, une « cure de désintoxication » dans les relations entre les deux pays.

Il s'agissait, non seulement, de faire oublier une rencontre comme celle de Varsovie, peu après l'invasion de l'Afghanistan, entre MM. Brejnev et Giscard d'Estaing — une initiative que le nouveau président avait vivement reprochée à son prédécesseur, — mais aussi de bien marquer la nouvelle fermeté de

Paris dans trois domaines (la situation en Afghanistan et en Pologne, l'équilibre des forces en Europe) à propos desquels M. Mitterrand s'est démarqué nettement de son prédécesseur. Peut-être aussi — mais cela figure dans le « non-dit » — de rappeler à Brejnev que son soutien au candidat Giscard d'Estaing dans l'élection présidentielle de 1981, n'était pas passé inaperçu.

Aujourd'hui, M. Mitterrand n'entend toujours pas « faire l'impasse » sur ces trois points, comme il l'a rappelé encore récemment. Il n'est pas question, non plus, de revenir à une périodicité des échanges de visites, ni même de parler concrètement d'un sommet avec M. Andropov. Mais l'on estime à l'Elysée le moment venu d'ouvrir un dialogue à un meilleur niveau que le passé.

Il n'y a plus, en effet, d'ambiguïté dans la politique de Paris, dont les points de vue sont maintenant bien connus, et le changement de dirigeant à Moscou offre une occasion de voir ce qui s'y passe. Déjà il y a quelques semaines, M. Mitterrand n'avait pas déconseillé M. Edgar Faure de faire le voyage, mais l'ancien président du conseil semble avoir ajourné son projet jusqu'au printemps. En attendant, la « cure de désintoxication » peut être considérée comme terminée, et le moment est venu pour un échange au niveau de M. Chyeyson. D'ici à février d'ailleurs, d'autres éléments seront apparus avec la visite de M. Gromyko à Bonn, les développements que connaîtront les discussions sur les euro-missiles après les propositions de M. Andropov, enfin, en mars, les élections générales en République fédérale.

Un geste de Moscou à l'adresse de Paris a pu jouer un rôle dans ce réchauffement, encore que l'on s'en défende en haut lieu : la conclusion du contrat pour la vente par la France d'une usine de désulfuration du gaz à installer près d'Astrakhan, ainsi que l'U.R.S.S. a décidé de payer comptant, ce qui permet de tourner la difficulté que présentait l'évaluation des taux d'intérêt décidés par les pays membres de l'O.C.D.E. en ce qui concerne les crédits garantis. Mais si ce geste a été apprécié, on s'étonne d'autant plus de la vive campagne que la propagande soviétique a lancée contre les médias français au sujet de la situation à l'Est, avec le concours actif du P.C.F. Le moins que l'on puisse en dire est que cette polémique soudaine ne contribue pas à la « désintoxication ».

MICHEL TATU.

APRÈS LES PROPOSITIONS DE M. ANDROPOV

L'« Humanité-Dimanche » critique « ceux qui répondent non sans examen approfondi »

Après l'Humanité, qui avait critiqué la « précipitation » du commentaire de M. Chyeyson sur les propositions de désarmement (le Monde du 23 décembre), l'Humanité-Dimanche revient à la charge dans son édition de cette semaine. L'organe du P.C. écrit :

« Qui sont les hommes de bonne volonté ? Peut-on dire que ce sont ceux qui répondent non sans propositions que vient de faire solennellement le secrétaire général du Parti communiste de l'Union soviétique, Youri Andropov, sans même avoir pris le temps d'un examen approfondi ? Et que penser de ceux qui dissimulent même l'aspect essentiel du discours du dirigeant soviétique, avançant l'idée d'une réduction simultanée d'un quart des armements stratégiques des deux grandes puissances ? Hélas ! une fois encore, alors que des gouvernements parlent d'examiner avec sérieux le projet soviétique, les moyens d'information français se sont distingués en parlant de propagande ».

M. HERNU : la France n'est pas concernée

M. Charles Hernu, ministre de la défense, considère que la proposition de M. Youri Andropov sur les armes nucléaires est « intéressante, mais intéressante pour l'U.R.S.S. et les Etats-Unis ».

A TRAVERS LE MONDE

Angola

• L'UNITA (Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola), mouvement opposé au régime du président Dos Santos, affirme avoir tué deux cent cinquante et onze militaires, dont soixante-sept Cubains, au cours de combats qui ont eu lieu du 6 au 17 décembre dans le sud angolais. Dans un communiqué publié jeudi 23 décembre, à Lisbonne, l'UNITA affirme encore que ses forces ont détruit, pendant la même période, soixante-trois véhicules de l'armée régulière angolaise et se sont emparées d'une quantité importante de matériel de guerre, dont cent quarante-neuf armes légères. (A.F.P.)

Etats-Unis

• L'IRA DÉMENT TOUT LIEN AVEC M. DE LOREAN. — L'organisation irlandaise, dans un communiqué publié mardi 21 décembre à Dublin, a démenti avoir quelque lien que ce soit avec le constructeur automobile inculpé de trafic de drogue par un tribunal de Los Angeles. M. De Lorean, qui est en liberté sous caution dans l'attente de son procès, s'était vanté de ses bonnes relations avec l'IRA et avait affirmé que cette dernière était un des « commanditaires » de son trafic de drogue (le Monde du 22 décembre). — (U.P.I.)

Italie

• LE GENERAL DE LA POLICE DES FINANCES, Raffaele Giudice, impliqué dans le « scandale du pétrole » qui avait éclaté en octobre 1980, a été condamné jeudi 23 décembre à sept années de réclusion pour association de délinquants, faux en écriture, fraude fiscale, corruption et concussion. Des peines de prison de six mois à quatre ans ont été prononcées contre les huit autres principaux inculpés, no-

tamment un colonel des douanes et l'homme d'affaires spécialisé dans le pétrole, M. Bruno Muselli. Le trafic, qui aurait coûté à l'Etat la somme de 2 000 milliards de lires entre 1972 et 1976, consistait à acheter de l'essence destinée aux industries chimiques grâce à de fausses factures ou de fausses raisons sociales, avec l'aide de complices au sein de la police fiscale, pour la revendre sur le marché au prix ordinaire. — (A.F.P.)

Suède

• TROIS SOVIÉTIQUES EXPULSÉS. — En raison des tentatives qu'ils ont faites pour obtenir des renseignements, notamment sur l'industrie militaire, MM. Youri Averine, consul à Göteborg, Piotr Skirold, attaché militaire adjoint, et un citoyen soviétique non nommé, employés à Göteborg, seront expulsés. Selon la presse, on reprocherait aussi aux intéressés d'avoir espionné les émigrés. — (A.F.P.)

Tchad

• CRÉATION D'UNE ARMÉE NATIONALE. — La nouvelle armée nationale tchadienne prendra le nom de « Forces armées nationales tchadiennes » (FANT), a-t-on annoncé de source officielle, à N'Djamena. Cette armée, composée des différentes « forces patriotiques », devra être « une armée forte, nombreuse et proche du peuple », et sa mission sera de « défendre pouce par pouce » l'intégrité territoriale du Tchad et de consolider la paix et la sécurité du pays, a précisé le conseil des ministres dans un communiqué. La dénomination de FANT semble le résultat d'un compromis entre les responsables des Forces armées du Nord (FAN) du président Hissène Habré et ceux des Forces armées tchadiennes (FAT) « su-

Les audiences du secrétaire général du P.C. soviétique

En marge des cérémonies universitaires de la création de l'Etat soviétique, M. Andropov a eu de nombreux entretiens avec les dirigeants étrangers présents. Mais alors que le secrétaire général du P.C. soviétique avait réservé ses attentions, lors des funérailles de Brejnev, aux représentants du monde occidental et du tiers-monde notamment MM. Bush, Carstens, le président Zia et M^{me} Gandhi) et, pour ce qui est des dirigeants communistes, seulement à M. Karmal, président afghan, et à M. Georges Marchais, il a saisi l'occasion de cette seconde série d'entrevues pour rencontrer les dirigeants d'Europe de l'Est, qu'il va d'ailleurs revoir à Prague au début de janvier à l'occasion du sommet du pacte de Varsovie. En dehors de cette catégorie, les autres interlocuteurs ont été des homologues du Vietnam, M. Le Zuan, et de l'Afghanistan, M. Karmal (reçu pour la seconde fois en un mois), enfin M. Kolvisko, président finlandais.

Une curiosité typiquement « kroumloïdologique » est à signaler en ce qui concerne les audiences accordées aux dirigeants de l'Est européen. La Pravda du 21 décembre relate en première page, sous des titres « Personnalités », les rencontres de M. Andropov avec MM. Kadar (Hongrie), Honecker (R.D.A.) et Husak (Tchécoslovaquie). Mais le quatrième entretien est présenté sous un titre anonyme : « Rencontre amicale ». Il s'agit de l'audience accordée à M. Jivkov, chef du parti et de l'Etat bulgare. Pourquoi ce dernier fait-il l'objet d'une présentation différente ? A qui s'adresse ce « message » ? Le mystère reste entier. — M. T.

EUROPE

LES SYNDICALISTES ACCUSÉS DE COMLOT RISQUENT DE LOURDES PEINES

Varsovie (A.F.P.). — Les sept hauts dirigeants de Solidarité dont la mise en état d'arrestation, après plus d'un an d'internement, a été annoncée jeudi 23 décembre, sont accusés de « complot » contre l'Etat, a-t-on appris le même jour au parquet militaire de Varsovie. Poursuivis en vertu de l'article 123 du code pénal, ils risquent de cinq ans de prison à la peine de mort. Aux termes des lois sur l'état de guerre et sur la « suspension » de celui-ci, ils relèvent des tribunaux militaires.

L'article 123 vise les activités entreprises dans le cadre d'une « entente » entre plusieurs personnes pour « renverser par la violence le régime de la Pologne populaire », porter atteinte à son indépendance ou à son intégrité territoriale, ou encore affaiblir sa capacité de défense. L'« entente », telle que définie par cet article, peut résulter de la « simple volonté commune » des accusés de réaliser leur but. Il suffit de trois personnes pour constituer une telle « entente », qu'elles se soient dotées ou non de structures d'organisation.

Les internés à la prison de Bialoleka (environs de Varsovie), dont MM. Onyszkiewicz, porte-parole de Solidarité, Tokarczuk, vice-président de l'ancien syndicat, et de M. Sobieraj, responsable pour Radom, ont été remis en liberté dans la journée de jeudi. Ils ont précisé que MM. Gwiazda et Palika, deux des sept personnes arrêtées, avaient été transférées la veille à la prison Rakowiecka de Varsovie. Les douze personnes détenues à Dabrowek, sur la côte baltique, dont deux femmes, ont été remises en liberté dans la soirée. L'intellectuel catholique Tadeusz Mazowiecki, ami personnel du pape et ancien rédacteur en chef de l'hebdomadaire de Solidarité, ainsi que l'historien Bronislaw Geremek, lui aussi l'un des conseillers les plus écoutés de M. Walesa, devaient rejoindre leurs familles à Varsovie dans la journée de vendredi.

Turquie

LES DIRIGEANTS DE L'ASSOCIATION POUR LA PAIX COMPARAITRONT EN PRÉVENUS LIBRES

(De notre correspondant.)

Ankara. — Le tribunal militaire d'Istanbul a décidé jeudi 23 décembre de libérer, au terme de leur premier interrogatoire en audience, les dix-neuf dirigeants de l'Association pour la paix, qui comparaitront pour la suite du procès en prévenus libres. Ces intellectuels, parmi lesquels le bâtonnier d'Istanbul, Me Apaydin, avaient été arrêtés en février dernier. Deux autres accusés, dont le président de l'association, l'ex-ambassadeur M. Dikerdem, atteint d'un cancer, avaient déjà été libérés au cours des audiences précédentes. Le même tribunal s'était aussi déclaré incompétent pour juger quatre autres prévenus, anciens élus du Parti républicain du peuple. Enfin, trois autres accusés comparaissent déjà en prévenus libres.

Ce geste du régime militaire fait suite à l'autorisation récemment accordée à l'ancien premier ministre, M. Ecevit, de se rendre en Europe à l'invitation de son ami, le ministre suédois, M. Olof Palme. L'interdiction de se rendre à l'étranger a également été levée par la cour martiale d'Ankara pour cent trente deux autres membres du Parti républicain du peuple. Ces députés avaient été interrogés dans le cadre d'une enquête ayant pour but d'établir leurs liens avec la centrale syndicale DISK. — A.V.

A ses lecteurs
qui vivent
hors de France

Le Monde
présente une

Sélection
hebdomadaire

Ils y trouveront une
sélection des informations,
commentaires et critiques
parus dans leur quotidien.

Pologne

Tribune internationale

Une menace de mort...

par GYORGY KONRAD

L'écrivain hongrois, György Konrad, exprime son inquiétude à propos du sort qui sera fait au onze dirigeants et conseillers de Solidarité inculpés du « complot » contre l'Etat. Ses craintes étaient nées dès l'inculpation, début septembre, des cinq animateurs du KOR (comité d'autodéfense sociale) (1), MM. Kuron, Michnik, Litvinski, Lipiski et Wujec. Elles valent pour les sept personnes mises en état d'arrestation le 23 décembre.

J'étais inquiet, car je crains que le gouvernement militaire polonais ne tente de placer l'opinion mondiale devant le fait accompli. Si le tribunal qui les jugera devait considérer les accusés comme fondés — ce qui n'est pas inimaginable étant donné que la presse de parti le fait déjà — ils seraient alors, selon la loi polonaise, passibles du châtiment suprême : la peine de mort.

S'ils n'étaient condamnés qu'à des peines de prison, ils garderaient la chance d'être libérés au bout de quelques années à la faveur d'une quelconque consolidation : telle est la leçon de l'histoire de l'Est européen. Ils resteraient des membres prestigieux du mouvement démocratique est-européen. Certains protagonistes d'une répression dure n'admettent peut-être pas qu'une telle chance soit accordée aux gens qu'ils souhaitent éliminer définitivement de la vie publique polonaise.

Les accusés du KOR sont des intellectuels de grand talent et d'un caractère ferme. Ils ont milité dernièrement pour un contrat social entre la société et l'Etat-parti, un contrat qui soit contraignant de manière légale, à tout le moins dans les limites de la démocratie autoréstricte. Cette fois encore, le statu quo a été plus fort que l'autodétermination sociale. Faut-il pour autant considérer l'écrasement de la liberté polonaise comme une conséquence logique de l'histoire de l'Est européen et l'approuver en quelque sorte ? Faut-il, toujours au nom de cette logique, se résigner à l'éventualité de la mise à mort des plus indépendants des Polonais ?

Nombre de gens informés et sensés tiendront ces propos pour excessivement alarmistes. Pourquoi parler du diable ? diront d'autres. Qu'il me soit donc permis de rappeler le noir souvenir de ce 17 juin 1958 où le monde, consterné, apprit qu'à l'issue d'un procès secret, la peine de mort avait été prononcée contre Imre Nagy, Miklos Gimes, Pal Maléter et Jozsef Szilagyi et que les condamnés avaient été exécutés sur le champ. Annoncées après coup, ces exécutions nous avaient laissés comme foudroyés, nous autres Hongrois pour qui l'insurrection était une révolution nationale et démocratique. Ce n'était pas ça qu'on nous avait promis, on nous avait trompés... Désarmés et hébétés, nous ne pouvions que faire ce constat.

Pourtant n'était-il pas logique que ce procès ait été secret ? Les accusés ne s'étaient pas laissés briser, ils étaient restés sur leurs positions. Avec un procès public, le gouvernement aurait lui-même organisé une contre-propagande.

Les inculpés du KOR sont, eux aussi, des gens fidèles à leurs idées, coriaces ; les emprisonnements successifs ne les ont pas affaiblis ; on leur avait offert l'exil, ils n'en ont pas voulu. Il est donc improbable qu'on leur accorde un procès public. Or, quand la procédure est secrète, rien n'empêche que l'opinion soit mise au courant a posteriori.

Il y a vingt-quatre ans, les gens de bonne volonté ont compris trop tard qu'ils avaient été dupes des assurances données par les autorités hongroises : les dirigeants hongrois installés au pouvoir en 1958 par l'intervention militaire soviétique avaient publiquement promis qu'ils ne toucheraient pas à Imre Nagy et aux siens. La crédulité de l'opinion mondiale, l'irresponsable naïveté des hommes épris de liberté, ont facilité le coup du 17 juin 1958 (suivi d'ailleurs de centaines de condamnations à mort prononcées contre des gens moins connus).

Le gouvernement militaire polonais a promis à son tour qu'il ne demanderait de comptes à personne pour des actes antérieurs au 13 décembre 1981. Mais voici que les animateurs du KOR, internés depuis cette date, sont inculpés.

J'ai quitté Budapest fin septembre pour passer une année universitaire à Berlin-Ouest, mais je ne suis pas seul, en Hongrie, à redouter qu'on assistera bientôt à Varsovie à un procès typiquement stalinien avec pour scénario la malversation d'un poignée d'intellectuels déracinés, agents bien sûr de l'impérialisme, qui ont corrompu l'innocente classe ouvrière. Le syndicat Solidarité, qui a été privé d'existence légale, est d'ailleurs accusé d'avoir été au service, non de la classe ouvrière mais du KOR. Au demeurant, pourquoi a-t-il fallu condamner à mort par contumace l'ex-ambassadeur de Pologne aux Etats-Unis qui y a demandé le droit d'asile après le 13 décembre 1981 ? Serait-ce pour accoutumer le public polonais à ce genre de verdict ?

La vigilance de l'opinion démocratique mondiale pourrait aider ceux qui, dans le gouvernement polonais et soviétique, et plus généralement parmi les dirigeants est-européens, penchent vers la modération et cherchent à éviter la politique du fait accompli. Je demande donc à tous les lecteurs de ce texte qu'ils s'opposent vigoureusement au processus visant à braver la nation la plus grande de l'Est européen. Qu'ils cessent de penser qu'on a atteint le fond de l'infamie. L'Europe n'existe que par la solidarité des Européens. Que se multiplient donc les groupes civiques se préoccupant activement du sort des gens du KOR. Qu'ils sachent bien que la mise à mort de Kuron et de Michnik ne marquerait pas la fin des assassinats.

Je serais le plus heureux des hommes si les faits démontraient que j'ai eu tort. Aussi ne manquerai-je pas de féliciter publiquement le gouvernement polonais dès qu'il prouvera que mes noirs soupçons étaient sans fondement.

(1) Créé en 1976 pour défendre les ouvriers d'URSUS et de RADOM poursuivis après les émeutes dues aux brutales augmentations de prix, le groupe s'est dissous en septembre 1981 estimant que Solidarité avait pris le flambeau de l'auto-défense sociale. Mais les animateurs du KOR ont été les conseillers écoutés de M. Lech Walesa.

LA COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE RECONDUIT POUR UN AN LES SANCTIONS CONTRE L'U.R.S.S.

Bruxelles (A.F.P.). — La Communauté européenne a décidé de reconduire pour un an les restrictions à l'importation de produits soviétiques décidées au mois de mars dernier pour protester contre l'instauration de la loi martiale en Pologne, apprend-on jeudi 23 décembre, à Bruxelles, de source communautaire.

Les gouvernements des Dix, à l'exception de la Grèce, ont donné leur accord par écrit pour la reconduction de ces mesures, qui ne touchent que 2 % environ des importations européennes

de produits soviétiques, principalement les produits de luxe.

La reconduction de ces mesures prévoit aussi un réexamen au mois de février à l'issue duquel les Dix pourront soit les abroger, soit les maintenir, en fonction de l'évolution de la situation en Pologne.

En mars, rappelle-t-on, la Grèce avait refusé de s'associer à ces mesures. Elle n'est donc pas liée par la décision prise cette semaine.

AMÉRIQUES

Etats-Unis

Le nouveau visage de Chicago

II. - Les muscles de M^{me} Byrne

De notre envoyé spécial ROBERT SOLÉ

D'où un surnom, « l'abominable homme des neiges », gentiment trouvé par sa concurrente, M^{me} Jane Byrne, vers qui allaient se tourner les électeurs mécontents.

Un peu surprise par son propre choix, la « ville musclée » vit donc entrer à City Hall une petite femme frêle de quarante-quatre ans, fardée, pompadour, aux cheveux décolorés - l'anti-Chicago. On savait qu'elle était catholique d'origine irlandaise (comme Daley), qu'elle avait milité en 1960 pour l'élection de John Kennedy, qu'elle travaillait dans les services municipaux, que le maire lui confia divers postes de responsabilité, puis la coprésidence d'un comité local démocrate, rien de plus.

Richard l'éternel

Chicago a vécu pendant vingt et un ans sous le règne de Richard Daley. Cet ancien employé des abattoirs, grand dans le parti démocrate, fut élu maire en 1955. Ses concitoyens lui offrirent six mandats successifs. Il ne devait abandonner son fauteuil qu'à sa mort, en 1976.

Daley s'appuyait sur une puissante « machine politique ». La ville était quadrillée en cinquante districts électoraux. Chacun d'eux pouvait voter à la distribution des emplois municipaux et « gérait » ainsi un précieux capital électoral. Le maire présidait la section locale du parti. C'était un homme pieux qui allait à la messe tous les jours. Un homme honnête, plutôt bon manager, qui savait s'entourer de gens compétents. « Daley était un roi », explique Mgr John Quinn, recteur de Saint-Andrew. Il avait le droit sur le poulx de la ville. L'image populaire du roi Richard fut néanmoins ternie en 1983, à la convention démocrate de Chicago, après que la police eut chargé les manifestants de gauche.

Le successeur de Daley, M. Michael Bilandic, ne fit qu'un seul mandat. Le ciel était tout pour lui. Toute la campagne électorale de 1979 allait être dominée, en effet, par des chutes de neige exceptionnelles. Malgré ses promesses, le premier citoyen de la ville se révéla incapable de faire déblayer les rues.

C'est une personne vive et brillante, dit l'avocat William Singer. Elle voit vite les problèmes, sait où sont les solutions, une femme d'action, mais qui ne réfléchit peut-être pas assez. M. Newman, journaliste du Chicago Sun Times, complète le tableau : « Elle est plus ouverte et plus moderne que Daley, mais elle vit au jour le jour, comme quelqu'un qui réagit aux événements et n'a pas de plan. C'est une personne instable. Elle change continuellement d'idées et de collègues ». En effet, depuis 1979, M^{me} Byrne s'est donné quatre chefs de la police, quatre directeurs du budget, cinq secrétaires de presse... son mari.

Un pouvoir qui se dilue

Si l'y a une chose que hait le monde des affaires, c'est bien l'instabilité. « Sans le business, qui influence les médias et l'opinion publique, vous ne pouvez prendre aucune décision importante », dit M. Jean Després, le conseiller du maire. M. Richard Daley, lui, plaçait aux dirigeants d'entreprise et aux banquiers. Non seulement il gardait ses collaborateurs, mais il semblait être éternel. Avec M^{me} Byrne, on ne sait jamais très bien où l'on va.

A vrai dire, le monde des affaires lui-même est devenu moins stable. Les dirigeants changent d'entreprise, les entreprises démantent. Fini le temps où la ville était dominée par quelques notables, liés entre eux, bien assis, indéfectibles. La revue Chicago en recensait huit, en 1972, présidents-directeurs généraux de grandes entreprises ou de banques qui fréquentaient les mêmes clubs, figuraient dans les mêmes organisations philanthropiques et se partageaient les conseils d'administration. « Ils sont amis », dit-il.

Guatemala

LA FILLE DU PRÉSIDENT DU HONDURAS EST LIBÉRÉE PAR SES RAVISSEURS

Guatemala (A.F.P., U.P.I.). - M^{me} Xiomara Suarez, fille du président hondurien Roberto Suarez, qui avait été enlevée le 14 décembre, au Guatemala, par le Mouvement révolutionnaire du peuple, une organisation d'extrême gauche, a été libérée par ses ravisseurs dans la nuit du mercredi 22 au jeudi 23 décembre dans la capitale guatemalteque. M^{me} Suarez, âgée de trente-trois ans, a la nationalité guatemalteque. Elle réside au Guatemala.

La libération de la jeune femme est intervenue vingt-quatre heures après la publication, aux frais de sa famille, par les principaux journaux d'Amérique centrale, comme le demandaient ses ravisseurs, d'un manifeste dénonçant « l'impérialisme américain » dans la région. M^{me} Suarez a déclaré, dans une interview télévisée, avoir été bien traitée par le groupe de jeunes gens qui l'ont retenue dans la sous-sol d'une maison inconnue après l'avoir enlevée à la sortie de son appartement.

La « fibuste » des sénateurs ultra-conservateurs

De notre correspondant

Washington. - Une bataille législative épuisante s'est conclue, jeudi 23 décembre, au Congrès, avec le vote d'une taxe supplémentaire sur l'essence. Taxe modeste (5 cents par gallon, soit 9 centimes français par litre), mais qui a donné lieu à un bras de fer de deux jours et deux nuits entre la plupart des élus et une poignée d'ultra-conservateurs. Il s'est trouvé, en effet, quatre sénateurs républicains, conduits par M. Jesse Helms (Caroline du Nord), pour engager une « fibuste », malgré les protestations indignées de leurs collègues qui n'avaient qu'un seul désir : rentrer dans leur circonscription pour les fêtes de Noël.

La « fibuste » est une pratique qui consiste à parler indéfiniment pour empêcher le passage d'une loi dans les délais, puisque le Sénat ne fixe aucune limite à ses débats. Un petit groupe bien organisé peut se relayer à la tribune, en lisant ce qui lui plaît : les actes du Congrès, la Bible ou l'annuaire du téléphone... Seule une motion de clôture peut stopper la discussion, mais elle doit recueillir les trois cinquièmes des voix. Ce n'est pas facile à obtenir, ni d'ailleurs très populaire. Les « fibustiers » ont des amis, de discrets partisans et des moyens de se venger.

La taxe supplémentaire sur l'essence avait pour but de dégager 5,5 milliards de dollars par an pour améliorer le réseau routier. Ses promoteurs y voyaient surtout un moyen de lutter contre le chômage en créant trois cent vingt mille emplois. Le président Reagan s'était rallié sans enthousiasme à ce projet et il en a fait progressivement son affaire. La fronde de quelques ultra l'obligeait à tenir bon : il y allait de son autorité et de celle des dirigeants républicains du Sénat.

« Je n'ai jamais passé Noël à Washington », expliquait M. Helms pour décourager ses adversaires. Mais s'il le faut, je resterai. » Ne supportant plus de repousser leurs vacances de jour en jour, certains sénateurs décidèrent de rentrer chez eux. On est allé les rechercher gracieusement en avion militaire.

M. Jesse Helms, à soixante et un ans, se pose en chef de la « nouvelle droite ». Il se bat contre l'avortement, pour la prière volontaire dans les écoles publiques, pour le maintien de liens privilégiés avec Taiwan...

C'est au nom d'un principe populiste (et d'ailleurs réaganien) que se battait « la bande à Jesse » : Les taxes n'ont pas besoin d'être augmentées, mais d'être réduites. La « fibuste » était une leçon et un avertissement à la Maison Blanche, accusée d'abandonner ses propres convictions. M. Helms avait un autre objectif, plus terre à terre : favoriser sa propre réélection en 1984. N'est-il pas menacé par un démocrate combattif qui lui reproche entre autres, d'avoir voté une taxe sur le tabac en 1981 ?

Cette « fibuste » laissera des traces. Certains « otages de Noël » (selon l'expression du New York Times) ne pardonneront pas de s'être fait relayer à la tribune, en lisant ce qui lui plaît : les actes du Congrès, la Bible ou l'annuaire du téléphone... Seule une motion de clôture peut stopper la discussion, mais elle doit recueillir les trois cinquièmes des voix. Ce n'est pas facile à obtenir, ni d'ailleurs très populaire. Les « fibustiers » ont des amis, de discrets partisans et des moyens de se venger.

La taxe supplémentaire sur l'essence avait pour but de dégager 5,5 milliards de dollars par an pour améliorer le réseau routier. Ses promoteurs y voyaient surtout un moyen de lutter contre le chômage en créant trois cent vingt mille emplois. Le président Reagan s'était rallié sans enthousiasme à ce projet et il en a fait progressivement son affaire. La fronde de quelques ultra l'obligeait à tenir bon : il y allait de son autorité et de celle des dirigeants républicains du Sénat.

ASIE

Corée du Sud

PRINCIPAL OPPOSANT AU RÉGIME

M. Kim Dae-Jung a été libéré et transféré à Washington

Mille cent cinquante-huit prisonniers de droit commun et quarante-huit détenus politiques, ont été libérés après avoir bénéficié d'une amnistie à l'occasion des fêtes de Noël. Parmi ces derniers figurent douze personnes qui avaient participé à la révolte anti-gouvernementale de Kwangju, en mai 1980, treize étudiants et quinze personnes accusées d'avoir violé la loi martiale aboli sept autres condamnés dans le procès Kim Dae-Jung. Libéré jeudi 23 décembre, pour « raisons de santé », le principal opposant au

régime sud-coréen est arrivé dans la soirée du même jour à Washington où il doit suivre un traitement médical.

La Commission des droits de l'homme du conseil national des Eglises estimait, avant ces libérations, qu'il y avait quatre cent dix-sept prisonniers politiques dans les prisons sud-coréennes à la fin du mois de novembre.

De notre correspondant

enlevé au Japon, puis emprisonné. Un homme à qui la mort du dictateur semblait ouvrir démocratiquement la voie de la présidence mais que l'instauration de la loi martiale fit tomber en 1980 sous le coup d'une procédure dénoncée par beaucoup, à l'époque, comme une vengeance politique et une tentative de justification a posteriori du coup d'Etat.

Reconnu coupable de divers forfaits - complot contre la sûreté de l'Etat, incitation à l'émeute, contacts avec les communistes, etc.), M. Kim fut condamné à mort malgré l'extrême minorité des preuves, malgré ses dénégations, malgré les sévices dont il fut victime. La collusion avec les communistes du nord ne fut jamais prouvée. Jamais - et pour cause - il ne fut répondu à cette simple question de bons sens formulée par l'accusé : « Pourquoi aurais-je suscité la violence, et donné une excuse à l'armée pour intervenir, alors que j'étais assuré d'une ample victoire électorale ? »

Ce procès et ce verdict firent d'un opposant local un martyr et sa cause devint célèbre dans le monde. Depuis ce jour, par le biais de l'opposition intérieure et des pétitions internationales, par les arguments de propagande qu'elle fournit aux communistes du nord et par l'humeur anti-américaine qu'elle entretient par effet d'association (le général Chun fut le premier chef d'Etat reçu par le président Reagan). L'affaire Kim Dae-jung n'a cessé d'empoisonner un régime qui cherche à faire oublier le passé, à rétablir sa respectabilité et à

développer ses relations internationales. Les rapports avec la C.E.E. et avec le Japon, économiquement importants pour Séoul, en avaient notablement souffert.

De nombreux détenus

Compte tenu de ces réticences, le gouvernement d'avoir maintenu l'état d'urgence et fait incarcérer plusieurs dizaines de ses membres accusés de « complot » (le Monde du 4 décembre). Le président Jaywardene a assuré que la prolongation du mandat parlementaire lui permettrait de poursuivre la mise en œuvre de son programme fondé sur le libéralisme économique.

L'opposition, qui avait fait campagne pour le « non », reproche au gouvernement d'avoir maintenu l'état d'urgence et fait incarcérer plusieurs dizaines de ses membres accusés de « complot » (le Monde du 4 décembre). Le président Jaywardene a assuré que la prolongation du mandat parlementaire lui permettrait de poursuivre la mise en œuvre de son programme fondé sur le libéralisme économique.

Sri-Lanka

LE MANDAT DU PARLEMENT A ÉTÉ PROLONGÉ DE SIX ANS PAR RÉFÉRENDUM

Colombie (Ruter, A.F.P.). - Le mandat du Parlement - et en conséquence du gouvernement - a été prorogé de six ans par référendum, mercredi 22 décembre (3 141 223 électeurs contre 2 605 989 se sont prononcés en faveur de cette prolongation). Le président Jaywardene a eu recours à un référendum de façon à éviter la tenue d'élections générales en 1983. La formation gouvernementale, le Parti de l'unité nationale (conservateur) dispose en effet d'une confortable majorité (143 des 168 sièges) au Parlement, dont le mandat arrive à expiration en août prochain.

L'opposition, qui avait fait campagne pour le « non », reproche au gouvernement d'avoir maintenu l'état d'urgence et fait incarcérer plusieurs dizaines de ses membres accusés de « complot » (le Monde du 4 décembre). Le président Jaywardene a assuré que la prolongation du mandat parlementaire lui permettrait de poursuivre la mise en œuvre de son programme fondé sur le libéralisme économique.

VOUS CHERCHEZ UN PIANO ?

LOCATION DEPUIS 250 F/mois (région parisienne)

VENTE DEPUIS 298 F/mois (sans apport ni caution)

Liv. gratuite dans toute la France

26 MARQUES REPRÉSENTÉES

Garantie jusqu'à dix ans

Ouv. du lundi au samedi 9 h-19 h

DAUDÉ

73 bis, av. de Wagram, 75°

227-88-54/763-34-17

R. P. PARINGAUX.

L'ÉGLISE CHANGE AUSSI

Premier archevêque catholique des États-Unis, Chicago était dirigé depuis 1985 par un conservateur de fer, le cardinal John Cody. Son autoritarisme et son opposition à certaines orientations du concile Vatican II l'avaient mis en conflit ouvert avec une partie des prêtres locaux.

En septembre 1981, alors qu'il était âgé de soixante-trois ans, le cardinal défraya la chronique à cause d'une étrange affaire : on lui reprochait d'avoir décerné 1 million de dollars des caisses diocésaines pour offrir une maison à une amie de longue date, Mme Helen Wilson. La justice classe le dossier après la mort du prélat, le 25 avril 1982.

La nomination de son successeur, Mgr Joseph Bernardin, a été accueillie comme un événement. Sans être révolutionnaire, l'ancien secrétaire général de la conférence épiscopale des États-Unis est, en effet, un homme très ouvert et un « conciliateur » convaincu. Il préside la fameuse commission « guerre et paix » qui a établi le projet de lettre pastorale antinucléaire. Agé de cinquante-quatre ans, appelé « Joe » par son entourage, Mgr Bernardin peut bouleverser le fonctionnement de l'église à Chicago et lui rendre un poids local qu'elle avait sensiblement perdu. - R. S.

PROCHE-ORIENT

Le roi Hussein a quitté Washington sans s'engager à participer à d'éventuelles négociations israélo-arabes

Israël semble avoir fixé unilatéralement, au début de la semaine prochaine, la date d'ouverture des négociations pour le retrait de ses troupes du Liban, constatait-on jeudi à Beyrouth, où les autorités officielles n'étaient pas en mesure de confirmer les nouvelles dans ce sens en provenance de Jérusalem. La radio officielle libanaise a, pour sa part, fait remarquer qu'il était fort douteux qu'une prise de contact préliminaire puisse avoir lieu ce vendredi 24 décembre à l'hôtel Lebarou Beach de

Khalé, dans la banlieue sud de Beyrouth (le Monde du 24 décembre). Selon la radio de Jérusalem, le ministre israélien de la Défense, M. Ariel Sharon, s'est à nouveau rendu à Beyrouth, durant la nuit de jeudi à vendredi, pour discuter des modalités des futures négociations. Deux soldats israéliens ont été tués, jeudi, par une charge explosive dans le camp de réfugiés palestiniens d'Ain el Héliou, près de Safra.

Un troisième militaire a été blessé, ainsi que deux habitants du camp dont les accès ont été fermés par l'armée israélienne.

A Washington, où le roi Hussein a terminé jeudi ses entretiens, le problème des colonies de peuplement israélien en Cisjordanie semble avoir empêché une décision concernant une participation de la Jordanie à d'éventuelles négociations israélo-arabes.

De notre correspondant

Washington. — Le roi Hussein a quitté Washington, jeudi 23 décembre, après une visite de trois jours, sans avoir pris le moindre engagement public sur sa participation à des négociations de paix israélo-arabes. Mais les responsables américains se sont répandus en propos optimistes, soulignant « la réussite et l'utilité » de ces entretiens qui pourraient être suivis d'autres, dans un proche avenir.

« Je crois que nous avons fait des progrès significatifs vers la paix », a dit le président Reagan en saluant le souverain hachémite. « Beaucoup de travail reste à faire, et la voie qui se trouve devant nous est dure. Mais c'est la bonne voie et je reste optimiste : des négociations directes pour une juste solution du problème palestinien, dans le contexte d'une paix réelle et durable, sont à notre portée ».

Le roi a été encore plus vague, malgré de grands sourires et des propos très aimables à l'adresse de son hôte. « Nous emportons beau-

coup de choses avec nous », a-t-il dit — sans préciser lesquelles. Il rentre au Proche-Orient pour s'entretenir de tout cela avec ses « frères », et espère avoir le plaisir de revoir M. Reagan « avant longtemps ».

Selon les responsables américains, le roi Hussein a entendu M. Reagan réaffirmer avec force ses propositions de paix du 1^{er} septembre : Israël doit stopper ses implantations en Cisjordanie et à Gaza, il ne doit pas songer à les annexer ou à y exercer un contrôle permanent. Sans devenir un Etat palestinien, ces territoires connaîtraient une forme d'autogouvernement et une « association » avec la Jordanie.

Le souverain hachémite a, paraît-il, « accepté et compris la signification de cet engagement ». Il se serait senti sur la même longueur d'ondes que son interlocuteur quant à « l'urgence d'arriver à une paix juste et durable ». Les responsables améri-

cains présentent ces maigres indications comme « un progrès significatif » : ils affirment ne s'être jamais attendus à voir le roi Hussein se précipiter à la table de négociations en sortant du bureau ovale.

Le ministre israélien des affaires étrangères, M. Shamir, a été l'un des premiers informés de la teneur des entretiens. Il se trouvait jeudi en escale à New-York. L'adjoint du secrétaire d'Etat pour le Proche-Orient, M. Nicholas Veliotes, est allé à sa rencontre pour lui faire un exposé.

Si le roi Hussein n'a pris aucun engagement public, le président des Etats-Unis ne s'est pas engagé, pour sa part, à arrêter la colonisation israélienne des territoires occupés. Celle-ci « ne sert pas la cause de la paix », affirme-t-on à Washington. Mais on se garde de dire qu'elle est illégale. Et, surtout, aucune indication n'est donnée sur les moyens qui

Israël

L'expropriation des terres palestiniennes de Cisjordanie se poursuit

De notre correspondant

Jérusalem. — Le chef du conseil local du village palestinien de Zaata, près de Bethléem, a été destitué mercredi 22 décembre de son poste à la suite de ses protestations contre les saisies des terres arabes. Le chef destitué, M. Moussa Mahmoud Mohsen, est le dernier de la longue liste de chefs locaux palestiniens (Moukhtar) ayant été démis de leurs fonctions à cause de leur opposition à l'expropriation des terres destinées aux implantations israéliennes en Cisjordanie.

Pendant ce temps, les expropriations de terres palestiniennes ne cessent de se développer. Durant le seul mois de décembre, 1 000 hectares ont été saisis près de Jenine, au nord de la Cisjordanie, 500 près de Naplouse et 400 près de Bethléem.

Parallèlement aux expropriations officielles, des particuliers israéliens continuent d'acheter des terres en Cisjordanie par des méthodes variées (pressions, pots-de-vin, etc.).

Mercredi, l'opinion israélienne a appris avec stupéfaction que le plus grand marchand israélien de biens en Cisjordanie, Samuel Enav, sera traduit en justice pour « irrégularités ». Selon la presse israélienne, il aurait acheté depuis de longues années des milliers d'hectares, et cela

avec l'aide du ministère de la Défense israélien. Les expropriations de nos terres par les autorités israéliennes représentent le plus grand danger qui nous menace, nous a déclaré le maire modéré de Bethléem, M. Elias Freij, nous envisageons l'avenir avec beaucoup d'inquiétude.

Selon des experts, sur les 520 000 hectares qui constituent la superficie de la Cisjordanie, les autorités israéliennes ont mis la main sur 160 000 hectares — dont 25 000 occupés par les implantations israéliennes. 95 % des terres appartenant aux agglomérations israéliennes créées en Cisjordanie ont été saisies à des particuliers palestiniens. La superficie des terres agricoles arabes en Cisjordanie représente 220 000 hectares. Sur le reste, les autorités israéliennes soutiennent qu'un tiers représente des biens domaniaux. — (Interim.)

■ Attention contre le consulat d'Israël à Sydney. — Une explosion s'est produite le jeudi 23 décembre dans les locaux du consulat d'Israël à Sydney, en Australie, blessant au moins trois personnes. Les dégâts sont considérables aux trois étages atteints par la conflagration. — (A.P.)

Le Monde

politique

Le P.C. et la C.G.T. répliquent vivement à une « petite phrase » de M. Pons (R.P.R.)

M. Bernard Pons, secrétaire général du R.P.R., avait peut-être cru faire un bon mot, trouver une formule-chose, une image frappante, en inventant un de ces rapprochements hardis, mais d'un goût douteux, auxquels se laissent parfois aller les hommes politiques. M. Pons, en déclarant le 12 décembre, lors des assises de la fédération R.P.R. des banques : « Krasucki est le seul Polonais qui soit encore communiste », a en tout cas déclenché une série de réactions à retardement qu'il ne prévoyait sûrement pas. L'Humanité du mardi 21 décembre a tout d'abord dénoncé cette « objection » et reproché à un journaliste de France-Inter d'avoir « gâché l'actualité » cette phrase. Il est vrai que dans ce même numéro le quotidien du P.C.F. dénonçait « la campagne d'empoisonnement et de falsification des médias et exigeait la liberté de l'information ».

Le lendemain, le bureau confédéral de la C.G.T., dont M. Krasucki est le secrétaire général, exprimait son « indignation », et assurait que la centrale syndicale tout entière « se considérait agressée » et dénon-

çait cette « dégradation des mœurs » qui « porte en germe la mise en cause des libertés publiques et individuelles ». Jeudi 22 décembre, l'Humanité publiait une lettre de M. Georges Marchais à M. Henri Krasucki, où le secrétaire général du P.C.F. dénonçait « la haine de classe », et « l'injure raciste » et dans laquelle il considérait que cette « manifestation supplémentaire de la nature de la droite » devenait « un acte inadmissible, condamnable, répréhensible lorsque le service public de l'information s'en fait complaisamment l'écho ». Pour M. Marchais, ce sont donc « les travailleurs eux-mêmes que la radio nationale insulte ».

Enfin, le même jour, la Fédération générale des syndicats de police C.G.T., rappelant l'action de M. Henri Krasucki dans la Résistance — il fut déporté à Buchenwald — écrivait dans un communiqué : « C'est bien la bourgeoisie la plus rétrograde, la plus bête, que représente M. Pons, qui s'installait dès l'été 1940 pour collaborer avec l'ennemi ».

LA PRÉPARATION DES ÉLECTIONS MUNICIPALES

Blois : la gauche sans tête de liste

De notre correspondant

d'un bon œil la candidature de M. Chesnot (rocardien et, de surcroît, accusé d'individualisme). La fédération n'entend donc pas cette candidature, et le comité directeur du P.S. demande à la section de voter une seconde fois.

Le 3 décembre, les militants doivent donc choisir entre les trois mêmes candidats. M. Chesnot arrive de nouveau en tête au premier tour, mais il n'atteint pas la majorité absolue. Au second tour, après le retrait de M. Billeau, c'est M. Valette qui l'emporte. Dès le lendemain, la fédération départementale entérine ce vote « à titre indicatif », précise-t-elle, le dernier mot devant revenir au bureau exécutif. Deux fois de suite, le 8 et le 15 décembre, on va attendre — en vain — une décision des instances nationales du P.S. Le bureau exécutif entendra bien, le 15 décembre, MM. Valette et Chesnot (celui-ci a adressé à Paris un dossier pour sa défense), mais il ne prendra aucune décision.

En fait, le bureau exécutif souhaiterait pour affronter M. Sudreau un candidat plus solide. C'est dans ce but qu'est sollicité, à la fois par la préfecture de Loir-et-Cher et par les instances nationales du parti, M. François Mortelette, député depuis juin 1981 et, depuis 1977, maire de Saint-Sulpice, commune suburbaine de Blois.

En examinant les chiffres, les socialistes de Paris ont pu constater qu'aux élections législatives, face à M. Jacques Blot (U.D.F.), M. Mortelette a obtenu plus de 55 % des voix sur la seule ville de Blois.

Le député, jusqu'à maintenant, se fait prier. « Il est tout aussi honorable d'être député et maire de Saint-Sulpice que d'être député et maire de Blois », dit-il. Les démarches se

poursuivent en sa direction, et, le 22 décembre, M. Mortelette a confié qu'il sera assurément candidat aux élections municipales, mais qu'il ne sait pas encore dans quelle commune...

En attendant la décision finale, qui permettra aux socialistes de commencer leur discussion avec le P.C.F. pour la constitution de la liste d'union et l'élaboration du programme, la querelle de Blois a laissé au sein de la section du P.S. et de la fédération, quelques plaies et rancoeurs qu'une campagne électorale ne suffira peut-être pas à effacer.

BEATRICE HOUGHARD.

M. TOUBON (R.P.R.) : une énorme concession des socialistes.

M. Jacques Toubon, député R.P.R. de Paris, candidat dans le treizième arrondissement : « Socialistes et communistes iront donc aux élections ensemble et les communistes obtiendront finalement deux sièges de liste à Paris. Cette énorme concession des socialistes démontre encore une fois qu'ils sont prisonniers de leur alliance pour le pouvoir. Et je m'étonne que le parti socialiste ait été réduit à cette extrémité, alors qu'il y a deux jours à peine, M. Quilès déclarait solennellement qu'il n'était pas question pour lui et pour son parti d'abandonner une seule tête de liste au parti communiste.

Après l'accord P.S.-P.C.

LES SOCIALISTES D'EVREUX RENONCENT A UNE « PRIMAIRE »

Les responsables socialistes et communistes d'Evreux (Eure), où les dirigeants des deux partis avaient prévu la présentation de listes distinctes, sont finalement parvenus à un accord, jeudi 23 décembre, sur la constitution d'une liste d'union autour du maire communiste sortant. Le député socialiste, M. Luc Tinsseau, qui brigait la tête de liste (le Monde du 24 décembre), a indiqué qu'il figurera en deuxième position sur la liste, dont la composition tiendra compte des progrès électoraux du P.S.

En Seine-Saint-Denis et dans les Yvelines, où sont prévues plusieurs « primaires » dans des villes dirigées par le P.C.F., les maires communistes concernés ont réaffirmé, jeudi, leur volonté d'union.

RECTIFICATIF. — Dans l'article sur l'accord P.S.-P.C.F. pour les élections municipales (le Monde du 24 décembre), la proposition défendue par M. Michel Charzat, pour Paris, était que le P.C.F. conduise, outre celle du dix-neuvième arrondissement, « les listes des deuxième et dix-septième [et non « dix-neuvième »] arrondissements, détenus par l'opposition et considérés comme hors de portée de la gauche ».

(Publicité)

YOUSSEF ARDALAN, REPRÉSENTANT DE L'ORGANISATION RÉVOLUTIONNAIRE DES MASSES LABOUREUSES DU KURDISTAN D'IRAN (KOMALA), À L'ÉTRANGER

Monsieur Prez de Cuellar
le secrétaire général de l'Organisation des Nations unies.
New-York - Etat-Unis.

Je vous informe qu'au contraire des prétentions du régime de la République islamique sur les arrestations massives et la découverte de « maisons de groupe » de l'organisation Komala, et de l'union des Combattants communistes à Téhéran et dans d'autres villes d'Iran, annoncée le 21 décembre 1982, au cours du mois de novembre, quelques-uns seulement de nos camarades ont été arrêtés hors du Kurdistan et sont actuellement sauvagement torturés.

Parmi eux se trouve le docteur Yazdan Said, membre du comité central de notre organisation. Notre organisation est prête à procéder à un échange de prisonniers de guerre, en particulier celui du camarade docteur Yazdian contre des éléments du régime de la République islamique qui se trouvent actuellement détenus dans les prisons de Komala.

Monsieur le secrétaire général, je vous prie de bien vouloir faire tout ce qui est en votre pouvoir afin d'empêcher la torture et l'exécution de nos camarades.

Veuillez agréer, Monsieur le secrétaire général, l'expression de nos salutations respectueuses.

YOUSSEF ARDALAN
Paris, le 23.12.82

Photocopies destinées à :
- La Commission des droits de l'homme de l'ONU ;
- Le Croix-Rouge international ;
- L'Amnesty International ;
- Le Comité international contre la répression.

M^{re} COTTA, 71, rue Lafayette, 75009 PARIS

A LIRE IMPÉRATIVEMENT AVANT FIN 82

1982 : DES RAISONS DE S'EN SOUVENIR

Et si c'était l'année de la prise de conscience ? Dans un grand document qui clôture l'année Jean Daniel, Roger Priouret et Franz-Olivier Giesbert en font la démonstration à travers un certain nombre de constats qui mettent fin aux illusions lyriques.

A LIRE SANS FAUTE AVANT 1983

LE NOUVEL observateur

En vente partout dès aujourd'hui

Le Monde

Miroirs et masques d'une vie

De tant d'images, de témoignages contradictoires - comme un lèvre qui croise ses traces ou comme une bête légendaire que des témoins voient tantôt blanche, tantôt noire, tantôt malingre, tantôt bénéfique, - seul un ordinateur pourrait tirer la plus juste synthèse. Qui était-il, le surréaliste des années 20, le romancier réaliste des années 30, le poète patriote des années 40, l'icône du parti communiste, l'icône libérée d'après les années 60, le fou d'Elsa ? Ce que l'on peut retenir de sa naissance, le 3 octobre 1897, à Paris, est que le père de l'icône, André Aron, est le père de la police. André Aron, A défaut de son nom, il lui donna quatre prénoms : Louis, Marie, Antoine, Alfred et un pseudonyme : Aragon. Mais, fait plus remarquable, sa mère ne le reconnut pas davantage, aux yeux du monde, comme son fils, mais comme son très jeune frère. Louis Aron vécut ainsi sa prime enfance entre trois sœurs, dont l'une était sa mère et les deux autres ses tantes. On ne peut imaginer plus saine préparation aux jeux des miroirs et des masques.

De l'imagination, il semble que le futur auteur de *Je n'ai jamais*

UN PORTRAIT PAR JOSEPH DELTEIL

« Que ce fut un prince, ça se voyait à l'œil nu et de haut en bas. L'élégance lui pétillait de partout, mais si naturelle (le seul dont l'élégance n'effusqua pas) : la prestance de sa silhouette, les poudres à la couture du pantalon, la grâce la plus aigüe dans la diablerie la plus exquise ; le hautain de la langue ; cet air de danse, la désinvolture de la cravate, l'insolence de l'œil, que dis-je, l'insolence du personnage ; le chic d'une chaussette ou d'un boutonnet de veste ; un coup de filet sur sa proie verbale ou physique ; la façon dont il lançait ses traits, du bout des lèvres, avec une impertinence moue ; ses fines mains, ses fines oreilles, ses fines jambes, il n'était que finesse, mais finesse de fouet ; il pétillait sec comme le beau Jésus aux marchands du Temple ; ça claquait, depuis le claquement de la langue jusqu'au claquement des talons (l'esprit n'est que claquement) ; c'est peu de dire il marchait ; il pétillait ; c'est peu de dire il parlait ; il mordait ; tous ses muscles, tous ses nerfs, tous ses os, tous ses sourcils étaient sans cesse en travail ; il n'était que crocs, griffes ; coups de talon, coups d'œil, aussi féroces les uns que les autres ; féroces et charmants, assassins et amants ; son insulte appelle la caresse, comme son soufflet le baiser.

Quant à la tête, sa fine tête haut perchée à bout de col, un cou à crans comme le cou des oiseaux, sa tête insérée, caillée, dentée, à propos de quoi il faut bien avouer la tête du serpent (ce serpent d'ailleurs amateur de paradis terrestre) ; aussi la tête de tel de ces insectes qui croquent gentiment leur brève mais pendant le coït, pour ne pas perdre leur temps.

(Extrait de La Delibellierie, Grasset, 1968.)

appris à écrire en ait, en effet, reçu plus que sa part. A neuf ans, il avait déjà écrit soixante romans. Et il se consacrait à la poésie. A treize ans, nourri de lectures, il rédigeait son premier pastiche, d'après Nick Carter. *Télémarque* allait suivre, plus tard.

Études de médecine

Après ses deux bacs (1916, il a dix-neuf ans), il commence des études de médecine. Mais c'est la guerre. Mobilisé au Val-de-Grâce, il y fera la rencontre - déterminante pour ce qui va suivre - d'André Breton et de Philippe Supault. Triumvir qui aiguise ses armes. Affecté ensuite à des unités du front, en août 1918, avant de participer à l'occupation de la Sarre et de la Rhénanie et de commencer

d'écrire *Anicet*. C'est l'année où Tzara lance, en Suisse, Dada, qui fera son apparition en 1919, à Paris, auquel se joindront Breton et Soupault - qui viennent de découvrir l'écriture automatique, - Aragon et Eluard.

Un an plus tard, tandis qu'Aragon publie son premier recueil de poèmes, *Feu de joie* et son premier roman *Anicet ou le Panorama*, c'est la naissance du parti communiste, à Tours. Aragon et Breton vont tenter de s'y inscrire, l'année suivante, après avoir rompu avec Dada. Aragon, qui a alors abandonné ses études de médecine, travaille un temps comme secrétaire du Théâtre des Champs-Élysées, avant de se consacrer, ainsi qu'André Breton, aux collections de tableaux et de livres rares du couturier Jacques Doucet, dont ils sont les « conseillers » artistiques.

1924 voit les surréalistes prendre des contacts avec les intellectuels communistes et Aragon entreprend la lecture d'Engels et de Lénine (lequel devait mourir cette année-là), en même temps qu'il publie *Le Libertinage*. A la même époque, il utilise, dans le pamphlet collectif contre Anatole France, *Un cadavre*, la fameuse expression : « *Morceau de déesse* », qui lui vaudra des démêlés avec le parti. Ce qui ne l'empêchera nullement d'y adhérer en 1927, en compagnie de Breton, Eluard, Bünuel, Peret. La plupart de ceux-ci ne feront que passer. Aragon, lui, restera, à travers vents, marées, tourments, purges, procès et blâmes.

La rencontre d'Elsa

1928 est peut-être l'année cruciale. Il a publié le *Traité du style*, et, en même temps, sous le manteau, un anonyme érotique *Irene*. Il a tenté de se suicider en septembre, à Venise. Le 5 novembre de la même année, il rencontre, à Paris, Malakovsky et, le 6, Elsa Triolet. Rencontre décisive. Il est en plein mariage, tirailé entre ses tendances surréalistes et son appartenance au parti communiste. Il est à la recherche de son unité. Elsa va s'en charger.

Les premières années seront difficiles. Elle fabrique des colliers de verroterie. Il les vend, dans une petite boutique, au boulevard, se situe, en 1930, le voyage à Kharkov, où Aragon est délégué, avec Georges Sadoul, à la conférence des écrivains révolutionnaires, pour y défendre les thèses surréalistes. Patatras ! Il se rallie aux thèses stalinistes. Froide chez les surréalistes, froide chez les stalinistes, il se jette dans le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

Publication des poèmes du *Crève-Cœur* en France (1941), des *Voyageurs de l'impériale* en Amérique (1942), du *Cantique à Elsa*, des *Yeux d'Elsa*, puis du *Musée Grévin* (1943), continuation de *Aurélien*, reprise à la libération, de la direction de *Ce soir*, qu'il laisse peu après à J.-R. Bloch, et qu'il assumera de nouveau en 1947, à la mort de ce dernier.

La période qui s'instaure alors figure parmi les plus controversées de l'existence d'Aragon. Certains laissent entendre que lorsqu'il remonte à Paris, en 1944, la liste noire établie par le Comité national des écrivains pour épurer les collaborateurs est déjà prête. Mais il ne faut pas qu'épurer la profession, il l'enrichit. Aragon, adulé par de jeunes prosateurs et poètes qu'il soutient, fait figure de prince des lettres. Il érige, tranche, excommunie ou récompense. Lorsque la guerre froide s'installe et que les communistes sont exclus du gouvernement, il soutient les thèses de Jdanov en matière de littérature et d'art. Il découvre André Stul, un nouveau Egonmont, et en Fougeron, un peintre de l'avenir.

C'est ainsi que, de 1948 à 1951, il écrit les *Communistes*, fresque de l'honneur du parti, qu'il écrira cependant entièrement en 1966, à l'heure du « réalisme sans rivages ».

Les « Lettres françaises »

Tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être appelé au comité central. Chez Gallimard, il s'emploie, dans la collection « Littératures soviétiques » qu'il a créée, à

tant de fidélité à la ligne brisée du parti trouve sa récompense en 1950, qu'il est élu suppléant du Comité central. Il est entré en 1949 aux *Lettres françaises*, dont il deviendra le directeur en 1953, quand meurt Staline. Dès lors, son rôle à la tête de l'hebdomadaire communiste est l'ouverture aux esthétiques nouvelles et moins orthodoxes. Il connaît des difficultés avec le parti pour avoir reproduit un dessin de Picasso jugé peu respectueux pour la mémoire du « père des peuples ». Celles-ci ne l'empêcheront pas, en 1934, d'être

Louis Aragon

Sur tous les chemins du roman moderne

Aragon romancier prend son départ dans le couloir des années 20 : c'est *Le Paysan de Paris*, un roman d'anticipation, dont l'héroïne, cette étrange Mirabelle, de l'aveu de l'auteur, est la « beauté moderne ». C'est un ouvrage qui date d'avant le surréalisme proprement dit, et qui, dès sa rédaction, introduit à l'un des graves préoccupations de l'écrivain : le roman s'accompagne de la démythification du roman. Jusqu'à ce terme, le roman ne cessera de s'imposer : il n'est que de recourir aux préfaces et post-faces écrites pour la collection des *Œuvres romanesques* croisées, à cet essai fondamental qui a pour titre *Je n'ai jamais appris à écrire*, ou encore aux *Contes des quarante années*.

En 1928, ce sera *Le Paysan de Paris*, qui n'est pas un roman véritable : les thèmes du surréalisme y sont affirmés, la mythologie moderne promise par Aragon s'y développe — et surtout le lieu romanesque élu, Paris, y est désigné à la fois comme le théâtre de la série des ouvrages du *Monde réel*. En 1930, pour Aragon, un choix s'impose : on sait comment il va le trancher et quelles options politiques il va choisir. Son orientation nouvelle, et décisive, si elle le place en marge de la bourgeoisie, et en opposition avec elle, le détermine également de l'attitude anti-bourgeoise qu'incarne le surréalisme : il y a là un individualisme qui ne convient pas (ou plus) à cet Aragon qui vient de procéder à une révision totale de ses idées politiques, morales et esthétiques.

Cette crise, intensément vécue, fait de lui un écrivain réaliste et le détermine à produire une fresque considérable distribuée en cinq romans : les *Cloches de Bâle*, en 1934 ; les *Beaux Quartiers*, qui lui vaudra, en

1936, le prix Théophraste-Renaudot ; les *Voyageurs de l'impériale*, en 1939, mais qui ne paraîtra qu'en 1942 ; *Aurélien* en 1944 ; enfin, les *Communistes*, dont le cycle sera le jour de 1949 à 1951, en six volumes. Toutefois, cette fresque demeure inachevée : il en paraît seulement la première partie — et encore sera-t-elle réécrite en 1956. Sur cette rupture il s'est expliqué : « Je n'ai pas continué à écrire les *Communistes*, parce qu'il aurait fallu les écrire comme on les entendait, et non comme je les portais en moi, des êtres de chair et de sang. » C'est assez dire que, dans ces années-là, où Aragon abandonne le *Monde réel*, tel qu'il avait été amené à le concevoir, il connaît une nouvelle crise morale, il s'en explique : « Dans ces années que je dis, où j'écrivais les *Communistes*, peut-être pour cela même, et encore les années tout de suite après, j'étais la proie en même temps de cette certitude que *je n'étais pas*, et d'un doute affreux, qui venait de ne pas d'être. » Ce qui, en apparence, nous renvoie à la politique...

Une méditation sur l'amour

Il reste cependant cette certitude dont il parle, et dont on voit bien, à la lecture, qu'elle anime toute la suite du *Monde réel* et persiste à éclairer les romans de la fin. Dans les *Cloches de Bâle*, elle est affirmée avec éclat : c'est le règne de la femme, « l'avenir de l'homme » (comme il disait). Dans les cinq romans de la série, en effet, se développe une méditation, parfois hasardeuse, souvent dramatique, toujours aiguë, qui a l'air d'un objet, lequel est contrarié par les pouvoirs de l'argent, mais découvre son salut et son germe dans l'idée d'un bonheur non plus individuel, mais commun aux femmes et aux

hommes de la cité. L'unité de cette fresque, qui évoque la période 1889-1939, est là — si bien qu'Aragon a pu, légitimement, dire, que les *Communistes* sont « l'aboutissement des quatre romans qui précèdent ». « La différence, ajoute-t-il, y est seulement de l'expérience acquise à la lecture. » Et cette expérience, il faut le souligner au passage, recouvre celle, aussi, de l'historien : la documentation brassée, le souci de l'exactitude, l'incontestable vérité des détails, confondent le lecteur.

Le *Monde réel* est marqué par cette hantise du vrai, à partir de quoi peut s'épanouir ce mensonge qu'est le roman.

Pour le doute (affreux) dont il parlait, comment aurait-il pu s'en détourner. Il était vif à tressailler aux événements, et surtout il se refusait à transgresser ce que la condition d'écrivain exigeait, du point de vue de la vérité et de l'honneur. Il a glissé, dans une de ses préfaces aux *Œuvres croisées*, cette petite phrase qui résume admirablement la question : « La morale d'écrire, avant qu'on ait pu se retourner, avait changé de nature et de sens. »

Lorsqu'il publie, en 1956, la *Semaine sainte*, Aragon inaugure une nouvelle phase de son œuvre romanesque. On peut dire que, riche des cinq romans qui composent le *Monde réel*, il renoue avec sa production des années 20. Avec les ouvrages, qui sont suivis : la *Mise à mort*, en 1965 ; *Blanche ou l'oubli*, en 1967 ; *Henri Matisse*, en 1971... *Théâtre romain*, en 1974, il va retrouver, singulièrement enrichie et vivifiée, la notion initiale, celle du roman comme recherche : il le dira clairement : « La véritable poésie ne sera pas seulement le siècle de la bombe atomique, mais aussi celui où le roman sera devenu non plus l'affaire de quelques hommes, se contentant après tout

de le développer de façon linéaire, mais une sorte de gigantesque entreprise comparable à la science. » Et, du même coup, la thèse trop répandue, et bien démentie, selon laquelle il existerait, opposés l'un à l'autre, un Aragon surréaliste et un Aragon marxiste perd singulièrement de sa vigueur démonstrative : c'est, au contraire, l'étonnante continuité de l'auteur, qui, dès lors, requiert, et qui s'exprime par cette remarque : « C'est un fait du roman moderne que l'entrée de la recherche dans le roman. »

Le « mentir-vrai »

Les réflexions qui accueillirent la publication de la *Semaine sainte* contrarieront fort Aragon : trop de gens prétendaient qu'il avait écrit du temps passé pour donner son jugement sur le temps présent. Et c'était faux. Le débat entre l'art et la vie dans le personnage central, le peintre Géricault, est l'occasion, loin de renvoyer au passé, « n'est, dit l'auteur, qu'une grande quête de l'avenir », — mais aussi, hic et nunc, une méditation sur la valeur du romanesque. Ce qu'il faut mettre, à ce propos, en évidence, c'est l'avertissement dont Aragon a fait précéder le volume, et qui précise avec force : « Ceci n'est pas un roman historique. Tout ressemblance avec des personnages ayant vécu, toute similitude de noms, de lieux, de détails, ne peut être l'effet que d'une coïncidence, et l'auteur en décline la responsabilité au nom des droits imprescriptibles de l'imagination. » Qu'on objecte l'exactitude, au contraire, des détails, et l'écrivain riposte que le romancier crée. Nous rejoignons le « mentir-vrai ».

Avec la *Mise à mort*, le propos romanesque d'Aragon (ce qu'il faut

bien nommer son réalisme) s'ouvre absolument. Il n'y a pas, à vrai dire, de sujet à ce livre-ci. Plusieurs lectures en sont possibles, mais qui, nécessairement, se combinent entre elles — si bien que le roman piège son lecteur et se reforme sur lui, l'obligeant à affronter les thèmes superposés de l'amour, du vieillissement et de la mort. En un sens, c'est le roman du romancier se mêlant jusqu'à l'intime avec le roman de la création romanesque — mais qui se détache de l'abstrait au profit de la souffrance des choses et de la valeur de l'écriture. Le poète, ici, tient sa plume. Comme il la tient seul dans *Blanche ou l'oubli*, ce livre de l'amour dans la maturité de l'âge. Le héros de *Blanche* va redécouvrir la vérité oubliée, par le truchement de ce mensonge qu'est la création romanesque : ce qui est, très exactement, ce qu'Aragon avait soutenu d'Aragon dans sa triple présence. À l'âge 20, Henri Matisse, « roman », devait donner une touche ultime à ce propos constant.

Triple présence

Vint ensuite *Théâtre romain*, qui est roman du miroir (de ce miroir si souvent rencontré dans les œuvres précédentes, et qui a trois faces) et roman du double. Le genre romanesque, ici, explose, devient poème et confession impossible, avec et désaveu : « J'ai de moi comprends-le, fait en tout le théâtre et ce livre n'est rien que ce théâtre-là que je taille au couteau dans l'écorce à l'arbre de moi-même et je crie et je crie et personne n'entend n'a jamais entendu ce que j'écris à en crever. Personne ! ». Il fallait, après les romans de la certitude, puis ceux du dépouillement, ce vaste panorama de mots presque sans ponctuation qui drape l'ensemble, rétrospectivement, dans

ce climat vrai, qui est celui du pathétique.

Aragon, qui s'était voué un temps à rédiger des textes courts (on en trouve une partie dans le *Libertinage*), n'était pas cependant l'homme du conte et du récit. Il lui fallait un espace plus ample pour établir son théâtre. Les circonstances de la dernière guerre et les épisodes de l'occupation lui servirent d'occasion à une nouvelle gerbe de textes brefs. Il en ajouta quelques autres, au fil des années, et le tout, repris en un seul recueil, devint le *Mentir-Vrai*, publié en 1980. Le volume vaut surtout pour la préface (reprise des *Œuvres croisées*) : l'auteur y livre, avec la plus grande clarté possible, le mécanisme de son romanesque et la singularité de son rapport au monde.

La place très particulière, et sans aucun doute dominante, qu'occupe, en notre temps, l'œuvre romanesque d'Aragon tient à sa triple présence. À première vue, et c'est vrai absolument, elle est l'un des reflets les plus aigus et les plus complets de l'époque, non seulement parce qu'elle abonde en détails exacts et remarquablement rendus touchant aux événements et aux hommes qui illustrent ce temps, mais encore parce que son déroulement même rend compte des débats d'idées dont notre âge fut occupé. Ensuite, et c'est un mérite plus grand, il est incontestable que la réflexion sur le romanesque, à quoi elle introduit, ne peut que jouer un rôle capital d'incitation pour la littérature qui se fait et qui se fera. Enfin, et c'est pourquoi elle ne tombera pas dans l'oubli, elle dévoile au vif cet homme, Aragon, qui est partout en elle, avec cette insolence qui est la propre des grands poètes : même sous un masque, ne s'avoue pas qui veut !

HUBERT JUIN.

Le paysan de Paris

par FRANÇOIS-MARIE BANIER

« On ne m'appelle pas monsieur, on m'appelle Aragon. Si vous voulez, dînez dimanche aux Rue de Varenne, rue de la Galle, c'est un poème d'Apollinaire, c'est un endroit que j'aime et nous n'y rencontrerons personne. » Arrivé en avance parce qu'il n'avait sans doute pas calculé qu'il marcherait si vite, il attendait, assis au fond de la salle vide, attendant à ce jeune homme qui venait vers lui.

Les cheveux blancs, coupés courts, c'était tout juste après 88, un costume gris, strict, le doul était encore glissant, ses amis craignaient pour ses jours. La légende ajoutait qu'un homme du parti montait la garde sur le balcon de son journal pour l'empêcher de se jeter par la fenêtre.

Il s'est levé avec cérémonie. Grand, les yeux aussi bleus que les yeux d'Elisa, un très gentil sourire, il me paraissait être âgé mais fort robuste. Après s'être assis, il a appelé le patron : « C'est moi qui invite. Si vous acceptez un sou de ce garçon, je fous le feu à la baraque, il a parlé sans pudeur de son immense amour pour Elsa. Sa tristesse : « Tous ces soirs si larges pour moi, je n'allume plus dans mon appartement, allumer pour qui ? » Avant Elsa, déjà, il avait voulu en finir. C'était à Venise, en 1927, la femme s'appelait Nancy Cunard. Aragon a commandé des huîtres, il faut que chacun en mange exactement le même nombre sinon ce n'est pas de jeu. Il les compte, les recompte, raconte sa vie : « A dix ans j'avais tout lu, le meilleur et le pire, mais je n'ai jamais confondu. Le poète que je préfère ? Peut-être Hölderlin, mais pour des raisons que personne ne perçoit. »

Il parle d'une voix un peu théâtrale, émet les syllabes comme pour vous empêcher de l'interrompre ou peut-être parce qu'il cherche un mot plus rare, inhabituel, il a tous les mots pour lui, ce fabuleux don de la parole. « Ma littérature estorale. Simplement je fais attention aux hiatus. J'essaie ma phrase sur certaines consonnes. C'est parce que j'écris oralement que j'ai du mal à couper. La différence entre la littérature du dix-neuvième et du vingtième siècle c'est la voix. »

Il jongle avec les souvenirs, l'histoire, la guerre que tout à coup il évoque interminablement. A Dunkerque devant la pluie de bombes il refusait de se coucher. Il cherche par tous les moyens à vous persuader que c'était plus intelligent, mais essayer de faire changer d'avis Aragon c'est songer à détourner un fleuve.

Avec plaisir il revient à toutes ces femmes qu'il a connues. La Béatrice d'Aurélien, « avec elle j'aurais pu être heureux... Comme vous savez : la première fois qu'Aurélien rencontre Béatrice, il le trouve franchement laid, mais elle avait quelque chose... et elle était très intelligente. Elle a fini trotskiste, ça évidemment... Elle a confié à sa cousine : dans le fond j'ai tout raté, j'aurais dû épouser Aragon. » Défilent d'autres femmes, celles de Drieu, de Max Ernst, d'Eluard, les amies de sa mère avec qui il a couché, la femme du percepteur quand il avait treize ans, la compagne de Modigliani, il se souvient de la robe verte, de la tresse rousse qui l'amène à parler de Fellini, de Charlie

Chaplin qu'il a présenté à Picasso, de Géricault, on arrive enfin à André Breton, leur première promenade, ces trois noms sur lesquels leur amitié s'est fondée : Jarry, Apollinaire, Rimbaud.

Le restaurant ferme, il faut sortir. Il quitte les lieux, remercie avec un extrême courtoisie pour arperter Paris à toute allure. « Savez-vous pourquoi je me suis inscrit au parti communiste un 6 janvier ? A l'époque j'étais surréaliste, et le 6 janvier c'est le jour des Rois. » Il est ravi de vous essouffler et de parler sans arrêt de ses projets — trois livres qu'il écrit, *Théâtre-Roman* s'intitule pour l'instant *Homme de théâtre*. Pas étonnant qu'il ait rêvé la nuit dernière d'avoir été sur la scène de la Comédie-Française dans la première rôle d'une pièce qu'il inventerait si nous n'arrivons pas devant cet endroit du boulevard Raspail où autrefois le paysage était bouché. « Le boulevard finissait là, dit-il en montrant la pointe de ses chaussures, là je te dis ! », crie-t-il comme si on le contrariait. « Enfin il redémarre. Il est 3 heures du matin : « Tu n'es pas fatigué j'espère, dit Aragon, maintenant il se allait voir de quoi la Seine a fait à l'autre bout de Paris ? »

Rue de Varenne

A chaque couple, chaque passant, un roman peut commencer : « Tu vois ces gens, comme ils se tiennent par la main, ils sont gentils, mais ils vont se quitter, c'est sûr, c'est imminent, elle ne croit pas qu'il l'aime et lui ne sait pas dire son amour. C'est comme ça... Que veux-tu que j'y fasse ? »

Rue de Varenne, chez lui. Passé la porte, une cour avec un mur aveugle sur lequel des fausses fenêtres sont peintes. Il avait pensé demander à Picasso de peindre des personnages, des natures mortes ou pas mortes, derrière ces fausses fenêtres. On monte un grand escalier de pierre jusqu'au premier étage et là on trouve un petit escalier qui tourne. Tapie rouge par terre, un rail suit la courbe du mur, si on veut on peut s'asseoir sur la chaise posée pour Elsa.

Dans son bureau, cent cinquante photos d'elle. Des livres, et beaucoup de tableaux. Dans la salle à manger, les Colombes de la paix, dans plusieurs états dessinés par Picasso, et des tableaux de Tanguy, des dessins de Matisse, des collages de Max Ernst, des photos de Man Ray. Un sol rouge, des meubles noirs, une très longue table. Dans le bureau d'Elsa, sur une vitre, un cœur en pierre rouge est collé : « Je l'ai donné à Elsa, on l'a frotté, ça coule, ne partira qu'avec la maison. Tu sais, c'est peuplé de fantômes, chaque objet a une histoire. Ça saut à l'œil, je l'ai acheté au restaurant de la tour Eiffel. J'achetais tout ce que je trouvais marqué E.T. ». On le laisse, il va écrire toute la nuit. « Je ne veux pas être l'écrivain d'un livre,

alors je les déroute avec un autre livre. »

« Un de mes vices est d'éduquer ceux pour qui j'ai de l'affection », dit-il venant frapper chez vous à n'importe quelle heure parce qu'il y a un film japonais aussi beau que le *Chien andalou* ou une exposition. « J'ai peu d'amis », avoue-t-il, refusant de voir ceux de naguère, il n'y a pour lui que la jeunesse, « si peu de jours à vivre », dit-il depuis si longtemps. Un jeune écrivain lui téléphone, Aragon demande qu'il vienne immédiatement : « Je voulais te dire qu'il y a un défaut chez toi : tu te juges. L'écriture, c'est écrire et puis voir après, et tant pis et même tant mieux s'il y a des fautes, des fautes de goût. Ça n'est pas si mal le mauvais goût. Tu te retiens, tu as peur de ne pas retomber sur tes pieds, tu te regardes dans les yeux des autres, tu ne sais pas dire merde. L'état violent dans lequel tu te trouves maintenant est l'état idéal pour écrire. Je crois savoir ce dont je parle. »

Se magie des mots, sa fabuleuse mémoire, ses jeunes amis poètes, l'ont sauvé de la fin tragique qu'il se faisait écraser par une voiture, il n'y a jamais réussi. Les mots l'ont emporté, il y a quatre ou cinq ans, la folie l'a rejoint, il a dans l'œil quelque chose de changé, l'air ni absent ni furieusement occupé, plutôt sombre, qu'a-t-il fait aujourd'hui ? « J'ai été à Saint-Arnould — sa mai son de campagne, dans le jardin Elsa est enterrée et elle attend. Les gardiens étaient tous contents de me voir. Ils me regardaient aller et venir, contents je te dis, contents aussi de me voir partir. La vie... ce n'est rien ! Voilà, j'entends des gens, ils se sont tous vus, c'est ça la vie. Et les jours s'annulent tout le monde court, tout le monde court mais pas moi. Est-ce qu'on n'a pas eu tort de ne pas mourir ? Toutes les choses sont mauvaises, y compris le bien qu'on en attend — il prend un livre de Majakovski et lit — Celui-là savait ce qu'était un vers. »

Depuis qu'il n'écrit plus il a posé deux bustes sur son bureau : Balzac et Lamartine. Tantôt il parle tout seul à des femmes qui seraient à côté de lui, tantôt il s'adresse à Stendhal en anglais, tantôt à Flaubert, à Chateaubriand, il leur donne rendez-vous, il est toujours question de rendez-vous, de rendez-vous manqués, ils ne sont pas venus ou lui-même a trahi. Ce matin, il entendait Mallarmé chanter sur le toit, Rimbaud était vivant.

En traversant une rue, il a soudain frémir, on lui a demandé ce qu'il ressentait : « Des oiseaux sublimement se posent sur mon dos. » Au coin des rues Bonaparte et Jacob, à un ami qui le voit partir, qui voudrait le retenir, il dit, pour s'en aller plus vite : « Ne bouge pas, je fais semblant de partir. » C'était il y a quatre mois. Et dans son long manteau, coiffé d'un chapeau à large rebord il s'en va d'un pas définitif. Chez lui, sans l'intention de sortir, il endosse tout à coup son manteau puis l'enlève et dit à lui-même comme pour justifier ce geste bizarre : « Le dehors, le dedans n'existent plus. Mais que fait Elsa ? Qu'est-ce qu'elle attend ? On va encore être en retard. »

Les œuvres essentielles

● Poésie

Le mouvement perpétuel, 1926 (N.R.F.)
Houma l'Ours, 1931 (Denôël)
Le Crève-cœur, 1941 (Gallimard)
Les Yeux d'Elsa, 1942 (Ed. de la Bonne Presse) (Suisse)
La Diane française, 1945 (Seghers)
Le Feu et la mémoire, 1954 (Denôël)
Elsa, 1959 (Gallimard)
Le Fou d'Elsa, 1963 (Gallimard)

● Romans

Le Paysan de Paris, 1926 (Gallimard)
Les Cloches de Bâle, 1934 (Gallimard)
Les Beaux Quartiers, 1936 (Gallimard)
Les Voyageurs de l'impériale, 1942 (Gallimard)
Aurélien, 1944 (Gallimard)
Les Communistes, (6 vol.) 1949-1951 (Librairie de poche)
La Semaine sainte, 1958 (Gallimard)
La Mise à mort, 1965 (Gallimard)
Blanche ou l'oubli, 1967 (Gallimard)

Théâtre Romains, 1974 (Gallimard)

● Essais

Traité du style, 1928 (Gallimard)
Pour un réalisme socialiste, 1935 (Denôël et Stewal)
L'Homme communiste, 1953 (Gallimard)
La Lumière de Stendhal, 1954 (Denôël)
Collages, 1964 (Hermann)
Je n'ai jamais appris à écrire, ou les incipits, 1969.

● Traduction

La Chasse au snark, de Lewis Carroll (Seghers).
D[De nombreux ouvrages d'Aragon ont été repris en Collection de poche.]
● Sur sa vie et sur son œuvre Roger Garaudy : *Du surréalisme au monde réel* (Gallimard).
Hubert Juin : Aragon (Gallimard).
Georges Raillard : Aragon (éditions universitaires).
Claude Roy : Aragon (Seghers).
Georges Sadoul : Aragon (Seghers).
Pierre Dais : Aragon, une vie à changer (Seuil).

Chiner à Paris

C'est d'abord faire un tour dans cette véritable caverne d'Ali Baba qu'est « Le Dépôt-Vente de Paris » où sont exposés sur 2400 m² les objets les plus insolites comme les meubles anciens et d'occasion voire les pianos, livres de poche ou réfrigérateurs.
Le Dépôt-Vente de Paris, 81, rue de Lagny, Paris 20^e.

Jugements

■ ANDRÉ BRETON

« Nul n'aura été plus habile détenteur de l'insolite sous toutes ses formes : nul n'aura été porté à des réveries si gigantesques sur une sorte de vie dérobée de la ville... Aragon était en ce sens étourdissant — y compris pour lui-même »
(Dans *Entretiens* Gallimard).

■ PAUL CLAUDEL

« Je n'ai qu'une chose à en dire : c'est qu'Aragon parle vraiment le français comme sa langue naturelle et l'oreille se prête avec délice à cet idiome enchanteur. »
(Dans la revue *Étoiles*)

■ ANDRÉ GIDE

« Un nouveau fascicule de *Poésie 41* m'apporte de surprenants poèmes d'Aragon. C'est, en poésie, ce que j'ai lu de mieux depuis longtemps et de plus authentiquement neuf. J'éprouve le besoin de l'écrire ici, car je n'avais pas du tout goûté ses derniers livres et craignais qu'il ne fût désormais à peu près perdu pour nous. »
(*Journal* 1941)

■ GEORGES LIMBOUR

« Aragon nous donne un exemple de l'essor offert à l'imagination par le réalisme, quand il est soutenu par assez de génie. »
(Dans *Critique* n° 145 - 1959 - (Propos de la *Semaine sainte*).

■ FRANÇOIS MAURIAC

« Qui est ce poète d'Elsa ? Que nous dit-il ? Rien qui rappelle le po-

ète surréaliste insolent de l'autre après-guerre, ni le communiste « invivable » de la Libération. C'est le visage inconnu et démasqué d'un enfant romantique, plus proche de Musset que de Lautréamont, mais que son amour n'aura pas trahi. »
(*L'Express* du 5 mars 1959).

■ PABLO NERUDA

« Aragon est une machine électronique de l'intelligence, de la connaissance, de la virulence, de la rapidité élocutoire. »
(Dans *J'avoue que j'ai vécu* Gallimard).

■ CLAUDE ROY

« Aragon était la pluie et le cou-teau. Tout ensemble, l'Auguste qui fait rire et le clown blanc cruel qui le martyrise. »
(Dans *Somme toute* Gallimard).

■ PHILIPPE SOUPAULT

« Je suis en train de relire tous ses livres. C'est un phénomène prodigieux, incroyable de fécondité, de virtuosité. Ce qui me trouble le plus, c'est son côté historien (n'est-il pas inimaginable qu'il ait pu écrire un roman historique de 800 pages que les historiens ont décoré sans trouver une erreur !), je ne peux le comparer qu'au côté historien de Victor Hugo dans *Notre-Dame de Paris*. »
(*L'Express* du 28 janvier 1960).

ARAGON
chez
SEGHERS

LES YEUX D'ELSA

LA DIANE FRANÇAISE
suivi de

EN ÉTRANGE PAYS DANS MON PAYS LUI-MÊME

LE VOYAGE DE HOLLANDE
et
AUTRES POÈMES

IL NE M'EST PARIS QUE D'ELSA

LEWIS CARROLL : LA CHASSE AU SNARK
(traduction ARAGON)

ARAGON
par GEORGES SADOUL
(« Poètes d'aujourd'hui »)

LA MORT DE LOUIS ARAGON

SES RELATIONS AVEC LE P.C.F.

Une fidélité sans faille

Les 11 et 12 septembre, la fête de l'Humanité célébrait Aragon, écrivain, journaliste, responsable politique, appelé, en quelque sorte, à travers les expositions et le spectacle qui lui étaient consacrés, à témoigner d'une histoire — la sienne — autant que celle du communisme français — avec laquelle il n'en finissait pas de s'identifier, sans jamais cesser d'être fidèle au « parti ». Cet attachement était réciproque et fait d'une indulgence mutuelle. On aurait dit qu'Aragon et le P.C. ne pouvaient se passer l'un de l'autre.

Le début de cette histoire pourrait être daté de janvier 1921, lorsque Louis Aragon et André Breton s'étaient rendus au siège du parti, tout juste créé, dans l'intention d'y adhérer (1), mais elle commence plus sûrement six ans plus tard, quand Aragon, après Eluard, avait rejoint Péguy et Unik, décidés, sérieusement, cette fois, de s'inscrire au parti communiste. Pour les cinq surréalistes, qui menaient depuis plus de deux ans un débat avec les intellectuels communistes de la revue *Clarté* (dirigée par Henri Barbusse) et, à travers eux, avec le parti lui-même, il s'agissait, d'une part, de montrer qu'ils ne reculaient pas devant l'engagement politique et, d'autre part, de continuer, au sein du parti, leur combat pour leur conception de la révolution.

Au sein de cet engagement collectif, celui d'Aragon a une signification particulière. En 1925, lors du rapprochement entre communistes et surréalistes contre la guerre du Rif, l'auteur d'*Amor*, du *Liberage* et du *Paysan* de Paris, était à la fois l'un de ses amis. Les intellectuels, écrivains, écrivains, formaient un « prolétariat de l'esprit », qui doit se reconnaître comme tel et adopter la « morale de classe » inhérente à une situation historique. Aragon n'en adhérait pas moins aux positions de Breton dans le débat qui oppose les surréalistes aux écrivains communistes. Ceux-ci croient, en attendant la révolution, en une littérature de combat, qui s'emploie à hâter sa venue. Pour les surréalistes, au contraire, l'exploration de l'inconscient, en 1928, dans *Légitime défense*, — la lutte doit être à la fois politique et spirituelle ; autant que des contraintes économiques, l'homme doit être libéré des mensonges du conformisme esthétique, intellectuel et moral ; moins que toute autre chose, la révolution ne peut donner lieu à quelque forme de littérature que ce soit.

Les surréalistes tenus en laisse

C'est là que se situe, pour Aragon, la difficulté de ses rapports avec les surréalistes. Ceux-ci le convainquent, à la fin de 1927, de décrire un roman, dans lequel il chercherait une issue aux contradictions dont il est hanté. Il publie, cependant, l'année suivante, *Traité du style*, attaque féroce des valeurs bourgeoises et de la littérature, en même temps, de l'idée que le surréalisme n'est rien d'autre que l'inspiration, conçue « non plus comme une vision inexplicable, mais comme une faculté qui s'exerce ». A travers cette théorie de l'inspiration, Aragon entend justifier, par rapport au surréalisme, une écriture romanesque que ne chercherait pas à décrire une réalité extérieure, mais à traduire une expérience intérieure.

Cependant, les communistes tiennent les surréalistes en laisse. Ils se méfient de leur prétention à être des interprètes de la vérité révolutionnaire, au même titre que les communistes eux-mêmes, et à voir reconnues par le parti leurs conceptions en matière d'art et de littérature. Le P.C. croit aux vertus d'une certaine littérature édifiante pour gagner les esprits à son combat, tandis que Breton reproche à l'Humanité de « créer une « morale folle facilité » les « admirables difficultés » auxquelles ne heurtent les communistes soviétiques. En second lieu, le P.C., dans la mesure où il cherche l'appui des intellectuels, ne tient pas à lier son sort à des gens qui passent leur temps à dénoncer les impostures du monde littéraire et qui, lorsqu'ils défendent la psychanalyse, par exemple, heurtent les idées établies. Bref, les communistes ont le sentiment que les conceptions des surréalistes obscurcissent les évidences du combat politique, auquel ils devraient, au contraire, soumettre leur activité, celle-ci devant être, pour le P.C., d'ordre strictement littéraire.

La *Second manifeste du surréalisme*, que Breton publie en décembre 1929, vise à clarifier la position des surréalistes par rapport au communisme. Ce texte est aussi une tentative, de la part de Breton, pour dialoguer, par-delà le P.C. français, avec l'Internationale communiste. Quelques mois plus tard, Breton et Aragon sont interrogés par les Soviétiques sur leur attitude en cas de

guerre contre l'U.R.S.S. Ils répondent qu'ils se mettront « au service de la révolution ». Cette formule, qui inspire le nouveau titre de la revue *la Révolution surréaliste*, devenue *le Surréalisme au service de la révolution*, tourne sur leur gauche les intellectuels réunis autour de la nouvelle revue de Barbusse, *Monde*, et soutient le P.C. sur la base du pacifisme.

Le suicide de Maïakovski

Breton, Aragon et les surréalistes qui les suivent mènent donc, avec les communistes, un débat politique, et non pas seulement idéologique, dont l'enjeu — leur propre engagement — met en cause l'orientation du parti français, voire celle des Soviétiques (la gravité des affrontements, à Moscou, sur ce terrain, est manifestée, en ce printemps 1930, par le suicide de Maïakovski). En ce sens, ce débat et ses péripéties prennent, avec le recul, un caractère exemplaire. Ils annoncent tous ceux qui auront lieu par la suite, jusque et y compris en 1958. La présence d'Aragon, au début du mois de mai de cette année-là, place de la Sorbonne, et sa joute verbale avec Daniel Cohn-Bendit sont symboliques de cette répétition, à ceci près que les jeunes qui sont, alors, en face de lui sont, pour beaucoup, « revenus » du communisme orthodoxe et que la cause qu'il défend n'a plus, auprès d'eux, le prestige qu'elle pouvait avoir aux yeux de l'écrivain découvrant en 1930 l'Union soviétique.

Le congrès de Kharkov

Cette découverte se fait à travers un voyage et par le truchement d'Elisa Triolet. Celle-ci, romancière russe, sœur de Lili Briq, la compagne de Maïakovski, proche des intellectuels qui, à Moscou, cherchent leur place dans la transformation de la société, va mener Aragon, du communisme rêvé des surréalistes au communisme réel des Soviétiques et du parti. A l'automne de 1930, Aragon et Georges Sadoul (le futur historien du cinéma) se rendent, en tant que membres du P.C., et en tant que surréalistes, au congrès des écrivains révolutionnaires, organisé à Kharkov. Croyant avoir marqué des points, au cours de ce congrès, contre Barbusse et ses amis, ils acceptent de signer un texte autocritique, dénonçant, notamment, le *Second manifeste*, le freudisme et le trotskisme. Aragon expliquera, à son retour, qu'il espérait assurer ainsi les liens entre les surréalistes et l'Union internationale des écrivains révolutionnaires. La création de la section française de cette union devient l'enjeu des combats qui se mènent l'année suivante. Les communistes français veulent éviter que cet organisme ne soit dirigé par les surréalistes.

Avec *Front rouge*, texte dont la violence (« Feu sur les ours savants de la social-démocratie... ») lui vaut des poursuites en janvier 1932, Aragon tente de se rapprocher des conceptions communistes — en écrivant que Breton analysera comme un « poème de circonstance » — tout en conservant la liberté créatrice du surréalisme. C'est l'échec, et la rupture avec Breton, l'occasion en étant fournie par un texte pornographique de Dali, qui vaut à Aragon de comparaître devant une commission de contrôle politique du P.C. Breton entend faire état publiquement des propos échangés au cours de cette séance ; Aragon s'y oppose ; Breton passe outre.

La leçon de Thorez

Après un nouveau séjour à Moscou, pendant un an, Aragon devient journaliste à l'Humanité. Thorez, secrétaire général du P.C. depuis deux ans, encourage l'écrivain, dont les *Cloches de Bâle* vont consacrer l'engagement littéraire. Aragon devient, à travers la revue *Commune*, notamment, l'un des artisans du rapprochement entre des intellectuels d'horizons différents et les communistes, principale force de résistance au fascisme. « Mon parti m'a rendu les couleurs de la France », écrira-t-il plus tard à propos de la résistance, mais cette phrase peut s'appliquer à son évolution dans les années 30. Au moment où le P.C.F., sous la direction de Thorez, mène une politique d'union et reprend à son compte tout ce qu'il considère comme progressiste dans l'histoire et les valeurs nationales, Aragon renoue avec une tradition littéraire, rejetée par le surréalisme et, aussi, avec un certain nationalisme, auquel l'influence de Barrès, dans sa jeunesse, n'est sans doute pas étrangère.

Aragon représente donc particulièrement bien la posture du P.C.F. dans ces années, telle que l'illustre notamment le congrès réuni à Arles en décembre 1937. Une France « libre, forte et heureuse », voit, selon Thorez, la but que s'assigne le parti.

Evolution, en 1946, « les songes que lui rapportait le vent qui vient d'Arles », Aragon en résumera ainsi le sens : « C'était la grande leçon thoracienne : unir l'unir l'unir ! »

Cette politique d'union est, d'abord, une politique communiste, déterminée par les impératifs de l'Internationale. Aragon ne l'oublie pas. Directeur de *Ce soir* depuis mars 1937, il justifie, dans le dernier numéro diffusé, le 22 août 1939, la signature du pacte germano-soviétique. Mais, un an plus tard, lorsque, démobilisé, Aragon rejoint Pierre Seghers à Carcassonne, il pose les bases d'une résistance intellectuelle et littéraire, dans la ligne d'union des années 1934-1939, sans attendre les directives d'un parti qui hésite, à ce moment-là, entre l'attentisme et la lutte contre l'occupant.

Le témoin des martyrs

Aragon ne retrouve le contact avec le P.C. qu'en 1941 et à l'été, il intervient, avec Elsa Triolet, pour infécher, dans le sens de l'ouverture, une ligne politique qui, vis-à-vis des intellectuels au moins, se caractérise par un certain sectarisme. L'orientation que privilégie Aragon donne naissance aux *Lettres françaises*, dirigées par Jean Paulhan et Jacques Decour, et au Comité national des écrivains.

Aragon, souligne Pierre Dailly, est « un organisateur de la Résistance », au-delà même de l'« organisation des étoiles », dont il est l'un des principaux animateurs. En 1942, Jacques Duclos lui fait parvenir, par l'intermédiaire de M. Joë Nordmann, des témoignages sur les otages fusillés à Châteaubriant, à charge pour Aragon d'en faire « un monument ». Ce sera le *Témoin des martyrs*. Si le P.C. est reconnu comme le principal parti de la Résistance — en fait le seul parti en tant que tel, — il le doit pour beaucoup à Aragon.

Entré dans la clandestinité à la fin de 1942, avec Elsa Triolet, Aragon est, en sort, à la Libération, couvert de gloire. Très vite, pourtant, il gêne. Comme les dirigeants communistes, entrés dans la Résistance dès l'été de 1940 ou issus de la lutte de libération, il dispose d'une influence qui pourrait faire de l'ombre aux dirigeants répliqués à Moscou ou qui ont passé la guerre dans la clandestinité. Plus profondément, dans le parti, un clivage se dessine entre ceux qui croient en un communisme national qui a fait ses preuves pendant la guerre, et ceux qui se méfient d'un communisme, dont la finalité politique leur paraît incertaine. Les deux tendances vont s'opposer sourdement jusqu'à ce que le départ des ministres communistes, en mai 1947, paraisse donner raison à la seconde.

En un sens, la grande époque politique d'Aragon s'achève cette année-là. Il va mettre son nom, son influence, sa plume au service d'une politique qui n'est plus celle dont il se sentait le plus proche. Thorez demeure, pour lui, un phare, mais qui émet alors de cruels signaux. Aragon y répond, malgré tout, en sa lancant, avec une apparente conviction, dans

La chanson populaire

Ceux qui ne l'ont pas lu savent quand même parfois Aragon par cœur, ont de toute façon en tête quelques refrains : « Est-ce ainsi que les hommes vivent / Et leurs bousiers au loin les suivent » ou bien « Il n'y a pas d'amour heureux » (chanté par Brassens).

Avec un bonheur égal, comme si les vers d'Aragon n'attendaient que la musique, rendant vain l'éternel débat de la poésie banalisée ou non par la mise en chanson, Léo Ferré, Jean Ferrat, Léonard, Philippe Gérard, ont écrit les mélodies de *L'Affiche rouge*. Que serait-je sans toi ? Nous dormons ensemble. Maintenant que la jeunesse.

Déjà en 1938, Aragon était au répertoire d'Agnès Capri. De façon inattendue, il sera ensuite, à partir des années cinquante, en tête des tours de chant d'interprètes comme Catherine Sauvage, Marc Ogeret, Hélène Martin, Monique Morelli, Yves Montand, comme le meilleur des poètes populaires.

DISCOGRAPHIE

— Les chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré : Barclay (80 138 M) ; — Ferrat chante Aragon : Barclay (80 443) ; — Monique Morelli chante Aragon : Chant du monde (LDX 74 337) ; — Marc Ogeret chante Aragon : Vogue (1400 675).

le stalinisme à la française, sans s'interdire aucun excès, à commencer par l'adhésion au mensonge selon lequel l'écrivain Paul Nizan, qui avait quitté le P.C. en 1939, en raison de son désaccord avec la ligne « kominternienne » de la direction et qui avait été tué à Dunkerque, était un espion de la police.

L'ardeur dont fait montre Aragon n'empêche pas qu'il demeure suspect aux yeux de certains. L'absence de Thorez, qui se fait soigner en Union soviétique de 1950 à 1953, expose Aragon aux effets des rancœurs provoquées par sa relation privilégiée avec le secrétaire général. Le portrait de Staline par Picasso qu'Aragon publie en première page des *Lettres françaises*, après le mort du dirigeant soviétique, est l'occasion, pour M. Auguste Loeuwer, de faire prononcer par le secrétaire du parti une condamnation publique. Aragon, membre suppléant du comité central depuis 1950 — s'incline et publie, dans son hebdomadaire, les lettres de protestation que le secrétaire encourage les militants à lui envoyer. Il estime avoir fait une erreur en acceptant de Picasso une image de Staline — jeune, passionné — qui ne correspond pas à celle que la propagande répand depuis la guerre.

L'épreuve de la déstalinisation

La déstalinisation est, pour Aragon une épreuve ambiguë. D'un côté, elle ébranle certains dogmes, notamment en matière d'art et de littérature. Aragon, qui était délibérément coupé de tout ce qui ne peut pas être ramené au « réalisme socialiste », semble, avec Elsa Triolet, dans les *Lettres françaises*, découvrir son temps : Beckett, Ionesco, Genet, de Staël... Mais, d'un autre côté, la dénonciation, par les dirigeants soviétiques eux-mêmes, des crimes stalinien, oblige les communistes à un réexamen de ce en quoi ils avaient cru. Aragon choisit la fidélité au parti, notamment face aux intellectuels qui protestent contre les événements de Hongrie, en novembre 1956, mais il exprime dans ses écrits ses interrogations et ses déchirements.

Cette attitude prête à la caricature — Aragon, l'éternel écartelé... — et à la critique : l'écrivain n'est-il pas, là encore, la caution d'une politique à laquelle il ne peut aucunement penser ? La liberté de certains de ses propos est-elle autre chose qu'un leurre ? En fait, depuis son article de 1925 sur le « prolétariat de l'esprit », Aragon a toujours conçu les rapports entre les intellectuels et la classe ouvrière, au sein du « parti » de celle-ci, comme une alliance, terme qui résumera, jusqu'en 1980, la politique du P.C.F. dans ce domaine. Une alliance se négocie, et Aragon, à sa manière, aura passé une bonne partie de sa vie politique à renégocier, explicitement ou implicitement, son engagement dans le parti.

Ainsi les communistes apprennent-ils, en 1956, que le président d'Aragon à leur côté doit se payer de la dénonciation, dans l'Humanité, du procès Staline-Daniel en Union soviétique, puis, en mai 1968, d'un numéro spécial des *Lettres françaises*, ouvert aux étudiants révoltés, et, encore, d'une préface au roman de Milan Kundera, *La Falsification*, dans laquelle Aragon dénonce la « normalisation » en Tchécoslovaquie. L'écrivain peut considérer, aussi, comme une victoire personnelle la résolution du comité central, réuni à Argenteuil au printemps de 1968, selon laquelle le parti ne peut intervenir dans la recherche scientifique et la création artistique. Ce texte est une sorte de codification du principe de l'alliance entre les intellectuels et la classe ouvrière au sein du parti ; il consacre l'autonomie des intellectuels dans leur domaine d'activité, mais aussi, réciproquement, celle des dirigeants du parti dans l'élaboration de la ligne politique.

Fidèle à cette conception, Aragon se garde de critiquer, même si, tant qu'il dispose d'un journal, il prend des distances par rapport à tel ou tel aspect de la politique du parti. La disparition des *Lettres françaises*, en 1972, met pratiquement fin au rôle politique qu'Aragon avait hérité de la période thoracienne. Celui qui, dans le dernier numéro de l'hebdomadaire, parlait — comme s'il lançait un défi à ses détracteurs — de sa vie « glorieuse de fond en comble », reste le compagnon d'un parti, dont les congrès et les fêtes étaient chaque fois, lors de la visite de l'écrivain, l'occasion de mesurer la popularité d'Aragon chez les communistes.

PATRICK JARREAU.

(1) Cet article s'inspire largement de la biographie d'Aragon par Pierre Dailly, qui fut rédacteur en chef des *Lettres françaises* de 1947 à 1972 : Aragon, une vie à changer ; Editions du Seuil, 1975.

LES RÉACTIONS

RUE DE VARENNE

Les adieux de M. Marchais

Dans la rue de Varenne glacée et désertée, ce vendredi 24 décembre, seuls quelques automobilistes avertis ralentissent et regardent au fond de la cour du 56 le très bel hôtel particulier où Louis Aragon occupait un appartement et où brille la lumière du vestibule.

Avant 10 heures, quelques intimes ont pu franchir le porche. Ses amis communistes ont été les premiers : M. Edienne Fajon, s'excusant presque d'arriver le premier, M. Henri Mailberg, secrétaire de la fédération de Paris, puis M. Georges Marchais, qui, à 10 heures précises, pâle et seul, entrain sans un mot, suivi de peu par le ministre des transports, M. Charles Fiterman, et par M. Guy Hermer. Plus tard, sont arrivés M. Jean-Louis Bianco, secrétaire général de l'Elysée, et M. Régis Debray, chargé de mission.

Peu après 10 h 30, M. Georges Marchais ressortait et acceptait de faire une courte déclaration : « J'ai beaucoup de peine, car, comme je l'ai dit, je perds un ami. Sans doute pour beaucoup cela peut apparaître comme une attitude prétentieuse de ma part. Ce n'est pas le cas. Aragon a parlé avec moi pour la première fois en 1956, comme je venais d'être élu au comité cen-

tral. Depuis, il a toujours joué un grand rôle auprès de moi. Par exemple en 1968, quand, avec Waldeck-Rochet, nous avons fait le manifeste de Champigny. Ses conseils ont toujours été précieux pour moi. »

« Il m'a beaucoup aidé, a ajouté M. Marchais, la voix brisée. Réfrétant ses larmes, il a poursuivi : « A la veille du vingt-deuxième congrès qui a été un tournant pour le parti, Aragon est venu dans mon bureau... Il m'a apporté un témoignage qui avait une grande signification : la Joconde, de Marcel Duchamp. Il avait, bien sûr, une dimension nationale et internationale, une dimension qui n'a rien à voir avec le mien. Mais c'était un ami. Un des meilleurs des nôtres, dans sa fidélité constante à ce parti, dont il disait : " Je démissionne chaque soir, je réadhère chaque matin " ».

Aragon, c'est la fidélité, a conclu M. Marchais, jamais une fidélité aveugle, c'était Aragon avec tout ce qu'il était... Dans l'entrée de l'immeuble, on a aussi installé une table et un registre : celui des hommages anonymes. Déjà quelques inconnus sont venus y inscrire un dernier mot.

JOSYANE SAVIGNEAU.

● M. PIERRE MAUROY : un des sours de la langue française.

« Louis Aragon était d'abord une grande voix. Une voix qui, tout au long du siècle, dans une langue à la fois simple et puissante, a chanté la vie, l'amour et le malheur des hommes... Un des plus grands artistes de notre modernité, et l'un des sours de la langue française. »

« Artiste, il le fut totalement : romancier, critique d'art, poète, amoureux de musique, rien de ce qui touche l'expression des formes ne lui demeura étranger. Artiste, il le fut aussi dans sa vie, celle que l'on nomme privée, et qui pour lui fut amoureusement publique : le nom d'Elsa Triolet, les œuvres croisées, le couple qu'ils formèrent restera légendaire, et se vout comme tel. »

« Louis Aragon était, enfin, un militant, un homme engagé, qui a traversé les épreuves, les joies et les difficultés du parti communiste français. La combat politique était pour lui inséparable de la vie, comme l'action de la pensée... »

● M. PIERRE DAILLY : son chant s'éleva contre la démente du siècle.

M. Pierre Dailly, ancien rédacteur en chef des *Lettres françaises* : « Je ne veux en cet instant penser qu'au poète. C'est un des plus grands poètes de notre langue et de notre temps que nous perdons. Et c'est par ses mots mêmes que nous vivons aujourd'hui sa mort, parce qu'elle n'a plus cessé de la hanter depuis la maladie et la mort d'Elsa. Je pense à son poème les Mots de la fin dans *Théâtre/Roman* : l'attends mourir comme un mauvais [amant] Toujours en retard au rendez-vous A cet affreux carrefour de l'absence Dans ce lieu sans espoir même d'une [parole]. »

On bien en 1969 : Il fera si beau mourir quand ce sera Le soir d'enfin mourir d'enfin D'enfin mon amour d'à mourir le [soir d'enfin] Mourir Un soir profond comme la terre de [se faire] Un soir si beau que je vais croire [jusqu'au bout] Dormir du sommeil de tes bras Dans le pays sans nom sans toi et [sans rêve]. »

« Laissez-moi croire qu'en cette veille de Noël ce fut la dernière chanson, comme la musique de cette vie si tragique. Nul tant qu'Aragon n'aura tenu d'imposer son chant contre la démente du siècle, les deux guerres qu'il avait dû faire, mais aussi le crime à l'intérieur même de son espoir du communisme. »

Je l'écoute encore : Il ne s'entend sanglots que par le [siffle Aïni] Nous n'aurons rien pu faire [épouvantablement] Que voir le martyre et le meurtre l'avalait pourtant cru j'avais cru... « C'est cette voix-là qui retentira aussi longtemps que le français. La voix d'il n'y a pas d'amour heureux, la voix qui n'a cessé de nous confier : je suis le gueur d'épouvante. »

● M. JACK LANG : une des figures les plus marquantes des lettres françaises. « Qui d'entre nous n'a en le bonheur de croiser l'œuvre incandescente de Louis Aragon, poète, romancier, essayiste, critique d'art, fut-ce à la fugitive occasion d'une chanson entendue qui reprenait un de ses poèmes ? Témoin et acteur d'une longue histoire politique et artistique, riche en drames mais aussi en promesses et en espoirs, l'auteur du *Paysan* de Paris, des *Beaux Quartiers*, d'*Aurélien*, celui qui chantait les Yeux d'Elsa, unit étroitement la conscience du citoyen, le pouvoir du créateur et la fidélité de l'homme. Aux heures les plus brûlantes et les plus lourdes de menaces pour la France, Louis Aragon, comme certains de ses grands contemporains de la littérature française, a su être la conscience du pays et de l'humanité. »

« Avec Aragon disparaît le plus grand poète français, un romancier immense, un critique de premier rang, un écrivain de génie. Sa facilité était déconcertante. Il était capable de tout faire. Surréaliste, romancier, classique, patriotique, communiste, sentimental, il traversait le siècle en l'épousant et en le fascinant. Dans sa vie privée et dans sa vie publique, il a donné à la fois l'exemple de toutes les variations de la fidélité même. La aussi, comme un littéraire, il était capable de tout... »

● M. LEO FERRÉ : la musique de la parole.

« La musique de la parole, lorsque elle rencontre sa camarade sur un clavier ou dans un souffle de violente ou de hanté, vous donne la raison de vivre en marge d'un monde où la musique nous n'avons jamais droit, tellement cette société se défait comme de l'écloupe ou comme un crépuscule éteint déjà. »

● M. JEAN FERRAT : « Pour moi, Aragon restera l'homme qui a su faire sentir à des millions d'hommes que la poésie n'était pas une chose inaccessible, mais qu'elle pouvait être comprise et aimée par tous, quand elle était faite pour tous. Je suis très affecté par la mort du poète. »

● LE PARTI DES FORCES NOUVELLES (extrême droite) : « Les mots nous manquent pour crier notre joie : nous ne sommes pas de ceux qui, comme les libéraux, verseront des larmes de crocodile sur la mort de cet antifrançais. Au contraire, nous attendons avec impatience que ses nombreux complices le rejoignent. Après Mendès France et Brejnev, c'est vraiment un bel hiver pour les nationalistes... »

ÉDUCATION

APRÈS LES DÉCLARATIONS DE M. SAVARY SUR L'ENSEIGNEMENT PRIVÉ ET PUBLIC

Les partenaires de l'enseignement catholique adoptent une attitude prudente

Après les déclarations de M. Alain Savary, ministre de l'éducation nationale, précisant, à propos des relations entre enseignement privé et public, que « la négociation, c'est l'étude des propositions et des contre-propositions dans le cadre des grands chapitres de la rénovation du système éducatif » (le Monde du 24 décembre), les réactions se font de plus en plus mûres.

Dans un communiqué, la commission permanente du Comité national de l'enseignement catholique déclare : « *prendre acte de la déclaration de M. Savary. (...) Comme prévu, l'enseignement catholique réunit prochainement ses instances pour en débiter et décider de la suite à donner.* » Cette réunion est prévue pour le 9 janvier.

Dès la semaine prochaine, toutefois, les principaux dirigeants de l'enseignement catholique auront une rencontre « informelle ». L'ob-

jectif, nous a déclaré, ce vendredi 24 décembre, M. Paul Guibert, secrétaire général de l'enseignement catholique, « est d'étudier de très près les dernières déclarations de M. Savary ».

De son côté, M. Pierre Daniel, président de l'UNAPEL, nous a précisé que les déclarations ministérielles « ne lèvent pas toutes les ambiguïtés ». M. Daniel reconnaît que « M. Savary ne pouvait être très précis », sinon « il n'y aurait pas lieu de négocier ». « Est-ce que nos contre-propositions », s'interroge M. Daniel, peuvent sortir du cadre tracé par le ministre, en particulier sur le statut juridique (des établissements privés) ? Si oui, il y aura négociation. Si non, le ministre et nous serons dans une situation difficile. » Le président de l'UNAPEL souhaiterait en savoir davantage sur l'évolution envisagée pour l'ensei-

gnement public. Il demande, d'autre part, aux parents d'élèves de l'enseignement privé de « garder beaucoup de calme et de sang-froid ».

L'Association parlementaire pour la liberté de l'enseignement, que préside M. Jacques Barrot, député U.D.F. de la Haute-Loire, estime que « par des paroles apaisantes, M. Savary a tenté de faire oublier ses propositions qui entraîneraient un bouleversement de la législation en vigueur. C'est aux actes et notamment à l'accueil réservé aux contre-propositions des responsables du secteur privé que l'on devra juger », estime l'association.

La C.F.D.T., qui considère que l'existence en son sein de deux syndicats, l'un de l'enseignement public (le SGEN), l'autre du privé (la FEP), montre « à l'expérience, que les deux secteurs peuvent vivre ensemble ». La confédération relève trois aspects positifs dans les propo-

sitions ministérielles : M. Savary « n'a pas d'a priori idéologique », il « refuse l'uniformité » et « évite les décisions autoritaires ».

Dans la presse nationale, il ne reste que le Figaro pour crier à la « guerre de tranchées ». « Le ministre, explique ce quotidien, dans ses éditions du 24 décembre, a refusé la main tendue par les responsables de l'enseignement catholique (...). La situation semble donc bloquée. » Le Quotidien de Paris écrit que le ministre, « prudent mais surtout habile », a fait « quelques ouvertures assez floues en direction de l'enseignement catholique ». Enfin, le quotidien catholique la Croix revient sur ses positions des jours précédents en précisant : « Du côté de l'enseignement catholique, on se défend d'avoir voulu couper les ponts. On se prépare même très activement à négocier sur des bases nouvelles. »

SCIENCES

Un rapport soumis à l'examen du Conseil supérieur de sûreté nucléaire

Que faire des combustibles irradiés dans les centrales nucléaires ? Comment les retraiter ? Que faire aussi de tous ces déchets radioactifs supplémentaires — papiers, matières plastiques, outils, machines, pièces métalliques, etc. — produits par l'industrie nucléaire, et comment assurer la gestion de toutes ces matières, dont certaines sont faiblement radioactives, tandis que d'autres le sont fortement ?

Que faire des déchets radioactifs ?

Une telle réflexion s'imposait. Un seul exemple le montrera : pour chaque année de fonctionnement, une trentaine de tonnes de combustibles irradiés sont produites par chacun des réacteurs de 1000 mégawatts qu'É.D.F. exploite en France.

Ceux qui attendaient une révolution, une remise en cause fondamentale de ce qui existe en sont pour leurs frais. Le rapport Castaing n'apporte pas de révélations fracassantes. Il a, en revanche, le mérite d'aborder des aspects souvent laissés sous silence dans le passé, comme non-retraitement des combustibles irradiés. Ne serait-ce que de ce point de vue, le rapport est novateur comme il l'est par les recommandations, nombreuses, qu'il fait sur les trois grands thèmes que ses auteurs ont abordés :

« La situation actuelle du retraitement : Sur ce point le groupe de travail considère que le Commissariat à l'énergie atomique (C.E.A.), après avoir acquis la maîtrise industrielle du retraitement des combustibles irradiés dans les centrales nucléaires à uranium naturel, possède aujourd'hui celle du retraitement des combustibles de la filière eau légère-uranium enrichi, « dans des conditions de disponibilité et de sûreté, au moins à court et moyen terme, qui n'ont pas été remises en cause ».

Il estime que « les capacités de retraitement prévues de huit cents tonnes par an pour les usines UPR-500 et UPR-4 en cours de construction à La Hague (Manche) », devaient, sans imprévis, être respectées, « constate que l'examen des niveaux d'exposition des personnels aux rayonnements ionisants et de l'impact des rejets d'effluents radioactifs de l'usine de La Hague n'a pas fait apparaître de « grave sujet d'inquiétude », mais demande que « d'importants progrès » soient effectués pour les nouvelles usines de retraitement.

« La sûreté à long terme des déchets : Si les rapporteurs formulent un avis généralement positif sur les techniques de stockage des déchets à court et à moyen terme, ils se sont, en revanche, beaucoup interrogés sur la sûreté à long et très long terme de telles opérations. Personne n'est en mesure aujourd'hui de faire la preuve que les techniques actuellement envisagées ou développées répondent parfaitement au problème pour des périodes qui se comptent en milliers d'années. Pour ces raisons, les auteurs du rapport invitent donc les responsables à choisir la voie de la prudence et à ne rien engager qui ne soit irréversible.

Dans l'état actuel des connaissances, « toutes les stratégies de gestion des combustibles irradiés, note le groupe de travail, présentent des incertitudes pour la sûreté à long terme du stockage des déchets, du fait de l'insuffisance des données sur lesquelles peut s'appuyer la prévision du comportement, sur un laps de temps se mesurant en milliers de siècles, des déchets en situation d'enfouissement profond ».

Aussi le rapport suggère-t-il que les études de « caractérisation » de

tous les déchets contaminés qui émettent des rayonnements alpha soient activement poursuivies, et que soient créés un ou plusieurs laboratoires souterrains expérimentaux pour évaluer, notamment dans le cas des déchets de haute activité, les effets du dégagement de chaleur produit par ces matières nucléaires.

Le groupe de travail rappelle d'ailleurs qu'un enfouissement de déchets radioactifs de haute activité, de déchets alpha ou de combustibles irradiés tels qu'ils sortent des centrales ne lui apparaît pas, pour l'instant, pouvoir être effectué. Il convient donc de s'orienter, indique le rapport, vers la mise en œuvre à La Hague de techniques de traitement et de conditionnement des déchets rendant a priori ces déchets plus aptes au stockage à long terme. D'autre part, il insiste sur la nécessité « d'appuyer avant la fin de siècle » la technique, mise au point en laboratoire par le C.E.A., de retraitement des combustibles irradiés qui permet une extraction poussée des émetteurs alpha de très longue période.

Informier le grand public

« Le retraitement immédiat et les autres options : Sur ce sujet les rapporteurs estiment, qu'à court et moyen terme, la France n'est pas soumise à une alternative entre le retraitement immédiat des combustibles irradiés retenus par la France et l'entreposage de ces matières nucléaires tel que l'a choisi la Suède (le Monde du 10 novembre). Le choix demeure ouvert, disent-ils, et la question ne se pose que dans l'hypothèse d'un accroissement important du parc des centrales nucléaires, pour les combustibles irradiés provenant de réacteurs mis en service après 1992.

Aussi faut-il que des « études allant jusqu'au savoir-faire industriel soient engagées sur les options autres que le retraitement immédiat » tout en maintenant l'acquis industriel et le potentiel de recherche du parc des centrales nucléaires, pour les combustibles irradiés provenant de réacteurs mis en service après 1992.

De tels choix, de tels engagements pour l'avenir, ne sauraient être pris de manière confidentielle ou restreinte. En termes mesurés, les auteurs du rapport recommandent donc de rompre avec une certaine politique du secret et insistent sur la nécessité d'élargir le champ des personnes informées ou consultées sur les données techniques de la gestion des combustibles irradiés. Un engagement dans ce sens serait, affirment les auteurs, « utile » à la mise en place d'une structure autonome et pleinement représentative des différentes compétences nécessaires pour élaborer un programme de recherche et de développement dans ce domaine. Politique de l'information qui suppose que, parallèle-

ment, un effort complémentaire soit fait en direction du grand public.

Ce rapport, dont la rédaction avait été réclamée en décembre 1981 par le gouvernement, fera l'objet, le 11 janvier prochain, d'un examen préalable par le C.S.S.N., avant d'être transmis au gouvernement, au C.E.A., et à sa filiale Cogema, responsable des activités relatives aux matières nucléaires.

JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU.

« Le réacteur nucléaire de recherches de Neutrons, installé près de Munich, vient d'être arrêté après dix ans d'activité. Cette décision, prise pour des raisons d'ordre budgétaire, devrait permettre d'économiser quelque 2 millions de marks par an. Ce réacteur était utilisé pour des expériences sur la sécurité des centrales nucléaires, la protection contre les radiations ionisantes, la biologie des radiations et les problèmes de santé liés à l'atome.

« Le Centre d'études spatiales (C.N.E.S.) et la Société pour le perfectionnement des matériels et équipements aérospatiaux (Sopema) viennent de créer une filiale commune Intespace. Cette nouvelle firme, au capital de 6 millions de francs dans laquelle le C.N.E.S. et la Sopema ont la majorité avec chacun 45 % des parts — le reste étant partagé entre Matra, Thomson-CSF, et l'Aérospatiale, — aura la charge de développer ses activités commerciales dans le domaine des essais, notamment spatiaux, de l'ingénierie et des moyens d'essais correspondants. Intespace devrait entrer en activité au 1^{er} janvier 1983.

FAITS ET JUGEMENTS

Une protestation de la direction des Bains-Douches

La direction des Bains-Douches, l'établissement de nuit parisien, fermé, mercredi 22 décembre, pour trois mois, par décision du préfet de police pour trafic de cocaïne, a protesté, jeudi, « que la mesure administrative dont elle a été frappée concerne l'arrestation d'un individu en remplacement et ne travaillant que très épisodiquement dans son établissement ».

Dans un communiqué, la société Les Bains-Douches, ajoute : « ceci ne saurait mettre en cause l'honnêteté et la rigueur du reste du personnel. Il s'agit d'un seul et unique incident survenu à ce sujet depuis l'ouverture de la discothèque, il y a quatre ans. Ceci prouve, à notre sens, ajoute le texte, la vigilance dont la direction a fait preuve à l'égard de ce type de problème ».

Le disque mis en cause, Lenice D'Arneis, 30 ans, avait été interpellé le 10 novembre dernier et défilé au parquet (le Monde du 24 décembre). Le préfet de police, M. Jean Perrier, à l'issue de l'enquête de la P.J., a décidé de fermer l'établissement, estimant « que ce trafic de stupéfiants n'aurait pas dû échapper à l'exploitant normalement vigilant ».

Les ravages de l'héroïne Sept personnes sont mortes à Milan (Italie) entre mardi 14 et jeudi 23 décembre, c'est-à-dire en l'espace de neuf jours, des suites d'injections d'héroïne. Selon la police, cet accroissement brutal de décès peut être causé soit par le froid, qui affaiblit la résistance des toxicomanes, soit par la mise en circulation d'héroïne coupée avec un produit toxique.

Ces décès sont intervenus alors qu'un Pakistanais les brigades antidrogues viennent de réaliser une importante prise en saisissant 396 kilos d'héroïne pure au sud de douane de Peshawar. La marchandise, évaluée à près de 200 millions de dollars (environ 1 312 millions de francs) sur le marché occidental, se trouvait à bord d'un camion pakistanais qui l'avait chargée dans la petite ville de

LES ALÉAS DE LA LUTTE CONTRE LE TERRORISME

Opération commando contre un centre de postcure

Agissant sur commission rogatoire délivrée par M. Patrice Mayniel, juge d'instruction à Paris, une force d'intervention composée d'une soixantaine de commandos a investi, le mardi 21 décembre, vers midi, une ferme de Bassoues (Gers), le centre Adro, un centre d'accueil pour drogués en voie de désintoxication, géré par l'association Le Patriarche (1).

Venue à bord de plusieurs hélicoptères depuis l'aéroport de Tarbes-Ossun (Hautes-Pyrénées), cette force a pénétré dans le commandement du commandant Basu, directeur de la section parisienne de recherches de la gendarmerie, était composée de gendarmes affectés à cette section, de gendarmes du groupement d'intervention de la gendarmerie nationale (G.I.G.N.) et d'inspecteurs de la police nationale (2). Le substitut du procureur de la République d'Auch les accompagnait.

Landi-Kotal, non loin de la frontière afghane.

Selon les autorités pakistanaises, l'héroïne avait été fabriquée dans un laboratoire clandestin en Afghanistan. Cette prise est la plus importante dans cette partie du monde depuis mai 1981, date à laquelle les Iraniens avaient découvert 420 kilos d'héroïne dans la région désertique du Kévir. — (A.F.P.)

A Lens :

Un cambrioleur tué

Dans la nuit du 21 au 22 décembre, un commerçant en électroménager de Lens (Pas-de-Calais) M. André Quilliot, quarante et un ans, a été réveillé vers trois heures quarante-cinq du matin par le signal d'alarme de son magasin. Il a alors saisi un pistolet de calibre 22 long rifle et a tiré à une dizaine de reprises

JUSTICE

M. Marchais porte plainte contre un syndicat de policiers après la mise en cause de son fils

Au nom de M. Georges Marchais, secrétaire général du parti communiste français, député du Val-de-Marne, M. Charles Lederman a demandé jeudi 23 décembre à M. Marcel Caratini, président du tribunal de Paris, de faire cesser, en référé, la diffusion par le répertoire de la Fédération professionnelle indépendante de la police d'accusations « gravement diffamatoires et mensongères » visant le fils, âgé de treize ans, de M. Marchais. Le magistrat a décidé que les débats auraient lieu à huis clos parce qu'un mineur était impliqué dans cette affaire.

Le numéro de téléphone en cause avait paru dans le numéro du 11 décembre de l'hebdomadaire Minute, où il était indiqué que « le fils d'une haute personnalité du P.C. » avait fait partie d'une « bande de voyous surprise en train de violer une jeune fille ».

Ces faits étaient confirmés et même amplifiés par le répertoire de la F.F.I.P. et M. Marchais avait fait transcrire par huissier le texte de la bande magnétique.

Au nom de M. Marchais, M. Lederman a assuré que ces allégations sont totalement fausses et absolument dénuées de fondement ; que le

fils de M. Marchais avait été emmené, le 26 novembre, au commissariat de Champigny pour vérification d'identité avec des garçons de son âge occupés à jouer dans le local affecté à cet effet dans l'ensemble immobilier où il habite ; qu'il est venu l'y chercher à la demande du commissaire ; que cette descente de police avait pour origine un appel téléphonique au commissariat d'une jeune fille de seize ans déclarant avoir été importunée à la patinoire (fort éloignée de cet ensemble immobilier) ; que son fils ne se trouvait absolument pas parmi les garçons, sans doute plus âgés, qui avaient chahuté avec la jeune fille ; que cet incident auquel son fils n'a pas participé était, au surplus, certainement bénin, aucune plainte n'ayant été déposée.

Devant M. Caratini, le défenseur de la F.F.I.P., M. Pierre-Marie Guastavino, a affirmé que la bande magnétique en cause n'est plus diffusée au numéro de téléphone de la fédération, pour la bonne raison qu'elle a été effacée. Le magistrat lui en a donné acte, estimant que le référé n'avait plus d'objet. L'affaire sera cependant examinée au fond devant la première chambre civile du tribunal de Paris, le 19 février.

Des méthodes totalitaires

Qu'un syndicat de policiers en vienne à mettre en cause un adolescent de treize ans, pour atteindre son père et le parti qu'il dirige, montre que les méthodes totalitaires ont encore leurs adeptes.

Le groupuscule syndical dit Fédération professionnelle indépendante de la police (F.F.I.P.) a obtenu 2,83 % des suffrages aux derniers élections professionnelles. C'est dire son importance, y compris au sein de la police.

Rien ne lui interdit toutefois de détester M. Georges Marchais et le parti communiste. Tout lui fait défense, en revanche, de s'appuyer sur un incident concernant son jeune fils, de surenchérir plus

que fumeux, pour « nourrir » le combat politique.

Il n'est pas certain que la F.F.I.P. ait eu conscience de commettre une vilénie. Assurément, elle a craint d'agir en dehors des lois puisqu'elle a, spontanément, semble-t-il, cessé de diffuser sur un répertoire automatique téléphonique des affirmations douteuses concernant le fils de M. Marchais. Avant même que la justice ne soit légitimement saisie de cette affaire.

Quoi que dira la justice sur le fond, le moment venu, elle n'aura pas à dire si, oui ou non, les policiers de la F.F.I.P. ont manqué à l'honneur et à la probité. C'est pourtant ce qui fut.

Ph. B.

quatorze reprises, de cambriolages. Une autopsie est en cours.

M. Quilliot sera présenté au parquet de Béthune dans l'après-midi du 23 décembre.

Des « antinucléaires » de Chooz ont été mis sur écoute

Après la découverte à Charleville-Mézières (Ardennes), par un militant C.F.D.T. travaillant aux P.T.T. d'une installation d'écoutes téléphoniques sur la ligne d'un responsable du Front commun antinucléaire contre la centrale de Chooz, M. Vincent Leroy, l'Union départementale C.F.D.T. a adressé une lettre au ministre de l'Intérieur par l'intermédiaire du préfet des Ardennes. Elle demandait à M. Gaston Defferre de lui « fournir toutes les explications concernant cette affaire et de préciser la responsabilité de chacun », ainsi que de définir sa position en matière d'écoutes téléphoniques.

M. Jean-Paul Marty, commissaire de la République des Ardennes, nous a assuré jeudi 23 décembre que, « actuellement il n'y a pas d'écoutes téléphoniques qui concernent des militants antinucléaires », mais, reconnaît-il, « il y en a eu. Elles étaient pleinement justifiées compte tenu des violences graves commises par certains manifestants dans des considérations tirées de la sécurité publique ». Cette version de l'affaire — il y a eu « construction » d'écoutes téléphoniques, il n'y en a plus — est confirmée à la direction des renseignements généraux.

A s'en tenir aux conclusions de la commission nationale sur les écoutes téléphoniques, qui a rendu son rapport au premier ministre en octobre dernier, ce genre d'écoutes n'est pas exceptionnel : outre les écoutes judiciaires décidées sur commission rogatoire d'un juge d'instruction, d'autres — dites administratives — peuvent être autorisées et contrôlées par le premier ministre, dans la mesure où la sécurité publique est en cause. En clair, dans le cas de Chooz et des affrontements violents réguliers entre forces de l'ordre et manifestants, les renseignements généraux font valoir que le pis pourrait être redouté et qu'il importait de « savoir, pour pouvoir limiter les dégâts et les risques ».

INFORMATIONS « SERVICES »

LA MAISON

Au réveillon

Garnitures scintillantes, bougies pailletées d'or et papiers de table colorés vont créer une ambiance féérique pour un soir.

Dans les boutiques Deco-mart, spécialisées en fleurs et plantes artificielles, de longues tresses sont enroulées en spirale. Des guirlandes japonaises, très découpées, sont dorées, argentées, rouge ou vert vif ; en blanc nacré, elles ressemblent à des cristaux de neige (de 27 à 80 F en 2,40 m de long). D'inspiration scandinave, les couronnes de sapin ornées de pommes rouges, de pommes de pin, de rubans et de bougies se suspendent au plafond ou se posent au centre de la table, de 45 à 185 F.

L'éditeur de tissus Patrick Frey a imaginé pour Noël des accessoires en tissu, découpés et prêts à coudre. Les couronnes de bienvenue, à accrocher à la mode anglo-saxonne sur la porte d'entrée ou sur un mur, sont imprimées d'un éclatant feuillage rouge ; le kit pour faire une grande couronne et deux petites, 77 F environ.

Pour décorer la table de réveillon, la boutique Fleurs et paysage a créé des centres de table en fleurs de tissu, dans des coloris à harmoniser à la nappe et aux assiettes. Ces compositions sont rondes (une grosse fleur et d'autres plus petites, 44 F) ou de forme allongée, mêlant fleurs et pommes de pin dorées, à partir de 100 F. En complément, des anneaux en fleurs de tissu pour ceinturer des bougeoirs.

Pour illuminer la table de fête, les bougies toujours originales de Point à la ligne sont présentées dans leur magasin du boulevard Saint-Germain et diffusées dans des boutiques de cadeaux. Hautes de 20 ou 30 cm, elles sont de teintes douces ou habillées d'or (de 8 à 12 F). Des bougies de longue durée, noires, blanches ou rouges, sont toutes pailletées de fines étoiles dorées. A disposer dans une coupe, au centre de la table ou sur un meuble, des bougies en forme de citrons, oranges, mandarines, avocats ou ananas, composent une symphonie en or ou en blanc nacré, de 33 à 145 F selon le fruit.

Pour une parure de table d'un soir, des sets éphémères sont en carton joliment décorés. Ceux de Boudy-papier sont rectangu-

laire, à bord découpés, en tons neutres, or ou argent. Tout nouveau, des sets ressemblant à de grosses feuilles rondes sont noirs mouchetés d'or (48 F la paire). Des bougeoirs en carton plastifié - dahlias ou camélias - sont assortis à tous les sets, dessous de verres ou de bouteilles (Galerie Lafayette, rayon post-scriptum ; au Printemps, à la boutique noire).

Les « Décorables » sont des sets rectangulaires en papier (rose, paille, rouge, vert doux, bleu nuit, gris), encadrés d'une bordure de ton plus soutenu et ornés d'un gros nœud découpé dans un angle (26 F les quatre) ; sous-verres, menus et marque-pages complètent la collection. Les « Décorables » sont vendus chez Marie-Papier (26, rue Vavin, 75006 Paris) et à l'Espace veranda. Cette nouvelle boutique, située dans l'île Saint-Louis, est consacrée à l'environnement de la table : nappes et fleurs en tissu mais aussi des sets découpés en forme de gros chat couché, en carton argent ou doré (18 F pièce). De nouveaux sets rectangulaires sont en papier re-lu-plastifié, dans des tons de bleu, rouge ou vert.

Touche finale au décor : l'ambiance parfumée. Le créateur et éditeur de tissus Manuel Canovas sort, lui aussi, ses parfums pour la maison, en trois senteurs : fleurie, boisée ou épicée. Présentés en vaporisateur, en huile à brûler sur une ampoule électrique et en bougie incluse dans un photophore (de 69 à 250 F), ils sont vendus dans des boutiques de décoration et chez Sophie Canovas, dans sa boutique de lingerie maison de la place de Furstemberg à Paris.

JANY AUJAME.

* Deco-mart, 54, bd de Sébastopol et 175, faub. Saint-Antoine à Paris.

* Kits de Patrick Frey, au Printemps et aux Galeries Lafayette (stand P. Frey). Pour la province, s'adresser au 47, rue des Petits Champs, 75001 Paris. Tél. 297-44-00.

* Fleurs et paysage, 116, rue du Bac, 75007 Paris.

* Point à la ligne, 177, bd Saint-Germain, 75007 Paris. Pour la province, écrire 15, chemin d'Ormon, 33170 Gradignan. Tél. (56) 89-32-23.

* Espace veranda, 45, rue Saint-Louis-en-l'île, 75004 Paris.

PARIS EN VISITES

26 DÉCEMBRE

* Au marais - 15 heures, 62, rue Saint-Antoine, M^{me} Legrégois.

* Les crèches - 15 heures, entrée de Saint-Sulpice, M^{me} Pennec.

* Château de Maisons-Laffitte - 15 h 30, entrée, côté parc, M^{me} Hulot (Caisse nationale des monuments historiques).

* Henri Fantin-Latour - 10 h 30, Grand Palais (Approche de l'art).

* Hôtel de M^{me} de Miramion - 15 heures, 47, quai de la Tourneille (M^{me} Barbier).

* Clemenceau en sa maison - 15 heures, 8, rue Franklin (M^{me} Ferand).

* Hôtel de Soubise - 15 heures, 60, rue des Francs-Bourgeois (M^{me} Haulier).

* Salons du ministère des finances - 10 h 30, 93, rue de Rivoli (M^{me} Hager).

* Hôtel de Rochechouart - 15 heures, 110, rue de Grenelle (Histoire et archéologie).

* La Seine - 14 h 30, devant la Théâtre du Châtelet (Paris autrefois).

* Hôtel de Roquelaure - 15 heures, 246, boulevard Saint-Germain (Paris et son histoire).

* Le Marais - 15 heures, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

* Hôtel Lauzun - 15 heures, 17, quai d'Anjou (Tourisme culturel).

* Fantin-Latour - 15 h 30, Grand Palais (Visages de Paris).

* Salons de l'Hôtel de Ville - 15 h, devant la poste (M^{me} Hager).

* Epiphany romanes et gothiques - 15 h, Musée des monuments français (Histoire et archéologie).

* Montmartre - 15 heures, métro Abbesses (P.-Y. Jaslet).

* L'Hôtel-Dieu - 14 h 30, parvis Notre-Dame (Paris autrefois).

* Fantin Latour - 15 heures, Grand Palais (Paris et son histoire).

* Le Marais - 14 h 30, métro Saint-Paul (Résurrection du passé).

* Hôtel Lauzun - 15 heures, 17, quai d'Anjou (Tourisme culturel).

* Fantin-Latour - 15 h 30, Grand Palais (Visages de Paris).

CONFÉRENCES

26 DÉCEMBRE

14 h 15 - 60, boulevard de Latour-Maubourg, M. Brumfeld : « Le monde de la Bible » ; 16 h 30 - 60, boulevard de Latour-Maubourg : « La Genèse » (audiovisuel) (Rencontre des peuples).

15 h - 163, rue Saint-Honoré, M. J. Phauré : « L'axe des solstices et les deux Saint-Jean » ; « Le symbolisme de la fête de Noël », par Naty.

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

15 h 30 - 15, rue de la Boucherie, M. M. Berthomieu : « La belle Brelandière, ambassadrice du Roi-Soleil en Perse » (Les Artisans de l'esprit).

MÉTÉOROLOGIE

Évaluation probable du temps en France entre le vendredi 24 à 6 heures et le samedi 25 décembre minuit.

En cette fin de semaine, sérieuse offensive de l'air doux océanique sur l'ouest du pays ; le froid va battre en retraite vers le Sud-Est. Une zone de contact entre les deux où le temps sera très incertain.

Samedi, la France sera partagée en deux, les régions de la moitié Sud-Est auront encore un temps froid avec des gélées de -3 à -5° par endroits, le ciel sera en général bien dégagé, l'après-midi, il fera beau. Le mistral soufflera encore sur la basse vallée du Rhône.

Sur la Bretagne, la Vendée, les pays de la Loire et la Normandie, le ciel sera nuageux, il fera très doux, 10° le matin et il y aura des pluies intermittentes. De la Vienne et de l'Aquitaine, à l'ouest du Massif Central, au Bassin parisien, à la Champagne, la Bourgogne et aux frontières du nord-est, une zone intermédiaire où il fera moins froid que les jours précédents, le ciel sera gris et brumeux et il y aura encore près du relief quelques flocons de neige ; en plaine, de petites ondées locales faibles. Le matin : à 3°, l'après-midi environ 5°.

Pression atmosphérique réduite au niveau de la mer à Paris le 24 décembre à 7 heures, 1 024 millibars, soit 768,1 millimètres de mercure.

Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 23 décembre ; le second le minimum de la nuit du 23 décembre au 24 décembre) : Ajaccio, 12 et 1° ; Biarritz, 6 et 3° ; Bordeaux, 4 et 0° ; Bourges, -1 et -2° ; Brest, 6 et 1° ; Caen, 4 et 1° ; Cherbourg, 5 et 3° ; Clermont-Ferrand, 0 et -2° ; Dijon, 2 et -3° ; Grenoble, 1 et -2° ; Lille, 2 et -2° ; Lyon, 1 et -1° ; Marseille-Marignane, 6 et 1° ; Nancy, 1 et -5° ; Nantes, 5 et 1° ; Nice-Côte d'Azur, 8 et 3° ; Paris-Le Bourget, 3 et -2° ; Pau, 4 et 0° ; Perpignan, 6 et 3° ; Rennes, 5 et 2° ; Strasbourg, 3 et 1° ; Tours, 2 et 0° ; Toulouse, 3 et 0° ; Pointe-à-Pître, 29 et 24°.

Températures relevées à l'étranger : Alger, 11 et 4° ; Amsterdam, 3 et 0° ; Athènes, 17 et 15° ; Berlin, 4 et -1° ; Bonn, 1 et -2° ; Bruxelles, 2 et -1° ; Le Caire, 20 et 10° ; Les Canaries, 18 et 15° ; La Havane, 23 et 21° ; Dakar, 23 et 20° ; Djibouti, 13 et 9° ; Genève, 2 et 0° ; Jérusalem, 18 et 5° ; Lisbonne, 13 et 9° ; Londres, 0 et 1° ; Luxembourg, 0 et -2° ; Madrid, 8 et 1° ; Moscou, 4 et 2° ; Nairobi, 25 et 13° ; New-York, 7 et 3° ;

BULLETIN D'ENNEIGEMENT

Nous donnons ci-dessous les hauteurs d'enneigement, au 23 décembre 1982, dans les principales stations françaises, telles qu'elles sont ces données sont des moyennes des années des stations françaises de sports d'hiver (61, boulevard Hausmann, 75008 Paris), qui met à la disposition des usagers un bulletin d'information enregistré sur répondeur automatique au 246-64-22.

Le premier chiffre indique en centimètres l'épaisseur de neige au bas des pistes ; le second, l'épaisseur de neige en haut des pistes.

ALPES DU NORD

Autrans : 20-60 ; Arches-Beaufort : 25-20 ; Auraxis : 30-100 ; Bellefleur : 25-40 ; Bonneval-sur-Arc : 80-160 ; Carroz-d'Aranches : 20-80 ; Chamrousse : 10-130 ; Chamrousse : 40-80 ; La Chapelle-d'Abondance : 10-35 ; La Clusaz : 25-120 ; Colles-d'Allevard : 20-20 ; Combloux : 15-50 ; Les Contamines-Montjoie : 30-120 ; Courchevel : 60-140 ; Crest-Voland : 40-85 ; Flaine : 40-230 ; Flumet : 30-50 ; Les Deux-Alpes : 20-250 ; Les Gets : 20-40 ; Le Grand-Bornand : 30-100 ; Les Houches : 10-60 ; Les Sept-Laux : 10-80 ; Les Arcs : 60-145 ; Megève : 20-70 ; Les Menuires : 31-100 ; Méribel : 40-140 ; Morzine-Avoriaz : 15-150 ; La Grande-Flèche : 90-180 ; Pralognan-La Vanoise : 15-75 ; Saint-François-Longchamp : 30-100 ; Saint-Gervais-le-Better : 30-70 ; Samoëns : 40-120 ; Val-d'Isère : 55-140 ; Valloire : 20-120 ; Val-Thorens : 120-220.

ALPES DU SUD

Allos-les-Seignus : 30-100 ; La Foux-d'Allos : 40-160 ; Isola-2000 : 110-200 ; Montgenèvre : 100-150 ; Pra-Loup : 10 ; Risoul-1850 : 40-110 ; Le Saize : 320-100 ; Serre-Chevalier : 30-110 ; Superdévoluy : 10-100 ; Vars : 30-120.

PYRÉNÉES

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

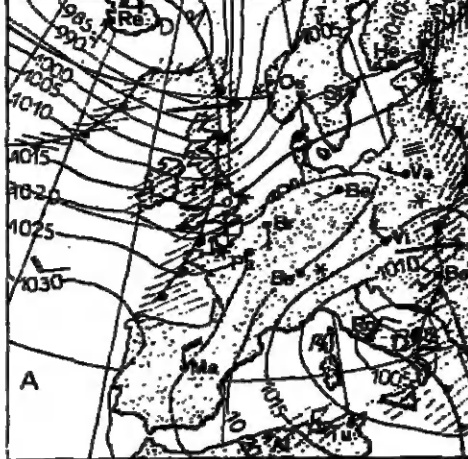
Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

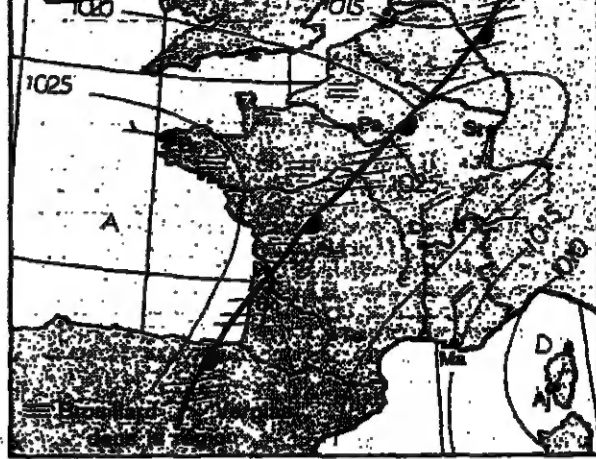
Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

Les Angles : 40-60 ; Les Angles : 40-60 ; Arles-Therres : -50 ; Barèges : 50-140 ; Camarès-Lys : 130-300 ; La Mongie : 80-210 ; Saint-Lary-Soula : 40-100.

SITUATION LE 24.12.82 A 0 h G.M.T.



PRÉVISIONS POUR LE 25.12.82 DÉBUT DE MATINÉE



PRÉVISIONS POUR LE 25 DÉCEMBRE A 0 HEURE (G.M.T.)

Palma-de-Majorque, 10 et 2° ; Rome, 10 et 5° ; Stockholm, 2 et 1° ; Toulon, 14 et 7° ; Tunis, 11 et 4°.

Probabilités pour la fin de la semaine

L'air océanique continue d'envahir une grande moitié du nord-ouest du pays. Les régions du Midi resteront dans une zone de temps relativement beau mais frais le matin.

Prévision pour dimanche 26 décembre

Sur la Normandie, la Bretagne, la Vendée, le nord de la France, la région parisienne, temps nuageux à couvert avec des vents de sud-ouest à ouest modérés. Les températures du matin seront de 5° à l'intérieur et de 8 à 9° sur la côte, avec des maximums qui évolueront autour de 10°. Sur une bande de territoire allant du Bordelais à l'Alsace et à la Bourgogne, temps gris encore froid mais peu à peu le réchauffement se poursuivra. Les vents tourneront à l'ouest. On notera des températures de 6 à 8° en fin de journée.

Sur le reste de la France, soit le Roussillon, la Provence le sud des Alpes, le sud du Massif Central, après quelques brumes et petites gelées à l'intérieur, le temps sera beau, ensoleillé, avec des températures maximales de 12 à 13° sur la côte.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

UNE EXPOSITION AU CENTRE POMPIDOU

« Fera-t-il beau demain ? »

Après un automne très pluvieux, tout le monde se demande « Fera-t-il beau demain ? ». L'exposition organisée sur ce thème par le Centre Georges-Pompidou et le Centre national de la recherche scientifique avec la Météorologie nationale est donc particulièrement opportune.

Le but de l'exposition est de montrer au grand public à quel point l'atmosphère est une machine complexe et de faire comprendre que beaucoup de ces phénomènes sont encore mal connus. D'où l'impression des prévisions météorologiques, même parfois de celles qui portent sur le lendemain.

Cinquante-deux panneaux combinant des photos, des schémas, des graphiques et des textes courts exposent certains aspects particuliers de la météorologie ou des climats. Des images transmises presque en temps réel par quatre satellites météorologiques montrent l'état présent de la couverture nuageuse.

Quatre maquettes, prêtées par la Mission du musée de la Ville, permettront aux spécialistes qui travaillent à la conception du futur musée national des sciences et des techniques de tester sur le public leurs premières réalisations. Une cuve tournante en couronne, remplie d'eau refroidie au centre et chauffée à la périphérie, matérialisera la circulation atmosphérique de tout l'hémisphère nord. Un grand cube transparent, subdivisé en dix, rappellera à quel point l'atmosphère est la composition de l'air.

Un globe terrestre lumineux, de 80 centimètres de diamètre, est habillé d'un deuxième globe transparent où sont figurés les grands mouvements de l'atmosphère. Enfin, le plus spectaculaire est un grand écran circulaire sur lequel est projeté un rétroscopie sur le cyclone tropical David, qui a ravagé les Antilles en 1979. On peut ainsi suivre le trajet de David d'Afrique en Amérique grâce à des images prises par satellite, puis voir les régions ravagées par le cyclone.

Tous les jours, de 14 heures à 17 heures, une animation complètera l'exposition. Les 12, 15 et 26 janvier, à 18 heures, des films concernant la météorologie seront projetés. Enfin, des conférences sont aussi prévues.

Y.R.

* Centre Georges-Pompidou. Bibliothèque publique d'information (2^e étage). Du 22 décembre 1982 au 14 mars 1983. Ouvert tous les jours, sauf dimanche, de 12 heures à 22 heures (de 10 heures à 22 heures le samedi et le dimanche). Entrée gratuite.

Sur le reste de la France, soit le Roussillon, la Provence le sud des Alpes, le sud du Massif Central, après quelques brumes et petites gelées à l'intérieur, le temps sera beau, ensoleillé, avec des températures maximales de 12 à 13° sur la côte.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

**ÉGYPTE :
DE QUELLE
COULEUR
EST LE NIL ?**

Illustres prédécesseurs. Aujourd'hui, les norias de verre navigent au petit cours entre Assouan et Louxor, Louxor et Assouan, un jour l'endroir, un jour l'envers, comme l'a raconté ici J.-P. LÉON. (Le Monde 25 novembre). Libre à beaucoup de se complaire dans le confort climatisé de ces hôtels flottants. Le Nil au ras des quais, ce peut être, bien sûr, un écouit : en plastique, dans et d'orange.

ISRAËL : ODEURS DE SAINTETÉ

DANS quelques heures, la nuit entre Jérusalem et Bethléem sera fermée à la circulation des voitures particulières. Commencera alors, ce soir du Noël, le voyage des pèlerins vers la basilique de la Nativité, bourrée d'icônes, d'ornements et de cierges. Paradoxe : plus l'histoire est simple et pauvre, plus elle est couverte d'ors. Pour la ville, la « terre sainte », la terre

Israël, c'est une tentation. Depuis que sur cette terre se sont affrontés les ~~Israéliens~~ des cités de la Mésopotamie et l'Égypte tout est, depuis six siècles, ~~Israélien~~ rien d'~~Israélien~~ dans l'imaginaire le culte de l'alliance, la poésie des Cantiques ~~Israélien~~ cantiques, les imprécations d'Isaïe, les lamentations de Jérémie et les Béatitudes... Et le pèlerin ou le voyageur, même pressé, ne pourra être qu'enivré par les ~~Israélien~~ quand il saura que, dans ce pays de déserts et de montagnes, le réseau ~~Israélien~~ — très moderne — suit, ~~Israélien~~ souvent, les pistes empruntées par les caravaniers. Et qu'il est possible de marcher ~~Israélien~~ sentiers foulés jadis par les patriarches et les prophètes, de suivre, aussi, les routes des armées assyriennes, babyloniennes, perses, celles aussi des légions ro-

JACQUES-FRANÇOIS SIMON.

■ Un exemple de circuit : L'agence propose une association entre Planète, quatre jours, en Egypte avec un croisière de six jours, à bord de tout nouveau bateau (luxe, confort, confort). « Alexandre le Grand ». Un jour au Caire avec le nouveau Hilton Ramsès, voyage en groupe accompagné depuis Paris via Francfort ou Munich ; 10 250 F par personne, pensio complète pendant la croisière, la mi-journée au Caire. Toutes agences de voyages.

Voici enfin Jérusalem. Dorée, lumineuse, la Ville sainte apparaît comme un horizon échoué. A sa vue, son s'écia : « Regarde, je t'ai gravé sur les paumes de mes mains ; sans cesse, j'emports avec moi » Jérusalem baignée du mystère de la Passion et des lieux qu'on quittons vite les représentants religions chrétiennes, jaloux leurertoire. A voir le Saint-Sépulchre, véritable Grévin, on regrette que quelques cisterciens ne ces lieux... un décapage s'imposant. Plus la promesse des souks, le quartier

JEAN PERRIN.

(*) **Centre** du **Service** **de** **la** **Paix**, Paris **TROIS** : tél. : 261-01-97.

RIETBAD
Am. Santé

**CHAMBRES A LOUER
NOEL ET NOUVEAU AN**

Chambres agréables. Cuisine soignée.
Menus ■■■ jour ■ des prix avantageux.

■■■ par les médecins. Séjour de 14 jours, pension complète F 625.
Masseur, fango, sauna ■ solarium ■■■ tout près de l'hôtel. ■ skilifts.

Ecole ■■■ de ski. ■■■ fond.

Renseignements :
Situation ■■ neige et ■■ pistes : 1941/74/4-21-21.
Hôtel Kurhaus, 9651 Rietbad : 1941/74/4-12-22.

Des mousses dans le noroît

De la bouche du cheval

Le cauchemar des souvenirs

Techniques équestres

**HOTEL LA FENICE
ET DES ARTISTES**
(près du Théâtre la Fenice)
5 minutes à pied de la place St-Marc
Atmosphère intime, tout confort.
Prix modérés
Réservation : 41-32-333 VENISE
Tél. : 441150 FENICE 1
Directeur: Dante Anselmino

1997, 1998, 1999, 2000, 2001, 2002, 2003, 2004, 2005, 2006, 2007, 2008, 2009, 2010, 2011, 2012, 2013, 2014, 2015, 2016, 2017, 2018, 2019, 2020, 2021, 2022, 2023, 2024, 2025, 2026, 2027, 2028, 2029, 2030, 2031, 2032, 2033, 2034, 2035, 2036, 2037, 2038, 2039, 2040, 2041, 2042, 2043, 2044, 2045, 2046, 2047, 2048, 2049, 2050, 2051, 2052, 2053, 2054, 2055, 2056, 2057, 2058, 2059, 2060, 2061, 2062, 2063, 2064, 2065, 2066, 2067, 2068, 2069, 2070, 2071, 2072, 2073, 2074, 2075, 2076, 2077, 2078, 2079, 2080, 2081, 2082, 2083, 2084, 2085, 2086, 2087, 2088, 2089, 2090, 2091, 2092, 2093, 2094, 2095, 2096, 2097, 2098, 2099, 2100, 2101, 2102, 2103, 2104, 2105, 2106, 2107, 2108, 2109, 2110, 2111, 2112, 2113, 2114, 2115, 2116, 2117, 2118, 2119, 2120, 2121, 2122, 2123, 2124, 2125, 2126, 2127, 2128, 2129, 2130, 2131, 2132, 2133, 2134, 2135, 2136, 2137, 2138, 2139, 2140, 2141, 2142, 2143, 2144, 2145, 2146, 2147, 2148, 2149, 2150, 2151, 2152, 2153, 2154, 2155, 2156, 2157, 2158, 2159, 2160, 2161, 2162, 2163, 2164, 2165, 2166, 2167, 2168, 2169, 2170, 2171, 2172, 2173, 2174, 2175, 2176, 2177, 2178, 2179, 2180, 2181, 2182, 2183, 2184, 2185, 2186, 2187, 2188, 2189, 2190, 2191, 2192, 2193, 2194, 2195, 2196, 2197, 2198, 2199, 2200, 2201, 2202, 2203, 2204, 2205, 2206, 2207, 2208, 2209, 2210, 2211, 2212, 2213, 2214, 2215, 2216, 2217, 2218, 2219, 2220, 2221, 2222, 2223, 2224, 2225, 2226, 2227, 2228, 2229, 2230, 2231, 2232, 2233, 2234, 2235, 2236, 2237, 2238, 2239, 2240, 2241, 2242, 2243, 2244, 2245, 2246, 2247, 2248, 2249, 2250, 2251, 2252, 2253, 2254, 2255, 2256, 2257, 2258, 2259, 2260, 2261, 2262, 2263, 2264, 2265, 2266, 2267, 2268, 2269, 2270, 2271, 2272, 2273, 2274, 2275, 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, 2281, 2282, 2283, 2284, 2285, 2286, 2287, 2288, 2289, 2290, 2291, 2292, 2293, 2294, 2295, 2296, 2297, 2298, 2299, 2300, 2301, 2302, 2303, 2304, 2305, 2306, 2307, 2308, 2309, 2310, 2311, 2312, 2313, 2314, 2315, 2316, 2317, 2318, 2319, 2320, 2321, 2322, 2323, 2324, 2325, 2326, 2327, 2328, 2329, 2330, 2331, 2332, 2333, 2334, 2335, 2336, 2337, 2338, 2339, 2340, 2341, 2342, 2343, 2344, 2345, 2346, 2347, 2348, 2349, 2350, 2351, 2352, 2353, 2354, 2355, 2356, 2357, 2358, 2359, 2360, 2361, 2362, 2363, 2364, 2365, 2366, 2367, 2368, 2369, 2370, 2371, 2372, 2373, 2374, 2375, 2376, 2377, 2378, 2379, 2380, 2381, 2382, 2383, 2384, 2385, 2386, 2387, 2388, 2389, 2390, 2391, 2392, 2393, 2394, 2395, 2396, 2397, 2398, 2399, 2400, 2401, 2402, 2403, 2404, 2405, 2406, 2407, 2408, 2409, 2410, 2411, 2412, 2413, 2414, 2415, 2416, 2417, 2418, 2419, 2420, 2421, 2422, 2423, 2424, 2425, 2426, 2427, 2428, 2429, 2430, 2431, 2432, 2433, 2434, 2435, 2436, 2437, 2438, 2439, 2440, 2441, 2442, 2443, 2444, 2445, 2446, 2447, 2448, 2449, 2450, 2451, 2452, 2453, 2454, 2455, 2456, 2457, 2458, 2459, 2460, 2461, 2462, 2463, 2464, 2465, 2466, 2467, 2468, 2469, 2470, 2471, 2472, 2473, 2474, 2475, 2476, 2477, 2478, 2479, 2480, 2481, 2482, 2483, 2484, 2485, 2486, 2487, 2488, 2489, 2490, 2491, 2492, 2493, 2494, 2495, 2496, 2497, 2498, 2499, 2500, 2501, 2502, 2503, 2504, 2505, 2506, 2507, 2508, 2509, 2510, 2511, 2512, 2513, 2514, 2515, 2516, 2517, 2518, 2519, 2520, 2521, 2522, 2523, 2524, 2525, 2526, 2527, 2528, 2529, 2530, 2531, 2532, 2533, 2534, 2535, 2536, 2537, 2538, 2539, 2540, 2541, 2542, 2543, 2544, 2545, 2546, 2547, 2548, 2549, 2550, 2551, 2552, 2553, 2554, 2555, 2556, 2557, 2558, 2559, 2560, 2561, 2562, 2563, 2564, 2565, 2566, 2567, 2568, 2569, 2570, 2571, 2572, 2573, 2574, 2575, 2576, 2577, 2578, 2579, 2580, 2581, 2582, 2583, 2584, 2585, 2586, 2587, 2588, 2589, 2590, 2591, 2592, 2593, 2594, 2595, 2596, 2597, 2598, 2599, 2600, 2601, 2602, 2603, 2604, 2605, 2606, 2607, 2608, 2609, 2610, 2611, 2612, 2613, 2614, 2615, 2616, 2617, 2618, 2619, 2620, 2621, 2622, 2623, 2624, 2625, 2626, 2627, 2628, 2629, 2630, 2631, 2632, 2633, 2634, 2635, 2636, 2637, 2638, 2639, 2640, 2641, 2642, 2643, 2644, 2645, 2646, 2647, 2648, 2649, 2650, 2651, 2652, 2653, 2654, 2655, 2656, 2657, 2658, 2659, 2660, 2661, 2662, 2663, 2664, 2665, 2666, 2667, 2668, 2669, 2670, 2671, 2672, 2673, 2674, 2675, 2676, 2677, 2678, 26

(continued)

Allard's

Alors, comment aller chez Allard (41, rue Saint-André-des-Arts ; tél. : 326-48-23) ? Beurre blanc, bourgogne savamment choisis. André. **Allard, un peu ?** Trois décalés (mais il n'en a qu'une au menu : Bottin gournaud). **Chez Allard, la simplicité dans la tradition.**

Et les autres ? Par exemple par **Fernande le bouquin-hommage de Rabaudy.**

L. R.
P.S. — A l'émission de Bernard Pivot « Apostrophes », les cuisiniers « professionnels » invités l'autre soir, ont dit à l'unanimité « la cuisine. Ferme, ça osait répéter : « Moi, je sais réchauffer les plats, la cuisine réchauffe ou me réchauffe », ou : « Moi, je réchauffe mieux », ou : « J'aime les sauces ! ». Ah ! la brave femme !

pour la mer

J.-P. Legras met en évidence les « Cinq Grands Blancs » : châteauchalon 73, coulée de serrant 79, châteaun-grillet 79, monstachet 78 et

C'est un vin comme je le aime, franc de goût, juvénile et solide à la fois. A 14-15 degrés (mais en sens inverse de celui des vins de France) il est d'une fraîcheur et d'une finesse remarquables.

avec quelques glaçons, je accompagnais l'assiette de fruits de mer du « Premier-Elysée » (et en place du verre de ~~vin~~ du reste ~~compris~~ le prix), un ~~bon~~ point sur le canard au citron vert (et ce n'était pas évident, n'est-ce pas ?), puis, réchauffé dans le verre, d'éponges sur les fromages de chèvre. Bien évidemment, les vins, un « Premier-Elysée », ~~un~~ ~~un~~

modestes, et ce bouzy ne pourrait figurer à la carte. Mais l'expérience ~~est~~ tentante. Et puis, ~~avec~~ les filles...

ttes

■ *Le Temps perdu* (54, rue de

■ *La Grappe d'or*, de Lausanne,

● Un sino-vietnamien va implanter ■ élevage de canards pékinols en Bretagne ■ Paimboeuf, canards
■ 10 jours et qui ■
■ surgelés pour fournir ■

...sino-vietnamiens, de plus en plus nombreux. Il n'en fait plus à un innocent pour: titrer « canard laqué » made in Paimbois ». Croit-il que le canard laqué est rare ? Et ne sait-il que la préparation, longue et minutieuse, de ce plat, illustre l'usage du surpêlé ?



Le GAVROCHE

Menu - vin à volonté
à partir de 49 F.S.N.C.
Ouvert tous les jours

3, rue Rougemont 75009 PARIS. Téléphone: 700.11.51

**la MAISON
D'ALSACE**
SON FOIE GRAS,
SES MOUTONS,
SES CHOUKROUTES,
39, Champs-Élysées, Paris 8^e : 359.44.74

M. G. Kasparov, ancien Ministre, Député du 1^{er} Arrondissement, a reçu le 16 novembre 1982 la Médaille d'Argent de la Ville de Paris et Au Lauréat, directeur du "Le Monde" et Au Point Rouge n° 25, rue L...

A cette occasion, ont été présentés la Galerie de Tournes professeur de Droit de la Chaire de la Université de Marbourg, la nouvelle édition du roman de Jean Lemaire « La nuit du vent » et l'œuvre de M. P. Cadeau et J.-P. Baudry « Livre de terre et de vent de France ».

Environs de Paris

A CÔTÉ (SORTIE) 
 HOLLERBORN TÉL. : 063 21 24
Château de la Courrière ★★★★★
 DANS  CHATEAU HOTEL
 VUE PANORAMIQUE SUR LES
 BORDS DE LA SEINE
 Dîners élégants
 gourmets et qualité
 (et Sr Sylvestre)

Jeux

échecs N° 1001

UNE PETITE LEÇON THÉORIQUE

(Tournoi International de 1982)

Blancs : RIBLI
Noirs : KURAJICA

Gambit D.

bridge N° 998

BUFFALO AUX CARAIBES

1. C3 F5 15. Fx6 g26
2. 44 F5 (a) 16. Dxe6 F5 (b)
3. 44 17. 44 R57
4. C3 (b) 18. Dxe6 R5 (c)
5. D33 (c) 19. Cx6+ R58
6. exd5 exd5 (d) 20. Cx6+ (p) Fx64
7. 44 (f) 21. Cx67 R57
8. C55 (f) 22. R52 (g) Th58
9. Fx4 Fx4 (j) 23. 44 a6
10. Dxe6 D67 (j) 24. 44 Th58
11. Cx65 D67 25. Th41 b5
12. 45 C55 (f) 26. Fx68 Th58
13. C55 D67 27. exd5 exd5
14. F55 (H) x c 6 28. Tell (m)

NOTES

a) Le développement F-D est souvent, pour les Noirs dans la partie du Gambit D ou Gambit-D, un problème difficile. Le coup de texte, qui met immédiatement en jeu le F-D, ne peut pas recommander aux amateurs; son emploi est aussi rare que délicat, comme la théorie et la pratique le démontrent.

b) Menace 5. exd5, exd5; 6. Dxb3 avec attaque de deux pions.

c) La réfutation classique: le défenseur du pion b7 est absent.

d) Une faute stupide de la part d'un joueur comme Kurajica (classé ELO: 2545). 5... Dxb3 était meilleur, bien que la suite 6. c5, Dxb3; 7. axb3 laisse un net avantage de position aux Blancs.

e) Et non 6... exd5 à cause de 7. 64, dxe4; 8. Fb5+; 9. Cx5, Cx6; 10. 44 ou 10. Fg5 et les Blancs gagnent.

f) Et maintenant la réfutation du cinquième coup des Noirs (5... b6).

g) Si 7... Fx64; 8. Cx64, dxe4; 9. Cx5, D67; 10. Fg4 et les Noirs sont perdus.

h) Menace mat en f7.

i) Si 9... D67; 10. d5, exd5; 11. Cxd5, Fxd5; 12. Fb5+.

j) Si 10... D67; 11. Cx64 et les difficultés des Noirs continuent.

k) 12... Cx65 n'est pas meilleur: 13. Cb5, Fb4+; 14. Rf1, Dd7; 15. Ff4 ou encore 13. Ff4, Dd7; 14. Cx65.

l) Menace 16. f7 et 17. Dxe4+.

m) Si 14... Cxd5; 15. Dxd5,

Cx65; 16. Dxe4+ et si 14... Cxd7; 15. Ff4.

n) Si 16... C5; 17. Dd4 menaçant 18. f7 et 18. D45+ et si 16... D67; 17. Cx7+.

o) Probablement le meilleur.

p) Mais aussi le meilleur, la plus simple qui assure aux Blancs une finale gagnante. Le piège à éviter était 20. Cx75, D61; 21. Dxe6, Fxb4+; 22. R62, Fx66 avec des perspectives de nulle.

q) Le gain n'est pas technique supérieur.

r) En effet, si 28... Th8; 29. 47, R47; 30. 48 = D+1, Tx68; 31. Tx68, Rx68; 32. R63, f5; 33. Rf4.

Une leçon claire.

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 1000

V. KOZIREV (1977)

(Blancs : R44, F72, C42, P45, Noirs : R41, C64, P65, g7.)

1. Cg3, g5+; 2. Cg6+ ou 2. Rh3, Cx7+; 3. Cx63; 4. 46, g5+; 5. Rh3 (si 3. Rxg5, C64+ et si 3. Rg4 ou 3. Rh5, C64+; 4. d7, C64+; 5. 47, C64+; 6. Rg4, C64+; 7. Rh5, C64+; 8. Rg4, C64+; 9. Rh5, C64+; 10. Rg4, C64+; 11. Rh5, C64+; 12. Rg4, C64+; 13. Rh5, C64+; 14. Rg4, C64+; 15. Rh5, C64+; 16. Rg4, C64+; 17. Rh5, C64+; 18. Rg4, C64+; 19. Rh5, C64+; 20. Rg4, C64+; 21. Rh5, C64+; 22. Rg4, C64+; 23. Rh5, C64+; 24. Rg4, C64+; 25. Rh5, C64+; 26. Rg4, C64+; 27. Rh5, C64+; 28. Rg4, C64+; 29. Rh5, C64+; 30. Rg4, C64+; 31. Rh5, C64+; 32. Rg4, C64+; 33. Rh5, C64+; 34. Rg4, C64+; 35. Rh5, C64+; 36. Rg4, C64+; 37. Rh5, C64+; 38. Rg4, C64+; 39. Rh5, C64+; 40. Rg4, C64+; 41. Rh5, C64+; 42. Rg4, C64+; 43. Rh5, C64+; 44. Rg4, C64+; 45. Rh5, C64+; 46. Rg4, C64+; 47. Rh5, C64+; 48. Rg4, C64+; 49. Rh5, C64+; 50. Rg4, C64+; 51. Rh5, C64+; 52. Rg4, C64+; 53. Rh5, C64+; 54. Rg4, C64+; 55. Rh5, C64+; 56. Rg4, C64+; 57. Rh5, C64+; 58. Rg4, C64+; 59. Rh5, C64+; 60. Rg4, C64+; 61. Rh5, C64+; 62. Rg4, C64+; 63. Rh5, C64+; 64. Rg4, C64+; 65. Rh5, C64+; 66. Rg4, C64+; 67. Rh5, C64+; 68. Rg4, C64+; 69. Rh5, C64+; 70. Rg4, C64+; 71. Rh5, C64+; 72. Rg4, C64+; 73. Rh5, C64+; 74. Rg4, C64+; 75. Rh5, C64+; 76. Rg4, C64+; 77. Rh5, C64+; 78. Rg4, C64+; 79. Rh5, C64+; 80. Rg4, C64+; 81. Rh5, C64+; 82. Rg4, C64+; 83. Rh5, C64+; 84. Rg4, C64+; 85. Rh5, C64+; 86. Rg4, C64+; 87. Rh5, C64+; 88. Rg4, C64+; 89. Rh5, C64+; 90. Rg4, C64+; 91. Rh5, C64+; 92. Rg4, C64+; 93. Rh5, C64+; 94. Rg4, C64+; 95. Rh5, C64+; 96. Rg4, C64+; 97. Rh5, C64+; 98. Rg4, C64+; 99. Rh5, C64+; 100. Rg4, C64+.



ÉTUDE

N. KRALIN
(1977)

BLANCS (5) : R5, T8, F7, Fb2, b5.
NOIRS (4) : Ra4, Cb7, Pa2, b3.
Les Blancs jouent et gagnent.

CLAUDE LEMOINE.

scrabble N° 153

EN VEINE DE PARLOTE

Marathon de Paris, 27 et 28 novembre 1982. Tournoi de Scrabble. Étoile, 7, rue Le Sueur, Tournai lundi, mardi et samedi, 21 heures; mercredi et samedi 14 h 30 et 17 heures.

les grilles

du week-end

MOTS CROISÉS

N° 228

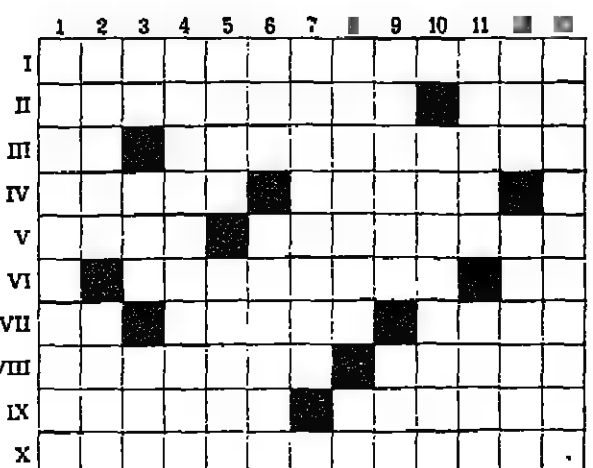
HORIZONTELEMENT

1. Pour s'alimenter il faut qu'il soit alimenté. - II. Chargé d'exécution. Pour qui sait compter. - III. Conjonction. Sans manière. - IV. Ne sentent pas bon. Sent bon. - V. Manqua de mémoire. Se charge de la communication. - VI. Ne mis

pas l'aise. Service militaire. - VII. Personnel. - VIII. Propriété des épouses. - IX. Importance. - X. Double, ce sont toujours les mêmes. - XI. Très fâché. Très aimable. - XII. Analyse notre situation à la loupe.

VERTICALEMENT

1. Pour les marchés communs. - 2. C'est stupéfiant. Un lien dénoué. - 3. Personnel. - IV. l'intérieur et l'envers. Dans la succession. - 5. L'air dans trois mois. - 6. Long temps. Donna un bal. - 7. haut. - 8. Dans six mois ou il y a



Le dictionnaire en vigueur est le P.L.L. (Petit Larousse illustré) de l'année. Sur la grille, les cases des rangées horizontales sont désignées par un numéro de 1 à 15; celles des colonnes par une lettre de A à O. Lorsque la référence d'un mot commence par une lettre, ce mot est horizontal; par un chiffre, il est vertical. La case qui précède parfois un tirage signifie que le tirage précédent a été rejeté, faute de voyelle ou de consonne.

TIRAGE	SOLUTION	REF	PTS
1 DEIMMUV	MEDIUM	H4	22
2 V+AEENOU	EVANOUÏE (a)	7B	67
3 BEGRTUV	TEUFUL	B2	24
4 BT+AEGLU	ENGLOBAT	E6	72
5 AAEIINS	MELEUR (b)	4A	72-10
6 IELNORS	KELOVIRU (c)	3	48
7 DEBOURU	HOURE (d)	31	37
8 O+ACEINS	DONACIES (e)	M3	65
9 EINTRTUW	RUTINE (f)	O3	32
10 -AAHIQT?	VAQU(UT)AIT	C7	48
11 -AEEFPXY	AXE	F13	34
12 EILNORY	DRY	6H	35
13 EILNO+CL	COLLINE	L9	76
14 ABEEMS	ABIMAS	I2A	33
15 EEE+BJRS	JASER	A11	36
16 EEE+STTU	TETUES	N9	26
17 E+FOPRW	FRELE	I5D	36
18 OPW+PHZ	RIPEZ	I3K	36
19 FHOW+DST	OH	2D	32

disponible à l'unité: IOULOR (a) IOULOR (b) IOULOR (c) IOULOR (d) IOULOR (e) IOULOR (f) IOULOR (g) IOULOR (h) IOULOR (i) IOULOR (j) IOULOR (k) IOULOR (l) IOULOR (m) IOULOR (n) IOULOR (o) IOULOR (p) IOULOR (q) IOULOR (r) IOULOR (s) IOULOR (t) IOULOR (u) IOULOR (v) IOULOR (w) IOULOR (x) IOULOR (y) IOULOR (z) IOULOR (A) IOULOR (B) IOULOR (C) IOULOR (D) IOULOR (E) IOULOR (F) IOULOR (G) IOULOR (H) IOULOR (I) IOULOR (J) IOULOR (K) IOULOR (L) IOULOR (M) IOULOR (N) IOULOR (O) IOULOR (P) IOULOR (Q) IOULOR (R) IOULOR (S) IOULOR (T) IOULOR (U) IOULOR (V) IOULOR (W) IOULOR (X) IOULOR (Y) IOULOR (Z) IOULOR (AA) IOULOR (AB) IOULOR (AC) IOULOR (AD) IOULOR (AE) IOULOR (AF) IOULOR (AG) IOULOR (AH) IOULOR (AI) IOULOR (AJ) IOULOR (AK) IOULOR (AL) IOULOR (AM) IOULOR (AN) IOULOR (AO) IOULOR (AP) IOULOR (AQ) IOULOR (AR) IOULOR (AS) IOULOR (AT) IOULOR (AU) IOULOR (AV) IOULOR (AW) IOULOR (AX) IOULOR (AY) IOULOR (AZ) IOULOR (BA) IOULOR (BB) IOULOR (BC) IOULOR (BD) IOULOR (BE) IOULOR (BF) IOULOR (BG) IOULOR (BH) IOULOR (BI) IOULOR (BJ) IOULOR (BK) IOULOR (BL) IOULOR (BM) IOULOR (BN) IOULOR (BO) IOULOR (BP) IOULOR (BQ) IOULOR (BR) IOULOR (BS) IOULOR (BT) IOULOR (BU) IOULOR (BV) IOULOR (BW) IOULOR (BX) IOULOR (BY) IOULOR (BZ) IOULOR (CA) IOULOR (CB) IOULOR (CC) IOULOR (CD) IOULOR (CE) IOULOR (CF) IOULOR (CG) IOULOR (CH) IOULOR (CI) IOULOR (CJ) IOULOR (CK) IOULOR (CL) IOULOR (CM) IOULOR (CN) IOULOR (CO) IOULOR (CP) IOULOR (CQ) IOULOR (CR) IOULOR (CS) IOULOR (CT) IOULOR (CU) IOULOR (CV) IOULOR (CW) IOULOR (CX) IOULOR (CY) IOULOR (CZ) IOULOR (DA) IOULOR (DB) IOULOR (DC) IOULOR (DD) IOULOR (DE) IOULOR (DF) IOULOR (DG) IOULOR (DH) IOULOR (DI) IOULOR (DJ) IOULOR (DK) IOULOR (DL) IOULOR (DM) IOULOR (DN) IOULOR (DO) IOULOR (DP) IOULOR (DQ) IOULOR (DR) IOULOR (DS) IOULOR (DT) IOULOR (DU) IOULOR (DV) IOULOR (DW) IOULOR (DX) IOULOR (DY) IOULOR (DZ) IOULOR (EA) IOULOR (EB) IOULOR (EC) IOULOR (ED) IOULOR (EE) IOULOR (EF) IOULOR (EG) IOULOR (EH) IOULOR (EI) IOULOR (EJ) IOULOR (EK) IOULOR (EL) IOULOR (EM) IOULOR (EN) IOULOR (EO) IOULOR (EP) IOULOR (EQ) IOULOR (ER) IOULOR (ES) IOULOR (ET) IOULOR (EU) IOULOR (EV) IOULOR (EW) IOULOR (EX) IOULOR (EY) IOULOR (EZ) IOULOR (FA) IOULOR (FB) IOULOR (FC) IOULOR (FD) IOULOR (FE) IOULOR (FF) IOULOR (FG) IOULOR (FH) IOULOR (FI) IOULOR (FJ) IOULOR (FK) IOULOR (FL) IOULOR (FM) IOULOR (FN) IOULOR (FO) IOULOR (FP) IOULOR (FQ) IOULOR (FR) IOULOR (FS) IOULOR (FT) IOULOR (FU) IOULOR (FV) IOULOR (FW) IOULOR (FX) IOULOR (FY) IOULOR (FZ) IOULOR (GA) IOULOR (GB) IOULOR (GC) IOULOR (GD) IOULOR (GE) IOULOR (GF) IOULOR (GG) IOULOR (GH) IOULOR (GI) IOULOR (GJ) IOULOR (GK) IOULOR (GL) IOULOR (GM) IOULOR (GN) IOULOR (GO) IOULOR (GP) IOULOR (GQ) IOULOR (GR) IOULOR (GS) IOULOR (GT) IOULOR (GU) IOULOR (GV) IOULOR (GW) IOULOR (GX) IOULOR (GY) IOULOR (GZ) IOULOR (HA) IOULOR (HB) IOULOR (HC) IOULOR (HD) IOULOR (HE) IOULOR (HF) IOULOR (HG) IOULOR (HH) IOULOR (HI) IOULOR (HJ) IOULOR (HK) IOULOR (HL) IOULOR (HM) IOULOR (HN) IOULOR (HO) IOULOR (HP) IOULOR (HQ) IOULOR (HR) IOULOR (HS) IOULOR (HT) IOULOR (HU) IOULOR (HV) IOULOR (HW) IOULOR (HX) IOULOR (HY) IOULOR (HZ) IOULOR (IA) IOULOR (IB) IOULOR (IC) IOULOR (ID) IOULOR (IE) IOULOR (IF) IOULOR (IG) IOULOR (IH) IOULOR (II) IOULOR (IJ) IOULOR (IK) IOULOR (IL) IOULOR (IM) IOULOR (IN) IOULOR (IO) IOULOR (IP) IOULOR (IQ) IOULOR (IR) IOULOR (IS) IOULOR (IT) IOULOR (IU) IOULOR (IV) IOULOR (IW) IOULOR (IX) IOULOR (IY) IOULOR (IZ) IOULOR (JA) IOULOR (JB) IOULOR (JC) IOULOR (JD) IOULOR (JE) IOULOR (JF) IOULOR (JG) IOULOR (JH) IOULOR (JI) IOULOR (JJ) IOULOR (JK) IOULOR (JL) IOULOR (JM) IOULOR (JN) IOULOR (JO) IOULOR (JP) IOULOR (JQ) IOULOR (JR) IOULOR (JS) IOULOR (JT) IOULOR (JU) IOULOR (JV) IOULOR (JW) IOULOR (JX) IOULOR (JY) IOULOR (JZ) IOULOR (KA) IOULOR (KB) IOULOR (KC) IOULOR (KD) IOULOR (KE) IOULOR (KF) IOULOR (KG) IOULOR (KH) IOULOR (KI) IOULOR (KJ) IOULOR (KL) IOULOR (KM) IOULOR (KN) IOULOR (KO) IOULOR (KP) IOULOR (KQ) IOULOR (KR) IOULOR (KS) IOULOR (KT) IOULOR (KU) IOULOR (KV) IOULOR (KW) IOULOR (KX) IOULOR (KY) IOULOR (KZ) IOULOR (LA) IOULOR (LB) IOULOR (LC) IOULOR (LD) IOULOR (LE) IOULOR (LF) IOULOR (LG) IOULOR (LH) IOULOR (LI) IOULOR (LJ) IOULOR (LK) IOULOR (LL) IOULOR (LM) IOULOR (LN) IOULOR (LO) IOULOR (LP) IOULOR (LQ) IOULOR (LR) IOULOR (LS) IOULOR (LT) IOULOR (LU) IOULOR (LV) IOULOR (LW) IOULOR (LX) IOULOR (LY) IOULOR (LZ) IOULOR (MA) IOULOR (MB) IOULOR (MC) IOULOR (MD) IOULOR (ME) IOULOR (MF) IOULOR (MG) IOULOR (MH) IOULOR (MI) IOULOR (MJ) IOULOR (MK) IOULOR (ML) IOULOR (MN) IOULOR (MO) IOULOR (MP) IOULOR (MQ) IOULOR (MR) IOULOR (MS) IOULOR (MT) IOULOR (MU) IOULOR (MV) IOULOR (MW) IOULOR (MX) IOULOR (MY) IOULOR (MZ) IOULOR (NA) IOULOR (NB) IOULOR (NC) IOULOR (ND) IOULOR (NE) IOULOR (NF) IOULOR (NG) IOULOR (NH) IOULOR (NI) IOULOR (NJ) IOULOR (NK) IOULOR (NL) IOULOR (NM) IOULOR (NO) IOULOR (NP) IOULOR (NQ) IOULOR (NR) IOULOR (NS) IOULOR (NT) IOULOR (NU) IOULOR (NV) IOULOR (NW) IOULOR (NX) IOULOR (NY) IOULOR (NZ) IOULOR (OA) IOULOR (OB) IOULOR (OC) IOULOR (OD) IOULOR (OE) IOULOR (OF) IOULOR (OG) IOULOR (OH) IOULOR (OI) IOULOR (OJ) IOULOR (OK) IOULOR (OL) IOULOR (OM) IOULOR (ON) IOULOR (OO) IOULOR (OP) IOULOR (OQ) IOULOR (OR) IOULOR (OS) IOULOR (OT) IOULOR (OU) IOULOR (OV) IOULOR (OW) IOULOR (OX) IOULOR (OY) IOULOR (OZ) IOULOR (PA) IOULOR (PB) IOULOR (PC) IOULOR (PD) IOULOR (PE) IOULOR (PF) IOULOR (PG) IOULOR (PH) IOULOR (PI) IOULOR (PJ) IOULOR (PK) IOULOR (PL) IOULOR (PM) IOULOR (PN) IOULOR (PO) IOULOR (PP) IOULOR (PQ) IOULOR (PR) IOULOR (PS) IOULOR (PT) IOULOR (PU) IOULOR (PV) IOULOR (PW) IOULOR (PX) IOULOR (PY) IOULOR (PZ) IOULOR (QA) IOULOR (QB) IOULOR (QC) IOULOR (QD) IOULOR (QE) IOULOR (QF) IOULOR (QG) IOULOR (QH) IOULOR (QI) IOULOR (QJ) IOULOR (QK) IOULOR (QL) IOULOR (QM) IOULOR (QN) IOULOR (QO) IOULOR (QP) IOULOR (QQ) IOULOR (QR) IOULOR (QS) IOULOR (QT) IOULOR (QU) IOULOR (QV) IOULOR (QW) IOULOR (QX) IOULOR (QY) IOULOR (QZ) IOULOR (RA) IOULOR (RB) IOULOR (RC) IOULOR (RD) IOULOR (RE) IOULOR (RF) IOULOR (RG) IOULOR (RH) IOULOR (RI) IOULOR (RJ) IOULOR (RK) IOULOR (RL) IOULOR (RM) IOULOR (RN) IOULOR (RO) IOULOR (RP) IOULOR (RQ) IOULOR (RR) IOULOR (RS) IOULOR (RT) IOULOR (RU) IOULOR (RV) IOULOR (RW) IOULOR (RX) IOULOR (RY) IOULOR (RZ) IOULOR (SA) IOULOR (SB) IOULOR (SC) IOULOR (SD) IOULOR (SE) IOULOR (SF) IOULOR (SG) IOULOR (SH) IOULOR (SI) IOULOR (SJ) IOULOR (SK) IOULOR (SL) IOULOR (SM) IOULOR (SN) IOULOR (SO) IOULOR (SP) IOULOR (SQ) IOULOR (SR) IOULOR (SS) IOULOR (ST) IOULOR (SU) IOULOR (SV) IOULOR (SW) IOULOR (SX) IOULOR (SY) IOULOR (SZ) IOULOR (TA) IOULOR (TB) IOULOR (TC) IOULOR (TD) IOULOR (TE) IOULOR (TF) IOULOR (TG) IOULOR (TH) IOULOR (TI) IOULOR (TJ) IOULOR (TK) IOULOR (TL) IOULOR (TM) IOULOR (TN) IOULOR (TO) IOULOR (TP) IOULOR (TQ) IOULOR (TR) IOULOR (TS) IOULOR (TT) IOULOR (TU) IOULOR (TV) IOULOR (TW) IOULOR (TX) IOULOR (TY) IOULOR (TZ) IOULOR (UA) IOULOR (UB) IOULOR (UC) IOULOR (UD) IOULOR (UE) IOULOR (UF) IOULOR (UG) IOULOR (UH) IOULOR (UI) IOULOR (UJ) IOULOR (UK) IOULOR (UL) IOULOR (UM) IOULOR (UN) IOULOR (UO) IOULOR (UP) IOULOR (UQ) IOULOR (UR) IOULOR (US) IOULOR (UT) IOULOR (UU) IOULOR (UV) IOULOR (UW) IOULOR (UX) IOULOR (UY) IOULOR (UZ) IOULOR (VA) IOULOR (VB) IOULOR (VC) IOULOR (VD) IOULOR (VE) IOULOR (VF) IOULOR (VG) IOULOR (VH) IOULOR (VI) IOULOR (VJ) IOULOR (VK) IOULOR (VL) IOULOR (VM) IOULOR (VN) IOULOR (VO) IOULOR (VP) IOULOR (VQ) IOULOR (VR) IOULOR (VS) IOULOR (VT) IOULOR (VU) IOULOR (VV) IOULOR (VW) IOULOR (VX) IOULOR (VY) IOULOR (VZ) IOULOR (WA) IOULOR (WB) IOULOR (WC) IOULOR (WD) IOULOR (WE) IOULOR (WF) IOULOR (WG) IOULOR (WH) IOULOR (WI) IOULOR (WJ) IOULOR (WK) IOULOR (WL) IOULOR (WM) IOULOR (WN) IOULOR (WO) IOULOR (WP) IOULOR (WQ) IOULOR (WR) IOULOR (WS) IOULOR (WT) IOULOR (WU) IOULOR (WV) IOULOR (WW) IOULOR (WX) IOULOR (WY) IOULOR (WZ) IOULOR (XA) IOULOR (XB) IOULOR (XC) IOULOR (XD) IOULOR (XE) IOULOR (XF) IOULOR (XG) IOULOR (XH) IOULOR (XI) IOULOR (XJ) IOULOR (XK) IOULOR (XL) IOULOR (XM) IOULOR (XN) IOULOR (XO) IOULOR (XP) IOULOR (XQ) IOULOR (XR) IOULOR (XS) IOULOR (XT) IOULOR (XU) IOULOR (XV) IOULOR (XW) IOULOR (XX) IOULOR (XY) IOULOR (XZ) IOULOR (YA) IOULOR (YB) IOULOR (YC) IOULOR (YD) IOULOR (YE) IOULOR (YF) IOULOR (YG) IOULOR (YH) IOULOR (YI) IOULOR (YJ) IOULOR (YK) IOULOR (YL) IOULOR (YM) IOULOR (YN) IOULOR (YO) IOULOR (YP) IOULOR (YQ) IOULOR (YR) IOULOR (YS) IOULOR (YT) IOULOR (YU) IOULOR (YV) IOULOR (YW) IOULOR (YX) IOULOR (YY) IOULOR (YZ) IOULOR (ZA) IOULOR (ZB) IOULOR (ZC) IOULOR (ZD) IOULOR (ZE) IOULOR (ZF) IOULOR (ZG) IOULOR (ZH) IOULOR (ZI) IOULOR (ZJ) IOULOR (ZK) IOULOR (ZL) IOULOR (ZM) IOULOR (ZN) IOULOR (ZO) IOULOR (ZP) IOULOR (ZQ) IOULOR (ZR) IOULOR (ZS) IOULOR (ZT) IOULOR (ZU) IOULOR (ZV) IOULOR (ZW) IOULOR (ZX) IOULOR (ZY) IOULOR (ZZ)

disponible à l'unité: IOULOR (a) IOULOR (b) IOULOR (c) IOULOR (d) IOULOR (e) IOULOR (f) IOULOR (g) IOULOR (h) IOULOR (i) IOULOR (j) IOULOR (k) IOULOR (l) IOULOR (m) IOULOR (n) IOULOR (o) IOULOR (p) IOULOR (q) IOULOR (r) IOULOR (s) IOULOR (t) IOULOR (u) IOULOR (v) IOULOR (w) IOULOR (x) IOULOR (y) IOULOR (z) IOULOR (A) IOULOR (B) IOULOR (C) IOULOR (D) IOULOR (E) IOULOR (F) IOULOR (G) IOULOR (H) IOULOR (I) IOULOR (J) IOULOR (K) IOULOR (L) IOULOR (M) IOULOR (N) IOULOR (O) IOULOR (P) IOULOR (Q) IOULOR (R) IOULOR (S) IOULOR (T) IOULOR (U) IOULOR (V) IOULOR (W) IOULOR (X) IOULOR (Y) IOULOR (Z) IOULOR (AA) IOULOR (AB) IOULOR (AC) IOULOR (AD) IOULOR (AE) IOULOR (AF) IOULOR (AG) IOULOR (AH) IOULOR (AI) IOULOR (AJ) IOULOR (AK) IOULOR (AL) IOULOR (AM) IOULOR (AN) IOULOR (AO) IOULOR (AP) IOULOR (AQ) IOULOR (AR) IOULOR (AS) IOULOR (AT) IOULOR (AU) IOULOR (AV) IOULOR (AW) IOULOR (AX) IOULOR (AY) IOULOR (AZ) IOULOR (BA) IOULOR (BB) IOULOR (BC) IOULOR (BD) IOULOR (BE) IOULOR (BF) IOULOR (BG) IOULOR (BH) IOULOR (BI) IOULOR (BJ) IOULOR (BK) IOULOR (BL) IOULOR (BM) IOULOR (BN) IOULOR (BO) IOULOR (BP) IOULOR (BQ) IOULOR (BR) IOULOR (BS) IOULOR (BT) IOULOR (BU) IOULOR (BV) IOULOR (BW) IOULOR (BX) IOULOR (BY) IOULOR (BZ) IOULOR (CA) IOULOR (CB) IOULOR (CC) IOULOR (CD) IOULOR (CE) IOULOR (CF) IOULOR (CG) IOULOR (CH) IOULOR (CI) IOULOR (CJ) IOULOR (CK) IOULOR (CL) IOULOR (CM) IOULOR (CN) IOULOR (CO) IOULOR (CP) IOULOR (CQ) IOULOR (CR) IOULOR (CS) IOULOR (CT) IOULOR (CU) IOULOR (CV) IOULOR (CW) IOULOR (CX) IOULOR (CY) IOULOR (CZ) IOULOR (DA) IOULOR (DB) IOULOR (DC) IOULOR (DD) IOULOR (DE) IOULOR (DF) IOULOR (DG) IOULOR (DH) IOULOR (DI) IOULOR (DJ) IOULOR (DK) IOULOR (DL) IOULOR (DM) IOULOR (DN) IOULOR (DO) IOULOR (DP) IOULOR (DQ) IOULOR (DR) IOULOR (DS) IOULOR (DT) IOULOR (DU) IOULOR (DV) IOULOR (DW) IOULOR (DX) IOULOR (DY) IOULOR (DZ) IOULOR (EA) IOULOR (EB) IOULOR (EC) IOULOR (ED) IOULOR (EE) IOULOR (EF) IOULOR (EG) IOULOR (EH) IOULOR (EI) IOULOR (EJ) IOULOR (EK) IOULOR (EL) IOULOR (EM) IOULOR (EN) IOULOR (EO) IOULOR (EP) IOULOR (EQ) IOULOR (ER) IOULOR (ES) IOULOR (ET) IOULOR (EU) IOULOR (EV) IOULOR (EW) IOULOR (EX) IOULOR (EY) IOULOR (EZ) IOULOR (FA) IOULOR (FB) IOULOR (FC) IOULOR (FD) IOULOR (FE) IOULOR (FF) IOULOR (FG) IOULOR (FH) IOULOR (FI) IOULOR (FJ) IOULOR (FK) IOULOR (FL) IOULOR (FM) IOULOR (FN) IOULOR (FO) IOULOR (FP) IOULOR (FQ) IOULOR (FR) IOULOR (FS) IOULOR (FT) IOULOR (FU) IOULOR (FV) IOULOR (FW) IOULOR (FX) IOULOR (FY) IOULOR (FZ) IOULOR (GA) IOULOR (GB) IOULOR (GC) IOULOR (GD) IOULOR (GE) IOULOR (GF) IOULOR (GG) IOULOR (GH) IOULOR (GI) IOULOR (GJ) IOULOR (GK) IOULOR (GL) IOULOR (GM) IOULOR (GN) IOULOR (GO) IOULOR (GP) IOULOR (GQ) IOULOR (GR) IOULOR (GS) IOULOR (GT) IOULOR (GU) IOULOR (GV) IOULOR (GW) IOULOR (GX) IOULOR (GY) IOULOR (GZ) IOULOR (HA) IOULOR (HB) IOULOR (HC) IOULOR (HD) IOULOR (HE) IOULOR (HF) IOULOR (HG) IOULOR (HH) IOULOR (HI) IOULOR (HJ) IOULOR (HK) IOULOR (HL) IOULOR (HM) IOULOR (HN) IOULOR (HO) IOULOR (HP) IOULOR (HQ) IOULOR (HR) IOULOR (HS) IOULOR (HT) IOULOR (HU) IOULOR (HV) IOULOR (HW) IOULOR (HX) IOULOR (HY) IOULOR (HZ) IOULOR (IA) IOULOR (IB) IOULOR (IC) IOULOR (ID) IOULOR (IE) IOULOR (IF) IOULOR (IG) IOULOR (IH) IOULOR (II) IOULOR (IJ) IOULOR (IK) IOULOR (IL) IOULOR (IM) IOULOR (IN) IOULOR (IO) IOULOR (IP) IOULOR (IQ) IOULOR (IR) IOULOR (IS) IOULOR (IT) IOULOR (IU) IOULOR (IV) IOULOR (IW) IOULOR (IX) IOULOR (IY) IOULOR (IZ) IOULOR (JA) IOULOR (JB) IOULOR (JC) IOULOR (JD) IOULOR (JE) IOULOR (JF) IOULOR (JG) IOULOR (JH) IOULOR (JI) IOULOR (JJ) IOULOR (JK) IOULOR (JL) IOULOR (JM) IOULOR (JN) IOULOR (JO) IOULOR (JP) IOULOR (JQ) IOULOR (JR) IOULOR (JS) IOULOR (JT) IOULOR (JU) IOULOR (JV) IOULOR (JW) IOULOR (JX) IOULOR (JY) IOULOR (JZ) IOULOR (KA) IOULOR (KB) IOULOR (KC) IOULOR (

Le Monde

culture

THÉÂTRE

LA DIXIÈME DE BEETHOVEN, de Peter Ustinov

Calice jusqu'à la lie

Invoqué par une jeune au pair dans la famille d'un compositeur musical anglais, Ludwig van Beethoven fait son apparition, aujourd'hui, à Londres.

L'oto-rhino de la famille, tout aussi fixé, dans l'oreille du visiteur, un petit appareil électro-acoustique : Beethoven retrouve l'ouïe.

Toutes ses œuvres se retrouvent interprétées par différents artistes, dans la discographie de Beethoven, jouée avec finesse par Bernard Fresson, manipulant la chaîne stéréo, comparant les enregistrements, ou accompagnant au piano la femme du critique, Simone Valère, émue, et qui chante avec un vrai talent.

Cela donne trois quarts d'heure de petit bonheur de théâtre, drôle, pas bête, sans prétention. Et puis il y a l'extraite, où, comme pendant tout un acte, le spectateur s'ennuie dans un couloir, attendant à acheter du chocolat aux noisettes. Et puis il y a un deuxième acte, où Peter Ustinov n'a vraiment plus rien à dire, et où il faut encaisser une heure de dialogues, mais, vides, — une épreuve. Mieux vaudrait être sourd, nous aussi.

Le bon usage de la Dixième de Beethoven, pièce en deux actes de Peter Ustinov, consiste donc à aller entendre le premier acte, gréable divertissement, et à quitter les lieux au moment de l'extraite, pour rentrer dîner chez soi. Conseil tout à fait inutile : cela ne se fait pas, ce n'est pas l'usage, et ce serait peiner les acteurs, qui ne sont pas responsables du manque de souffle de l'auteur.

Peter Ustinov, visionnaire, grand maître farouche, a imaginé la plus belle, la plus jolies, la plus intéressante pièce de théâtre qu'il y a de nos jours.

gâtées dans le dialogue (traduit par Yvan Varco). Comment ne pas écouter et regarder avec intérêt Beethoven, joué avec finesse par Bernard Fresson, manipulant la chaîne stéréo, comparant les enregistrements, ou accompagnant au piano la femme du critique, Simone Valère, émue, et qui chante avec un vrai talent ?

Cela donne trois quarts d'heure de petit bonheur de théâtre, drôle, pas bête, sans prétention. Et puis il y a l'extraite, où, comme pendant tout un acte, le spectateur s'ennuie dans un couloir, attendant à acheter du chocolat aux noisettes. Et puis il y a un deuxième acte, où Peter Ustinov n'a vraiment plus rien à dire, et où il faut encaisser une heure de dialogues, mais, vides, — une épreuve. Mieux vaudrait être sourd, nous aussi.

Le bon usage de la Dixième de Beethoven, pièce en deux actes de Peter Ustinov, consiste donc à aller entendre le premier acte, gréable divertissement, et à quitter les lieux au moment de l'extraite, pour rentrer dîner chez soi. Conseil tout à fait inutile : cela ne se fait pas, ce n'est pas l'usage, et ce serait peiner les acteurs, qui ne sont pas responsables du manque de souffle de l'auteur.

MICHEL COURNOT.

Théâtre de la Madeleine, 20 h 45.

DÉCÈS D'UN PIONNIER DU THÉÂTRE ARABE

Zaki Touleymat, l'un des pionniers du théâtre arabe, est décédé mercredi 22 décembre à l'âge de quatre-vingt-quatre ans à l'hôpital militaire de Meidi au Caire où il avait été hospitalisé à la suite d'une crise cardiaque. Zaki Touleymat avait créé dans les années 40 l'Association d'art dramatique du Caire qui a formé nombre de grands artistes du théâtre arabe contemporain. Il fut également le fondateur de la troupe théâtrale égyptienne de théâtre en 1955 et de théâtre social et universitaire. (A.F.P.)

GRÈVES AU LOUVRE ET À LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Le spectacle du réveillon de Noël à la Comédie-Française, interrompu, a été reporté au 26 décembre. Le personnel technique C.G.T. a en effet déposé un préavis de grève pour le 26 décembre, afin d'inciter le ministère de la Culture à négocier sur les revendications en instance, depuis cinq ans.

De son côté, rappelle que le syndicat F.O. des musées de France appelle le personnel de surveillance du musée du Louvre à un arrêt de travail de vingt-quatre heures, ce même jour.

La Bibliothèque Champanne-Silvane, près de Plombières et de l'école de Beauvais, a ouvert un département de livres d'architecture et d'urbanisme. S'y trouvent notamment les livres de la Bibliothèque Vincent et Frital, et Art et Culture, dont les habitants dépensent le dimanche et que Champanne-Silvane a rachetés. Un programme de « reprises » (rééditions en fac-similé) concourant l'architecture, et l'urbanisme est d'autre part prévu par la même maison.

POUR LES SALLES VOIR LIGNES PROGRAMMES

Le meilleur dessin animé depuis l'âge d'or de l'animation.



MUSIQUE

« CARMEN », A L'OPÉRA COMIQUE

Une reprise attendue

Il s'agit de d'une reprise, mais, comme seuls quelques privilégiés avaient pu voir cette production (1) lors de sa première et unique apparition à l'Opéra-Comique au printemps 1980, et que les autres avaient dû se contenter de la voir à la télévision, on peut penser que cette reprise était attendue.

De la distribution précédente, celle-ci a conservé que Teresa Berganza dans le rôle titre ; le style vocal est toujours aussi sobre, précis, et au point que certaines inflexions qui ne choqueraient pas chez une interprète distinguée font tâche et même un vulgaire (le contraste culmine lors de la dernière scène avec les notes criées : « laissez-moi passer ! » ou parles ! — « viens ! »).

Marc Vento (Escamillo) devait affronter la rude comparaison avec son prédécesseur Ruggiero Naimon ; une partie du public n'a pas manqué de manifester bruyamment son mécontentement. C'est à la fois injuste et maladroite, car si ce baryton n'était pas aussi vaillant que d'ordinaire, il aurait été plus avisé de lui donner des marques d'encouragement, la représentation y aurait gagné ; mais les sifflements ne valent pas si loin. Succédant à Katalin Ricciarelli, Micaela, Yvonne Kenny a eu plus de chance : si l'une ni l'autre n'est inoubliable, la part prise par cette jeune Navarraise simple et franche, et une grande fille naïve et timide excite toujours l'indulgence du public. Est-il nécessaire de grossir à ce point les contrastes, et quel metteur en scène comprendra l'indéfinissable d'une rivalité plus sérieuse entre deux rôles féminins ?

Remplaçant Giorgio Lamberti qui devait chanter Don José, Alain Varco a souffert doublement du spectacle ; d'abord parce que l'on murmure, ici et là, que les auditeurs n'ont pas perdu au change, ensuite parce qu'il a été appelé à l'extrême. Il n'a dû cependant son salut qu'à la lassitude de ceux qui n'ont pas voulu d'une défaillance pour montrer leur hostilité de principe, mais il n'a pas failli. Il ne s'est pas dégoûté non plus ; toujours prêt à lui-même, il fait partie de ces artistes qui, plaçant la conscience au-dessus de la technique, ont une attitude au-dessus de la technique.

Le grand prix de classe, Louis Lacombe a été attribué le 22 décembre à Jean Maréchal, d'Éric Rohmer.

dessus de la performance, mais, comme seuls quelques privilégiés avaient pu voir cette production (1) lors de sa première et unique apparition à l'Opéra-Comique au printemps 1980, et que les autres avaient dû se contenter de la voir à la télévision, on peut penser que cette reprise était attendue.

Il existe, depuis la mort de la salle Favart, un problème d'équilibre entre le plateau et l'orchestre, qui couvre facilement les voix. M. Garcia Navarro n'y prend peut-être pas assez garde, et l'orchestre, n'a pas toujours le raffinement qu'on serait en droit d'attendre (dans les solos notamment) s'agissant d'un ouvrage sorti de la dernière réimpression et devenu classique. Cette dernière remarque d'ailleurs pour l'ensemble de la reprise, d'une bonne tenue, mais à laquelle manque le « fini », qui fait les grandes représentations.

GÉRARD CONDÉ

(1) Mise en scène de Piero Faggioni, décor de Ezio Frigerio.

EXPOSITIONS

LAUBIS, l'Orient sans parole

La peinture de René Laubis, c'est une sorte d'accord qui élève l'esprit à travers des lieux dont le fugitif paysage se mêle, ou tranquillement ou violemment, des couleurs violentes — un jour même inondant la peinture — ou d'un bouquet de nuances irisées. La figure humaine n'y paraît pas. Laubis entraîne dans un monde où l'expression verbale n'a pas sa place, un monde silencieux, Laubis plane au-dessus de l'extrême-Orient qu'il fréquente comme partie de son monde.

La facture — transparence de la matière, sensation lisse et fluide de ses vapeurs picturales — on le dit à la fois particulièrement et à la fois ce qui est le plus, le papier, marouflé sur toile, comme support. Un support aussi solide que la toile elle-même et, le temps d'un emploi constant à l'échelle des siècles.

Sans faire appel à une figuration conventionnelle, Laubis se livre à une peinture à la fois dans certaines peintures — son langage personnel, d'apparence à la fois, pour de trouver le point, un calme absolu qui ne pas appel aux barbarismes d'une fausse avant-garde.

PIERRE GRANVILLE.

Musée de la Ville, 5, rue de la Cour, jusqu'au 31 décembre.

AU FORUM DES HALLES

Quatuor, de tout un peu

Dans un quatuor, parfois, le deuxième violon joue un léger rôle de n'être que le second. Mais le Quatuor — lettre majuscule et nombre — accorde à la violoniste numéro deux n'a pas vis-à-vis du numéro un un complexe d'infériorité. Ils les violonistes, assurent une part égale de gags, de blagues.

Le Quatuor, comme tous les quatuors à cordes, est un violoncelliste. Ce qui est une erreur, c'est de l'un pousser la chansonnette à l'autre jouer, un instant, de son instrument à l'horizontale. Ainsi sont-ils capables de faire de la musique — plutôt bien d'ailleurs — mais ils sont pas venus sur scène pour vous faire seulement écouter.

Ils chantent. Un peu de tout, de tout un peu. Un vieux tube des Beatles, des rengaines à la main, à leurs mains. Grimacent, s'esquivalent, troquent en un clin d'œil leurs habits de maître de grande tenue pour des vêtements de bain, le ridicule pour le grotesque. On sourit de bon cœur, prêt à recommander cette farce sonore aux mélomanes lassés de l'esprit de la musique qui imprègne les cérémonies des concerts et les rituels de la musique de chambre.

En première partie, Denis Wernick, un guitariste, l'un prolige l'autre hypercalme, proposent un numéro à la fois d'un style, sinon d'un contenu, d'un style.

MATHILDE LA BARDONNIE.

Forum des Halles, 21 heures.

AU MUSÉE DE LA PUBLICITÉ

Militer, le dos au mur

Grapus, c'est quoi ? Un signe au mur d'opposition pour le P.C., pour le C.G.T., pour les spectacles au théâtre de la Sorbonne, à la Sorbonne, la nécessité d'informer l'opinion, la nécessité d'informer l'opinion, la nécessité d'informer l'opinion. Les quatre-vingts affiches (avec la collaboration du MRAP) ont été réalisées d'une manière très originale, dans les aspects de la lutte contre le racisme en Afrique du Sud. Le réalisme, l'expressionnisme, le surréalisme, les photographies, les dessins, les longs réclames, l'important sur la publicité graphique, on n'oublie pas les affiches pour le boycott des produits Ourspans, qui l'on voit une main presser le bouton, une tête de Noir.

Un collectif de graphistes

Grapus, c'est quoi ? Un collectif de graphistes qui s'oppose à la publicité à sa naissance, en 1970 : Pierre Bernard, François Michel, Gérard Paris-Claude, et qui a cinq à présent : Pierre Bernard, Gérard Paris-Claude, Jean-Paul Bernard, Alexandre Jordan et Jean Dumas. Le départ en 1981 de François Michel. Un collectif qui n'est plus à l'aise de servir au service du culturel que dans l'image militante ; qui a su autre chose, réinventer les grands principes plastiques de la publicité où s'est constitué, comme chacun sait, le langage de la publicité graphique remanée en peu de mots, peu de traits.

GENEVIÈVE BRÉRETTE.

Musée de la publicité, 18, rue de Paradis, Grapus, jusqu'au 31 décembre.

Bernard Sobel, directeur du Théâtre de Gennevilliers, a été élu président de l'ATAC (Association technique pour l'action culturelle). Renata Saut (Théâtre Action de Grenoble) et Claude-Christine Saut (Maison de la culture de la Seine-Saint-Denis) sont vice-présidents, Bernard Monnier (Maison de la culture de La Rochelle) secrétaire.

Le Monde

DIMANCHE

Dans son numéro du 26 décembre

Sur le chemin du retour

Par Graham Greene

René Zarzo, psychologue de la personne

Interview par Claude Fischler

VO : UGC BIARRITZ (son Dolby) — UGC DANTON

VF : UGC BOULEVARDES — MIRAMAR — MAGIC CONVENTION (son Dolby) — LES IMAGES (son Dolby) — UGC Gobelins — UGC GARE DE LYON — ARTEL Nogent — PARAMOUNT La Varanne

Prenez le large vers l'aventure, la jeunesse, la musique !

PIRATE MOVIE

ACTUELLEMENT

Voici les Aventures Rocambolesques et Amoureuses, d'un Bâtard qui n'en était pas un...

TOM JONES

ALBERT FINNEY SUSANNAH YORK

4 OSCARS HOLLYWOOD

un film de TONY RICHARDSON

d'après le Roman de Henry FIELDING

COMMUNICATION

Vendredi 24 décembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

RETROUVER chez votre DISQUAIRE
LA CHANSON de BOOMER
Générique de la Série Télévisée

20 h 35 Formule 1 + 1 : Nana Mouskouri
Réal. A. Fiedlerick
Mouskouri, Julio Iglesias, Serge Lama, Sylvie Vartan

Echappement neuf.
Appelez POT. 32.32 (708.32.32)
MIDAS
45 centres en France.

21 h 30 Cinéma : La Cygne.
Film américain C. (1956), Kelly, A. Guinness, L. Jordan, A. Moorehead, J. Royce Landis, B. Abner.
Vers 1910, la princesse d'un petit pays d'Europe centrale, fiancée à un prince, s'prend d'un beau garçon romanesque, précepteur de ses frères. Comédie sentimentale tirée d'une pièce hongroise de Ferenc Molnár. Beau rôle de Kelly. Ce film fut un succès au moment du mariage de l'actrice avec Rainer de Monaco.

BIENTÔT LA TELEVISION
Jean FERRAT
DISQUES TEMEY AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE DISC Jockey

23 h 15 Un lieu, un regard : La Belle de Vézelay
Réal. F. Bouchet.
La basilique romane de Vézelay, filmée par Viollet-le-Duc, un séjourna de la France révolutionnaire. Une rencontre avec la ferveur médiévale.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

20 h 35 Feuilleton : L'Épingle
Après le roman de D. Saint-Alban, réal. M. Frydland.
Avec C. Chancel, P. Ardil, G. Desbrie.
Deuxième épisode de la trilogie révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle. Au quartier général des conjurés de l'Épingle, Daniel Del Jansio s'écroule de la fièvre. Un épisode de la trilogie révolutionnaire de la fin du XVIIIe siècle.

21 h 40 Le grand échiquier de...
De J. Chancel, réal. A. Fiedlerick.
En 1959, Claude Lelouch rencontre, au hasard d'un embouteillage, Piaf, qui lui parle de Marcel Cerdan. Un film sur son ami légendaire vers le jour en 1983. Retour du souvenir de la même Piaf et du boxer Marcel Cerdan, Jacques Chancel a réuni les Compagnons de la chanson, Charles Dumont, Charles Aznavour, ainsi que Erol Garner, Barbara Hendricks, etc.

LA QUATRIÈME CHAÎNE BRITANNIQUE

Mauvais départ pour « Channel Four »

Londres. — Lancée au début du mois de novembre, la quatrième chaîne de télévision britannique Channel 4 — suscite plus de polémiques qu'elle n'attire de spectateurs. Elle a été lancée le 2 décembre, à 19 heures, par un programme de bien-pensants, qui lui reprochent pêle-mêle son langage grossier, ses programmes pour homosexuels, son orientation de gauche, le profond ennui qu'elle dégage. « Télé-jour » (1), a tiré le grand journal populaire Sun, qui tire tous les jours le quart de millions d'exemplaires.

Whitehouse, la présidente de l'Association des spectateurs et auditeurs, qui s'est donné pour but la défense des mœurs à la télévision, a été scandalisée par un concert de rock donné par un groupe de jeunes qui simulaient l'acte sexuel devant des enfants de dix ans (la séquence a été finalement coupée dans la retransmission), et par une tentative de tuer dans le feuilleton télé, Brookside, qui se passe dans une maison de Liverpool.

M. Whitelaw, le ministre de l'Intérieur, qui a la parole de la radio et de la télévision, lui a fait devant la Chambre les déclarations suivantes : « Il ne fait aucun doute que les responsables de cette chaîne ont une préoccupation largement répandue : le public à travers tout le pays. »

Tout en renouvelant sa confiance à M. Jeremy Isaacs, directeur de la quatrième chaîne, et à son équipe, l'Independent Broadcasting Authority, qui gère les chaînes commerciales, lui a prié d'éviter les grossièretés en direct de soirée et d'animer un peu plus leurs programmes pour attirer un public plus large.

Officiellement, tout espoir n'est pas perdu d'atteindre dans trois ans 10 millions de téléspectateurs, mais, pour le moment, Channel 4 n'a tiré de 6 % lors de la première semaine de diffusion. Selon un sondage effectué par la BBC, 25 % des personnes qui l'ont regardée estiment qu'elle a une mauvaise qualité générale de la télévision britannique, 58 % pensent qu'elle n'a introduit aucun changement et 15 % estiment que le changement s'est fait dans le pire du pire ; 57 % ont dit qu'ils ne regardent pas Channel 4.

De notre correspondant

Le groupe de jeunes qui simulaient l'acte sexuel devant des enfants de dix ans (la séquence a été finalement coupée dans la retransmission), et par une tentative de tuer dans le feuilleton télé, Brookside, qui se passe dans une maison de Liverpool.

M. Whitelaw, le ministre de l'Intérieur, qui a la parole de la radio et de la télévision, lui a fait devant la Chambre les déclarations suivantes : « Il ne fait aucun doute que les responsables de cette chaîne ont une préoccupation largement répandue : le public à travers tout le pays. »

Tout en renouvelant sa confiance à M. Jeremy Isaacs, directeur de la quatrième chaîne, et à son équipe, l'Independent Broadcasting Authority, qui gère les chaînes commerciales, lui a prié d'éviter les grossièretés en direct de soirée et d'animer un peu plus leurs programmes pour attirer un public plus large.

Officiellement, tout espoir n'est pas perdu d'atteindre dans trois ans 10 millions de téléspectateurs, mais, pour le moment, Channel 4 n'a tiré de 6 % lors de la première semaine de diffusion. Selon un sondage effectué par la BBC, 25 % des personnes qui l'ont regardée estiment qu'elle a une mauvaise qualité générale de la télévision britannique, 58 % pensent qu'elle n'a introduit aucun changement et 15 % estiment que le changement s'est fait dans le pire du pire ; 57 % ont dit qu'ils ne regardent pas Channel 4.

Encourager l'innovation

Le journal télévisé d'une heure, qui donne chaque jour des informations complètes et approfondies, n'est suivi régulièrement que par 15 % des téléspectateurs, alors que 47 % gardent le journal de la troisième chaîne (commerciale) à 37 % celui

de la première chaîne de la B.B.C. Selon le Times, Channel 4 présente pourtant la meilleure émission d'information que l'on puisse actuellement regarder à la télévision britannique. Mais elle est souvent critiquée, car elle est plus « papier », un généraliste écrit, les spécialistes de la télévision ont écrit des véritables informations.

Avec Channel 4, le public attendait une chaîne de télévision commerciale populaire, sans prétention, un brin racoleuse. La renommée de la chaîne britannique n'a donc à ce, qui a poursuivi de la qualité, allée à la poursuite des audiences. Le quotidien Daily Telegraph, ou Channel 4 ne cherche à être ni bonne ni populaire, elle veut être différente. C'est de cet objectif que lui fixe son cahier des charges : « encourager l'innovation et les expérimentations dans le film et la télévision. Ce ne peut être en fait que la poursuite de la qualité, allée à la poursuite des audiences. »

Le conseil des prud'hommes de Paris, réuni jeudi 23 décembre, a ordonné la réintégration de M. Paul Parizon (journaliste à France-soir, qui avait été mis à la retraite d'office le 1er septembre) dans les quarante-huit heures du prononcé de la décision, sous astreinte de 1 000 francs par jour de retard à compter du troisième jour pendant cent vingt jours. La société d'édition Presse-Alliance a condamné les dépenses. Rappelons que le ministre du Travail, Jean Auroux, avait opposé son veto à la mise à la retraite du président de l'intersyndicale France-soir, ancien président du Syndicat des journalistes français C.F.D.T. (Le Monde du 2 octobre).

DANIEL VERNET.

(1) De mots entre Channel four et Channel five.

Samedi 25 décembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

11 h Foi et traditions chrétiens orientaux.
9 h Orthodoxie.
10 h Protestantisme.
11 h Le jour du Seigneur.
Messe de Noël en la cathédrale Saint-Etienne-de-Passau (R.F.A.), prédicté par Mgr Antonius Hofmann.
11 h 55 Bénédiction papale. Urbi et orbi.
En direct de la place Saint-Pierre.
11 h 55 Court métrage.
13 h Journal.
13 h 25 La petite maison dans la prairie.
11 h 15 Destination Noël.
11 h 45 La petite maison dans la prairie.
M. Siffre et J. Galotti.

16 h 35 Dramatique : L'Amant au miroir.
D'après L. Carroll, réal. J.-C. Averty, M.-V. Maurin, A. Spricht, F. Blanchet. (Redif.)
Jean-Christophe Averty a adapté avec son habituel sens des trucs électroniques, le pré-surréalisme. Pour les jeunes et les moins jeunes.
11 h 15 Trains à millions d'amis.
11 h 45 811 vous plaît.
20 h Journal.
20 h 35 Série : Dallas.
L'ambassadeur J.R. pour rétablir son pouvoir, jusqu'à violer les lois fédérales.
21 h 35 Variétés : Paris 1900.
Sur une chorégraphie de Lucien Petit, réal. M. Brockway, avec Zizi Jeanmaire et le Ballet national de Marseille.
Suite de danses et de chansons du tournant du siècle. Une conception américaine du Paris de la Belle Époque.
11 h 30 Pianistes de bar.
Réalisation A. Halimi.
Avec G. Lebreton, H. Morgan, S. Galsbourg, A. Mamm, J. Dieval, D. Covi, A. Reverend, L. de Funès.
Qu'il se fasse par vocation ou par nécessité, le pianiste de bar a contre lui le bruit des dîners et des soirées. Il joue contre les gens, un pis-aller ou un plaisir, c'est selon.
23 h 25 Contes : Noël.
23 h 35 Journal.

DEUXIÈME CHAÎNE : A 2

10 h 15 A.N.T.I.O.P.E.
10 h 55 Journal des sourds et malentendants.
11 h 15 Idées à suivre.
12 h 10 La vérité est au fond de la marmite.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Téléfilm : le Cible.
Réal. B. Ballock, réal. R. Compton (1^{re} partie). Avec S. Elliot, B. Johnson.
Les aventures du colonel Cardif, traqué par la justice.
11 h 15 S.V.P. Disney.
11 h 15 Réoré A 2.
11 h 45 Musique : Pierre et le loup.
Un conte musical de Prokofiev, l'Orchestre symphonique de R.T.L.-Télévision.
11 h 15 L'arbre de Noël de l'Élysée.
11 h 50 Jeu : Des chiffres et des lettres.
11 h 15 Dessins animés : Bugs Bunny.
20 h Journal.
11 h 35 Variétés : Champs-Élysées.
11 h 35 Journal.

Hommage à cirque. Avec Magdane, Carlos, P. Del, G. Majas : des numéros de cirque.
22 h Téléfilm : Quatuor.
De F. Carpi (1^{re} partie).
Avec H. Aléria, O. Antonutti, P. Malet, Vitold, A. Cuny.
Trois musiciens, à l'automne de leur vie, sont confrontés à la solitude, aux dures réalités du quotidien mais aussi à une jeune et beau violoniste qui a rejoint le pathétique.
23 h 25 Journal.

TROISIÈME CHAÎNE : FR 3

15 h Journal.
19 h Journal.
19 h 55 Journal.
20 h Les petites maisons dans la prairie.
20 h 35 Téléfilm : La steppe.
D'après A. Tchekhov, réal. J.-J. Goron, avec C. Rouvel, R. Jourdan, D. Doll.
Le voyage initiatique d'un enfant à la steppe, à la fin du siècle dernier.
h 40 Journal.
23 h 10 Prélude à la nuit.
11a Weihnachtsoratorium Cantata de J.-S. Bach, par Domspatzen de Regensburg.
h 40 Bonne année.

FRANCE CULTURE

7 h Les classiques de la musique.
8 h 30, Comprendre aujourd'hui pour vivre demain : médecine, psychologie, informatique.
9 h 2, Orthodoxie : la spiritualité, du métropolitain Médias.
9 h 30, Protestantisme : Service religieux à Marly-le-Roi.
10 h Messe à la cathédrale de Digne.
11 h Musique mécanique.
12 h 5 Le pont des Arts.
11 h La littérature orale : fables, chansons, légendes populaires (de 14 h à 19 h et de 19 h à 24 h).

FRANCE-MUSIQUE

h 2, Vaughan-Williams, Mozart, Haydn...
h 5, Avis de recherche : disque ; de Ryba, Soler...
10 h, Les grands disques de l'année : Piano : J.-S. Bach, Beethoven, Mozart, Wagner.
11 h, Œuvres de Mozart.
12 h, Les grands disques de l'année : orchestre : œuvres de Stravinsky, Ravel.
13 h 5, Les grands disques de l'année : jazz : musique de chambre.
15 h, Les grands disques de l'année : en direct du Concertgebouw d'Amsterdam : Symphonie n° 4, Mahler, par l'Orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam.
17 h, Les grands disques de l'année : Musiques traditionnelles.
18 h, Les pêcheurs de perles : Debussy.
20 h 30, Concert (donné en l'abbaye de Royaumont le 6 juin 1982) : Les Vêpres de la sainte Vierge, de Monteverdi, par l'Ensemble vocal et instrumental de la chapelle royale ; dir. P. Herreweghe ; sol. A. Mellon, soprano, G. Laurens, mezzo, N. Rogers, ténor, H. Crook, ténor, H. Spronken, baryton, P. Kooy, basse.
23 h 30, La nuit sur France-Musique : 22 h 30, deuxième veillée de Noël.

SPORTS

Feu vert algérien pour le Rallye Paris-Dakar

M. Thierry Sabine a signé, jeudi 23 décembre à Alger, un protocole d'accord avec le Touring-Club d'Algérie, permettant au Rallye Paris-Dakar, dont il est l'organisateur, de passer par l'Algérie.

De son côté, la Fédération Ivoirienne des sports automobiles a indiqué que, « dans l'état actuel des choses, elle avait répondu par la négative à la demande d'autorisation de M. Sabine de traverser la Côte d'Ivoire ». Il est possible, néanmoins, qu'un accord puisse être trouvé d'ici le début du rallye, qui doit être lancé le 1^{er} janvier, place de la Concorde, à Paris.

L'accord entre les autorités algériennes et l'organisateur de Paris-Dakar, finit un conflit qui durait plusieurs semaines. Considéré par Alger comme la conséquence d'une querelle de personnes entre M. Sabine et des membres de la Fédération algérienne du sport automobile et karting (FASAK), il s'est résolu directement lié à l'affaire de la disparition pendant plusieurs jours de M. Mark Thatcher, fils du premier ministre britannique, M^{me} Thatcher, et de M^{me} Anne-Charlotte Vernay, qui avait marqué la quatrième édition du rallye (Le Monde du 14 janvier).

Cette disparition prit des proportions telles que, d'une part, le gouvernement français mis trois avions militaires à la disposition des organisateurs du rallye, et que, d'autre part, les autorités algériennes furent chargées de rechercher les disparus. M. Mark Thatcher et M^{me} Anne-Charlotte Vernay furent retrouvés quelques jours plus tard par des gendarmes algériens à 400 kilomètres au sud-ouest de Tamaourasset.

Les Algériens ne veulent pas qu'une telle affaire puisse se reproduire sur leur territoire. Ils demandent aussi avoir leur mot à dire dans l'organisation des rallyes qui traversent leur pays. « Si l'Algérie doit servir d'immense plate-forme publicitaire, écrit le quotidien El Moudjahid, elle doit exiger des promoteurs de rallye la contrepartie de leur passage. »

servir d'immense plate-forme publicitaire, écrit le quotidien El Moudjahid, elle doit exiger des promoteurs de rallye la contrepartie de leur passage.

Les responsables du Touring-Club algérien ont tenu à souligner qu'« aucune tractation financière n'a lieu entre les deux parties ». L'accord M. Sabine porte néanmoins sur un montant de 600 francs que chacun des six cents participants devra souscrire.

Selon l'hebdomadaire Algérie-Actualité, les intérêts de la Société algérienne d'assurances, des douanes et de la Sonatrach sont préservés.

Dans un communiqué, l'organisateur du rallye dément la longueur des négociations ait été liée à des questions financières.

La Fédération Ivoirienne des sports automobiles (FISA), son côté, oppose, pour le moment, son refus à l'organisation du rallye sur son territoire parce qu'elle juge « insuffisant » le dossier remis par M. Sabine aux autorités de la Côte d'Ivoire. Il semble pourtant que le contentieux entre la FISA et l'organisateur du rallye soit moins lourd que dans l'affaire algérienne et qu'une solution puisse être trouvée dans les prochains jours qui viennent.

G. M.

Le Cardinal.
1/3 Campari.
1/3 Noilly Prat Dry.
1/3 Gordon's Gin.
Presser un zeste de citron.
Servir glacé.

Un cocktail pour un moment d'harmonie



TENNIS. — Vainqueur l'italien Simone Ercoli 4-6, 6-2, 6-4, le Français Tarik Benhabiles s'est qualifié, jeudi 23 décembre, à Miami, pour les quarts de finale de l'Orange Bowl réservé juniors. Guy Forget s'est barré, son côté l'Américain Bobby Blair 6-2, 6-3. Lolo Courteau avait été éliminé par l'Américain Shawn Taylor 6-3, 6-4 au tour précédent.

VIDEO

**POUR LES FÊTES
VOTRE
MAGNÉTOSCOPE SONY
CHEZ CAMÉRA 7**

**7, rue La Fayette
75003 PARIS
875-84-43 - 280-28-12
Video Club SONY.**

DES DEVISES
TIME DES EURO-MONNAIES
En raison des fêtes de Noël, les bureaux n'ont pas été ouverts à Paris et dans les places étrangères concernées.

... l'actif de la D.P.A. de Burlington North
... que loc. et, d'autre part, les distri-
... aux actionnaires actuels de la
... compagnie une action préférentielle
pour vingt actions ordinaires désem-
blables. Ces actions préférentielles,
d'une valeur nominale de 25 dollars
chacune (contre 24 dollars par ac-
tion offerts par Burlington, moral
immédiatement échangeables
en une action ordinaire de la
compagnie. Elles contiendront en
plus des clauses visant à protéger
les actionnaires d'El Paso Co.
D.P.A. forcée de laisser vendre
le capital de la société - .

« Il devait, il y a dix-huit mois, s'implanter à Saint-Dié, mais là il s'était avéré qu'il donnait suite à son projet, en respectant pas, semble-t-il, les engagements pris à l'époque. On peut s'interroger sur les raisons qui l'amènent aujourd'hui à reprendre le projet. Il y a deux raisons principales : la première est la firme Autocoussin (c'est un groupe Sema-Matra, U.A.P., Chiers-Cluses) et Providence. Les 35 % restants seront au moins d'une équipe de techniciens américains à haut niveau, usinages, grandes du monde électronique qui ont la responsabilité de la gestion. »

DES DEVISES
Taux des EURO-MONNAIES
En raison des fêtes de Noël, les bureaux n'ont pas été ouverts dans les places étrangères fermées.

En raison des fêtes de Noël, les trains n'ont pas de places étrangères fermées.

MONNAIES

Le F.M.I. accorde une aide de 3,9 milliards de dollars au Mexique...

Le Fonds monétaire international a décidé, le 23 décembre, d'accorder au Mexique une aide financière de 3,9 milliards de dollars (3,61 milliards de dollars de droits de tirage spéciaux). 200 millions de D.T.S. sont accordés immédiatement, les 3,41 milliards de D.T.S. supplémentaires faisant l'objet d'un stand-by pour trois ans. Cet accord, prévu depuis plusieurs semaines, a été rendu possible grâce à une série de mesures

santées. Le directeur général du Fonds, M. Larosière, par le groupe de coordination de quelque 1 300 à 1 400 banques crédi- trices du Mexique, de leur volonté d'apporter cinq milliards de dollars d'argent frais. Deux milliards devront être fournis par les gouvernements pour permettre le redressement économique et financier du Mexique.

...et la B.R.I. un crédit relais de 1,2 milliard de dollars au Brésil

D'autre part, la Banque des règlements internationaux (B.R.I.) a annoncé le 23 décembre, que la négociation du crédit relais à court terme de 1,2 milliard de dollars, sollicité par le Brésil, a été conclue pour l'essentiel. Le gouverneur de la Banque centrale brésilienne, M. Carlos Langoni, a d'ailleurs précisé que ce crédit serait disponible le 28 décembre et pourrait être porté à 1,5 milliard de dollars si d'autres

instituts financiers se joignent au groupe de banques centrales qui participent aux négociations. Ce crédit doit permettre au Brésil d'attendre la première tranche du crédit de 4,9 milliards de dollars qui devrait être approuvé par le F.M.I. en janvier.

Enfin, l'Argentine pourrait prochainement recevoir de la B.R.I. un crédit relais de 1,5 milliard de dollars. (A.F.P., Agf).

ÉNERGIE

EN DÉPIT DE LA BAISSSE DES COURS SUR LE MARCHÉ LIBRE

Le Mexique et la Grande-Bretagne maintiennent le prix de leur brut

Deux importants pays producteurs de pétrole non membres de l'O.P.E.P., le Mexique et la Grande-Bretagne, ont annoncé qu'ils ne diminueraient pas leur prix de vente de leur brut. Le Mexique a précisé que son prix restera inchangé en janvier à un niveau de 32,50 dollars par baril pour les bruts légers. L'Agence officielle du prix du pétrole de l'O.P.E.P. pour le brut du Mexique (arabe léger). De même, la British Petroleum Oil Corporation (B.P.O.C.), qui exporte environ 10 % du pétrole extrait de la mer du Nord, a décidé de maintenir ses prix à leur niveau actuel (33,50 dollars par baril) pendant le 1^{er} trimestre 1983. La B.P.O.C. serait néanmoins engagée à réviser ce prix avant la fin du trimestre si des changements importants intervenaient dans le prix de l'O.P.E.P. sur le marché libre.

La décision de ces deux pays ne pas « casser les prix traduits » une fois - largement partagée - est venue aux pressions du marché. Les cours du brut sur le marché spot ont en effet baissé de 10 cents le baril au début de cette semaine.

Si le plafond de 18,5 millions de barils par jour fixé par l'O.P.E.P. est dépassé, le comité de surveillance de l'O.P.E.P. informé, prendra des mesures. Si le marché est en danger, il faudra prendre une décision sur la nécessité d'une nouvelle conférence. M. Marc Nan Nguema, secrétaire général de l'organisation, en prédisant un second et un troisième trimestre « difficile » pour les pays producteurs a déclaré qu'il n'y avait pas d'accord sur des quotas n'intervenant avant cette date.

FAITS ET CHIFFRES

Automobile

■ Poursuite de la reprise d'automobiles. États-Unis, et l'Alliance. Amorcée en novembre, la reprise d'automobiles sur le marché américain s'est poursuivie. Les cours des deux premières décades de décembre, du 10 au 20 décembre, ont augmenté de 38,3 % par rapport à la même période de 1981, du fait de la baisse des stocks. Sur le marché, l'Alliance, équivalent de la Renault fabriquée aux États-Unis, connaît un réel succès.

Les ventes de l'Alliance ont le 22 septembre dernier, à la fin de l'année, devraient s'élever à 1 000, a estimé M. Joseph Cappy, vice-président de l'American Motors Corp. Au 31 décembre, l'Alliance devrait ainsi dépasser 1 000 voitures, augmentation de 42 % par rapport au dernier trimestre 1981. (A.F.P.)

Energie

■ Total arrête activités de raffinage et distribution. Australie. La filiale australienne du groupe français a signé le 23 décembre un accord avec la société pétrolière australienne AMPOL, aux termes duquel elle lui cède ses activités de raffinage et de distribution en échange d'une prise de participation. Total Holdings Australia poursuivra ses activités dans l'exploration et la production de pétrole et de charbon et l'exploration d'uranium.

■ La centrale électronucléaire (EL 4) de Brennilis (Finistère sud) vient d'être à nouveau couplée au réseau après un arrêt de plus de trois ans. Elle devrait être mise en service normal pour la fin de l'année. Elle a été arrêtée le 13 septembre pour révision de routine, qui devait s'étaler sur environ un an. Or, vers le 10 octobre, des anomalies techniques ont été constatées sur l'un des trois turbo-soufflants qui assurent la circulation du gaz carbonique sous pression pour le refroidissement du réacteur. Le 5 novembre, alors que tout semblait à nouveau être en marche, une panne devait malheureusement produire la suite de la rupture d'une pièce mécanique du circuit de refroidissement.

La centrale EL 4 est un prototype qui a permis d'expérimenter une variante de la filière des réacteurs à uranium naturel refroidi au gaz. Elle utilise l'eau lourde au lieu du graphite. Elle a divergé en 1966. D'une puissance de 70 mégawatts, elle produit environ 10 millions de kWh par an. (Corresp.).

■ La compagnie pétrolière américaine Mesa Petroleum a lancé une offre publique d'achat sur une autre compagnie, General American Oil, pour un montant total de 520 millions de dollars (3,56 milliards de francs environ). Mesa a annoncé, lundi 21 décembre, qu'elle souhaitait acquérir au moins 51 % des actions de General American au prix de 40 dollars (274 F) par action. Jeudi 23 décembre, General American Oil a contre-attaqué en offrant de racheter au moins un tiers de ses propres actions en circulation, au prix de 30 dollars par action, afin d'empêcher l'opération projetée par Mesa. Le succès de l'offre faite par la General American, dont le cours s'est élevé à 650 millions de dollars (4,4 milliards de francs français), la mettrait à l'abri de toute OPA, dans la mesure où une bonne partie de son capital (26,39 %) est déjà contrôlée par la fondation Meadows, laquelle a rejeté l'offre de Mesa Petroleum.

Etranger

ÉTATS-UNIS

■ Les commandes américaines de biens durables ont progressé de 1,9 % en novembre, après avoir chuté de 4,9 % en octobre. Toutefois, leur montant, soit 70,8 milliards de dollars, demeure le plus élevé qu'ait enregistré mensuellement depuis mai dernier. (A.F.P.).

BELGIQUE

■ L'inflation a baissé en décembre pour la première fois depuis mai 1981 : l'indice belge des prix de détail s'est établi à 171,95, soit 0,6 % de moins qu'en novembre. Le taux annuel d'inflation a été de 8,10 % contre 8,85 % en novembre. La Belgique vit depuis un mois sous le régime du contrôle sélectif des prix. (A.P.).

TRANSPORTS

Quel est le meilleur tracé pour le T.G.V. Atlantique dans la banlieue sud de Paris ?

Le T.G.V. Atlantique, « grand projet » de la République depuis septembre 1981, commence à entrer dans la phase de la réalisation. Les Paris à Bordeaux, les bureaux de l'administration, des collectivités locales et des associations de citoyens et des inquiétudes suscitées par une énorme opération : 300 kilomètres de lignes

nouvelles, 7,5 milliards de francs de travaux et 4,5 milliards de francs de matériel.

Le Loir-et-Cher (lire l'encadré ci-contre), beaucoup de boucheries en signe de réticence. En Ile-de-France, les réactions sont plus diverses. Le conseil régional attend de plus amples informations, les communes de l'Essonne et la direction

partementale de l'équipement ont bien avancé dans leur réflexion. Un courant favorable s'amorce qui dépendant des conditions : la création d'une gare décentralisée à Massy, susceptible de permettre aux habitants du Sud de Paris d'emprunter la nouvelle ligne sans passer par Paris, en prise en compte des nuisances que la création d'une telle ligne, au cœur d'une zone urbanisée, pourrait entraîner.

Le « nœud » ferroviaire de Massy-Palaiseau

Depuis que M. François Mitterrand a lancé, en septembre 1981, l'idée de créer le T.G.V. Atlantique, les études avancées. Le projet, M. Pierre Mauroy a autorisé la S.N.C.F., en novembre dernier, à engager la procédure conduisant à la déclaration d'utilité publique. Une enquête publique a donc ouverte, vraisemblablement en janvier prochain. Dans ce cadre, le ministre des transports, M. Charles Fiterman a chargé le préfet de la région Ile-de-France de procéder à une large consultation des collectivités territoriales intéressées par le T.G.V. Atlantique.

La S.N.C.F. a donc mené à bien

des études qui concluent que la situation actuelle du réseau dans le sud-ouest ne permet plus un ajustement de l'offre et de la qualité de service à l'évolution prévisible de la demande. Le T.G.V. Atlantique permettrait de résoudre le problème des capacités et de soulager les lignes actuelles Paris-Tours et Paris-Le Mans. Les trains rapides à profit de ces lignes.

Le tracé de la ligne nouvelle emprunterait les infrastructures ferroviaires actuelles de Montparnasse à Montrouge puis la plate-forme de Gallardon de Montrouge à Palaiseau. Au-delà, il serait jumelé avec l'autoroute A 10 puis juxtaposé à la ligne Paris à Tours par Châteaudun à Vendôme. C'est à Voves, en Eure-et-Loir que serait situé le terminus de la ligne sud-ouest.

En 1981, d'une heure environ le temps de parcours de la ville, le T.G.V. aurait un trafic annuel estimé à 5,3 millions de voyageurs en 1990. La ligne aurait un trafic de 21,5 millions de voyageurs cette même année et présenterait, selon la S.N.C.F., une bonne rentabilité pour l'entreprise (10,6 %). D'autre part, on estime que la ligne sud-ouest, la nouvelle ligne et des nouvelles rames procurerait du travail à plus de 200 millions de francs pendant environ 10 ans.

Les collectivités locales ont pris une initiative avec les représentants de la S.N.C.F. et de la S.N.C.F. Ce sont les communes de l'Essonne, de la T.G.V. Atlantique, qui sont les premières concernées. Réunions sur réunions ont été tenues au long de cette année. Un consensus favorable s'est amorcé qui a posé deux conditions : créer sur le site de l'actuelle gare de Massy, une gare décentralisée du T.G.V., qui permettrait aux habitants de l'Essonne, de la Seine-et-Marne et du Val-de-Marne, de profiter de la nouvelle ligne sans avoir à passer par Paris, et d'étudier, dans le même temps, le problème de l'infrastructure nouvelle qu'une telle gare supposerait ainsi que les aménagements entraînés par le T.G.V. Atlantique.

Les communes sont, quelles qu'elles soient, les conclusions de ces études, opposées au projet. Il s'agit de Verrières-le-Buisson, Janvry, Brétigny-sur-Orge, Vaujours, Saint-Cyr-sous-Dourdan, Evry, Palaiseau, Massy, Villebon-sur-Yvette, Angerville, et les communes de la Seine-et-Marne seraient pour l'opération. Mais chacune, attend que les études s'affinent. Quelles seraient, demandent-elles,

des précautions prises pour l'environnement, l'isolation phonique et l'amélioration du système de transport en commun dans le département ? Les travaux réalisés par la direction régionale de l'équipement (D.R.E.) d'Ile-de-France et la direction départementale de l'équipement (D.D.E.) de l'Essonne, il ressort un certain nombre de propositions, chiffrées, susceptibles d'apporter les réponses que tout le monde attend.

Le tracé de Massy, tout d'abord, semble se justifier parfaitement : il a réduit le temps de trajet des voyageurs de Paris sur la ligne T.G.V., sans pour autant entraîner une perte de temps importante pour les voyageurs de Paris ou de province. Le stationnement d'une rame à Massy serait en effet de cinq minutes. On estime, d'autre part, à 10 % de trafic total de la nouvelle ligne, le trafic de cette gare décentralisée, soit plus que celle de Massy de Tours. Elle accueillera près de deux millions de voyageurs par an sans l'hypothèse économique la plus rentable pour la S.N.C.F. - où seul un train de cinq rames s'arrêterait à Massy. Enfin, la gare serait installée à l'extrémité des voies du T.G.V. en souterrain à cet endroit, et à proximité de la gare de la ligne B du R.E.R. et de la ligne S.N.C.F. Versailles-Juvisy.

Des parkings devraient être construits sur l'emplacement actuel de la gare de triage de Massy. Trois mille places seraient nécessaires, soit quinze cents pour les usagers du T.G.V. Le coût total de ce projet de gare est estimé par la D.R.E. à 300 millions de francs (au 1^{er} janvier 1982).

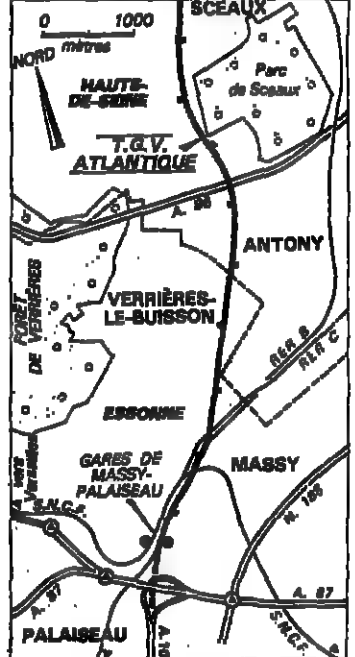
La gare de Massy serait unique dans le réseau des T.G.V. La question de s'en servir comme d'une gare de banlieue. Le problème d'autres moyens de transports en commun pour les habitants de l'Essonne et de la Seine-et-Marne routières reste donc posé.

Le schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de l'Ile-de-France a maintenu le principe d'une gare dans l'autoroute A 10 et l'autoroute de ceinture A 86. Cette liaison, comportant une chaussée de chaque côté de la ligne T.G.V. d'un coût de 50 millions de francs, permettrait, selon la D.R.E., de faciliter les échanges entre le sud de la R.N. 118 et l'autoroute A 6 et d'assurer une meilleure desserte de la nouvelle gare.

Sur ce même site de Gallardon, deux projets ont été étudiés qui amélioreraient la desserte de la banlieue

par les transports en commun : une ligne banlieue S.N.C.F. de Montparnasse à Massy qui serait jumelée avec la ligne B du R.E.R. - soit un site propre pour autobus qui relierait le terminus de la ligne de métro n° 13, Châtillon, à Massy. Son coût est estimé à 100 millions de francs. L'autobus pourrait être remplacé par le T.G.V., d'un débit plus rapide mais beaucoup plus cher.

Ces différentes infrastructures, selon la D.R.E., sont compatibles entre elles et avec le T.G.V. Elles peuvent être réalisées sans acquisition de nouvelles terres importantes et permettent d'améliorer la des-



Il faudra attendre, pour en savoir plus long, la position de l'ensemble des collectivités locales concernées par ce projet du T.G.V. Atlantique et que soit menée à son terme l'enquête publique. Elle est simplement indicative, que pour ce qui est du tronçon Montparnasse-Massy, les études en cours cadrent bien avec les projets en matière de transports desservis par le conseil régional d'Ile-de-France dans le cadre de la préparation du Plan.

OLIVIER SCHMITT.

(Publicité)

RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE DÉMOCRATIQUE ET POPULAIRE

MINISTÈRE DE LA CULTURE

UNION NATIONALE ÉCRITURE ET DE TRAVAIL (S.N.E.D.)

8, rue de la République, Alger, B. 1

ALGER

AVIS D'APPEL D'OFFRES

NATIONAL ET INTERNATIONAL OUVERT

NUMÉRO 47-01 / 83

Un avis d'appel d'offres international ouvert en vue de la fourniture de :

Matériel technique (pour bureau d'étude).

Les entreprises intéressées peuvent retirer les charges à l'adresse suivante :

S.N.E.D. - Unité papeterie, 8, rue Med-Arezki-Ben-Bouazid, El Annassers - ALGER, contre la somme de 200,00 DA.

Le dépôt des offres est fixé à 45 jours à dater de la parution de l'avis.

Les offres doivent parvenir obligatoirement par voie postale à l'adresse sus-indiquée, double enveloppe cachetée.

L'enveloppe extérieure sera totalement anonyme et sans aucune indication pouvant identifier la firme.

Elle ne devra porter que les mentions ci-après :

S.N.E.D. - Unité papeterie, 8, rue Med-Arezki-Ben-Bouazid, El Annassers - ALGER, AVIS D'APPEL D'OFFRES NATIONAL ET INTERNATIONAL OUVERT, N° 47-01/83, P.L. CONFIDENTIEL - NE PAS OUVRIR, D.D.P. - Les marchés.

Les soumissionnaires engagés par leurs offres pendant 90 jours.

Les offres doivent être obligatoirement accompagnées des documents suivants : peine de nullité.

A) Entreprises nationales : privé :

- Statuts de l'entreprise ;
- Situation fiscale ;
- Déclaration à souscrire ;
- Lettre de soumission ;
- Liste des principaux actionnaires, et gestionnaires.

B) Entreprises étrangères :

- Statuts de l'entreprise ;
- Déclaration à souscrire ;
- Lettre de soumission ;
- Situation fiscale en Algérie et dans le pays de leur siège social ;
- Dernier bilan ;
- Liste des principaux actionnaires et gestionnaires ;
- Attestation de non-recours à des intermédiaires conformément à la loi 78/02 du 11/02/1982 portant monopole de l'Etat sur l'extérieur.

AVIS FINANCIERS DES SOCIÉTÉS

GRUPE TOTAL

O.F.P. - OMNIUM FINANCIER DE PARIS

DARTY

GRUPE DARTY

CHEFRES D'AFFAIRES DES TROIS PREMIERS TRIMESTRES DE L'EXERCICE 1982-1983

Le chiffre d'affaires hors taxes des trois premiers trimestres de l'exercice 1982-1983 (mars à mai 1982) s'est élevé à 2 623 000 000 francs (1 921 116 000 francs pour le même période de l'exercice précédent, soit une augmentation de 36,6 %). Cette augmentation ne peut pas être traduite à l'encre de l'exercice au fait de :

- la détermination de la contribution des ventes ;
- l'anticipation des achats de matériel d'équipement entraînée par le blocage des prix et des revenus.

DUBIGON-NORMANDE S.A.

Une assemblée générale extraordinaire de la société Dubigon-Normande a été tenue le 22 décembre 1982 et a décidé le report au 31 mars 1983 de l'assemblée de l'exercice 1982 qui a ainsi une durée exceptionnelle de quinze mois.

A la suite de cette assemblée générale extraordinaire, un conseil d'administration de la société s'est réuni et a fait connaître que les pouvoirs publics avaient entre les mains les propositions industrielles permettant d'assurer l'avenir de la société. Compte tenu de la mise en point avancé de ces propositions, les pouvoirs publics ont autorisé le conseil à communiquer qu'ils sont et déjà en mesure d'annoncer qu'une solution interviendra avant la fin de l'année.

CRÉATEURS D'ENTREPRISE, EXPORTATEURS, INVESTISSEURS

Votre siège

à Paris, Londres, Jérusalem

de 150 à 350 \$ par mois

Constitution de Sociétés

G.E.I.C.A. 69 rue du Louvre 75002 PARIS

Tél. 390-61-15

G.V. Atlantique
aris ?

23 DECEMBRE

Case	Domain	Case	Domain
------	--------	------	--------

[illegible][illegible][illegible]

main	160	148	Main Obligations	375 53	389 5
Alternated	171	Mortg. - Earnings	11578 88	11484 2
			Mortg. - Int.	746 23	712 3

...S&P	53	60
...Dow Jones	1,000	1,000
...Industrial	12	12
...Energy	270	270
...Midwest	330	330
...South	340	340
...West	350	350
...North	360	360
...Southwest	370	370
...Northeast	380	380
...Midwest	390	390
...South	400	400
...West	410	410
...North	420	420
...Southwest	430	430
...Northeast	440	440
...Midwest	450	450
...South	460	460
...West	470	470
...North	480	480
...Southwest	490	490
...Northeast	500	500
...Midwest	510	510
...South	520	520
...West	530	530
...North	540	540
...Southwest	550	550
...Northeast	560	560
...Midwest	570	570
...South	580	580
...West	590	590
...North	600	600
...Southwest	610	610
...Northeast	620	620
...Midwest	630	630
...South	640	640
...West	650	650
...North	660	660
...Southwest	670	670
...Northeast	680	680
...Midwest	690	690
...South	700	700
...West	710	710
...North	720	720
...Southwest	730	730
...Northeast	740	740
...Midwest	750	750
...South	760	760
...West	770	770
...North	780	780
...Southwest	790	790
...Northeast	800	800
...Midwest	810	810
...South	820	820
...West	830	830
...North	840	840
...Southwest	850	850
...Northeast	860	860
...Midwest	870	870
...South	880	880
...West	890	890
...North	900	900
...Southwest	910	910
...Northeast	920	920
...Midwest	930	930
...South	940	940
...West	950	950
...North	960	960
...Southwest	970	970
...Northeast	980	980
...Midwest	990	990
...South	1,000	1,000

19	199	Shower	270 93	6
20	219	Sig	553 51	4

Autres valeurs hors cote	166								
co de Pin	18 43	18 95							
co de	396	395							
co de	70	3 500							
co de	63								
co de	15								
co de	46	38 100							
co de	336								
co de	118								
co de									
co de	580	580							

La Chambre syndicale a décidé de prolonger, après la clôture, la cotation des valeurs ayant été exceptionnellement l'objet de transactions entre 14 h. 15 et 14 h. 30. Pour cette

coupon détaché : * : droit détaché ; u : offert ; d : demandé ; ● : prix précédent (SI/CAV)

LE MARCHAND DU TEMPLE

Une consommation stable, mais un commerce pas tout à fait comme les autres : les cierges. (Lire page III.)

UN VILLAGE POUR LES FRANÇAIS EN CHINE

Exemple de l'ouverture économique ■ l'Ouest, un village pour pétroliers français. (Lire page VII.)

RENÉ ZAZO

PSYCHOLOGUE DE LA PERSONNE

René Zazo tente de donner une réponse scientifique au développement de la personnalité de l'enfant. (Lire page IX.)

Le Monde

DIMANCHE



LA MOUCHE

Sur le chemin du retour

par GRAHAM GREENE

ELLE se sentait gagnée par une timidité fort peu professionnelle, un sentiment de sauf-juste qu'elle éprouvait avant chaque interview — l'aplomb viril du grand reporter, l'assurance traditionnelle, le défaut, mais pas son cynisme. C'est un moins qu'elle croyait à ce moment-là : elle pouvait montrer un cynisme n'importe quel homme, et avoir de bonnes raisons.

Elle se souvint pour l'instant la petite main d'un pavillon de banlieue-tout blanc, et des visages qui l'entouraient. Les hommes portaient tous des pistolets à la ceinture ; l'un d'eux portait un veston-tel-de-pressé comme son, comme il guettait, avec le reculement d'un prétre, la main d'un de ses deux indiens. Ces hommes ne sont pas étrangers, songe-t-elle, que les indiens durent la parole à Christophe Colomb il y a cinq siècles. Leurs tenues de camouflage ressemblaient à des motifs peints sur la peau nue. « Je ne parle pas espagnol », annonça-t-elle, tout comme l'aurait pu dire il y a cinq siècles. « Je ne parle pas la langue indienne ».

Elle essaya le français — sans succès, — puis l'anglais, qui était la langue de sa mère, mais elle n'obtint pas plus de résultats.

« Je m'appelle Madame Duval. J'ai rendez-vous avec le général. »

L'un des hommes — un officier — éclata de rire. Ce rire lui donna l'impression de quitter cette cour à la minute même, de regagner la pseudo-luxe de son hôtel, puis l'aéroport en cours de construction, et d'embarquer pour le long et fatigant voyage à travers jusqu'à Paris. Mais elle, la peur provoquait toujours le colère.

« Je dois prévenir le général que je suis là », dit-elle, mais sans que personne ne la comprenait.

L'un des soldats, assis sur un banc, nettoyait son arme automatique. Trapp, les cheveux grisonnants, il portait son uniforme de sergent à la manière d'un quelconque imperméable qu'il aurait jeté ses ses épaules pour se protéger de la pluie fine et intermittente qui venait du Pacifique. Elle l'observa attentivement tandis qu'il nettoyait son arme, tandis qu'il nettoyait son arme, tandis qu'il nettoyait son arme. Celui qui nettoyait le walkie-talkie regardait à l'horizon du son dieu et ne prêtait pas attention à elle.

« Gringo, dit l'officier. — Je ne suis pas gringo. Je suis française. »

Elle se souvint donc compte à présent qu'il ne comprenait pas un seul mot — à l'exception de gringo. En lui montrant le nouveau d'un microphone, il l'observa du moins elle eut cette impression. Toutes les tentatives furent infructueuses, elle lui dit, et elle n'ont pas d'autre moyen pour se protéger, et elle plus que d'autres parce que tu ne parles pas espagnol.

« Le général, fit-elle entendre, le général. »

Elle savait qu'elle prononçait ce mot de façon incorrecte pour une comédie espagnole. Elle n'avait jamais eu la maîtrise des langues étrangères, mais elle parvint à reconnaître celui du conseiller qui lui avait ménagé cette entrevue avec le général.

« Serait-ce lui », annonça-t-elle sans oser lui demander s'il s'agissait bien de ce nom-là — peut-être était-ce Rodriguez, Gonzalez ou Fernandez.

Le sergent referma la crosse de son arme avec un bruit sec et se leva pour aller chercher un anglais. Elle était un anglais. Elle était un anglais. Elle était un anglais.

« Vous êtes mademoiselle Duval ? »

— Madame Duval.

— Mademoiselle ?

— Oui.

— Bah, ça n'a pas beaucoup d'importance, dit-il en hochant la tête.

— Ça en a pour moi.

— Je ne pensais pas à vous. »

Il se leva et alla parler à l'officier. Les galons n'annonçaient

qu'un simple sergent, mais sa personne paraissait être une autorité qui ne laissait rien à la hiérarchie. Elle l'avait trouvé plutôt insolent, mais il ne lui fut pas moins avec l'officier. De son bras, il lui indiquait le présent la porte d'entrée de l'insignifiant pavillon.

« Vous pouvez y aller. Le général vous recevra. »

— Le sergent Martinez vous le dit — pour l'instant ?

« Oui. Le général veut que je me charge de la traduction. Il dit que vous le voyez. »

— Dans ce cas, comment pouvez-vous traduire ? »

Elle constata que le sourire du sergent, malgré son insolence qu'il employait, n'avait rien d'insolent.

« Ah ! Ici, on est toujours à vous. Viens avec moi, qu'on parle. »

Elle fut retenue une seconde par un petit tableau d'ordonnance, un mauvais tableau, un guéridon, un nu sculpté en style victorien et un chien en porcelaine grandeur nature. Le soldat qui l'arrêta désigna le

gnétophone qu'elle portait au bandoulière.

« Exact, fit le sergent. Il vous servira mieux à laisser sur la table. »

— Ça n'est pas qu'un magnétophone. Je n'ai jamais appris le steno. Est-ce que ça ressemble à une machine ?

— Non. Mais vous le même — ça serait mieux. S'il vous plaît. »

Elle posa l'appareil sur le guéridon. Il faudra que je me fie à ma mémoire, songeait-elle, à ma foule de mémoire que je déteste.

« Après tout, dit-elle, je suis une meurtrière, vous savez ? »

— Un meurtrier est le protégé de son sergent, répliqua le sergent.

ELLE était plus d'un mois que le rédacteur en chef l'avait convoquée à déjeuner au Fouquet's. Elle ne le connaissait pas, mais il lui avait adressé une invitation écrite et courtoise, composée d'un mot d'ordre qui évoquait les lettres d'imprimerie. Il y avait l'éloge d'une interview qu'elle avait donnée à une autre journal. Peut-être se faisait-il un

remède à son mal. Il n'oubliait pas que la revue était la charge d'un plus haute responsabilité intellectuelle que celle où elle évoluait. Elle avait le coup sûr de son sergent, ce qui était toujours le signe de la qualité.

Elle accepta l'invitation, et la matin suivante elle fut au nouveau « explication finale » de son mari — le quatrième en quatre ans. Les premières explications furent les moins pénibles : la jalousie, après tout, une forme d'amour ; la troisième, terrible, était la douleur des promesses non tenues, mais la quatrième fut la pire, elle était la colère, rien d'autre que la lassitude de l'agacement de la répétition du même reproche, et la conviction que l'homme avec qui l'on vit ne changera jamais, et que la seule certitude qu'on fonde on s'en rendra plus guère. Cette fois, songeait-elle, c'est vraiment l'explication finale. Il ne lui restait plus qu'à boucler ses valises, merci, il n'y avait pas d'enfants à prendre en considération.

Elle arriva chez le maître du Fouquet's avec dix minutes de retard. Elle avait dû attendre beaucoup pour demeurer ponctuelle. Elle demanda au serveur de lui indiquer la table de M. Jacques Durand et vit l'homme se lever pour l'accueillir. Il était grand, mince, beau — un cas, il lui rappelait son mari. La séduction physique peut être aussi écumante que le chocolat.

La distinction aurait été imposée sans une ondulation un peu trop parfaite des cheveux grisonnants au-dessus des oreilles — mais ses oreilles, il fallait l'avouer, possédaient la taille masculine idéale. (Elle avait horreur des petites oreilles.) Elle l'aurait pris pour un diplomate si elle n'avait pas vu qu'il dirigeait cet établissement de la gauche bon genre qu'elle ne lui avait rarement, n'éprouvant guère de sympathie pour sa tendance à la politique de gauche.

Nombreux sont les hommes qui restent amorphes au premier abord, mais s'animent par le regard : celui-ci, les yeux, malgré la galanterie un peu froide qu'on y lisait, étaient la part la moins vivante. Sous les vêtements de son élégante charpente, elle qu'il lui offrait un siège et lui passait le menu, elle avait d'une certaine vis — il y avait une part de séduction, mais cette séduction ne s'exprimait que par les mots.

Il conseilla le turbot, puis, lorsqu'elle eut accepté sa suggestion, il exprima le nouveau plaisir qu'il lui avait procuré la dernière interview, en reprenant les termes mêmes de sa lettre — « étaient peut-être les siens, après tout, et non ceux de sa secrétaire, car il ne se souvenait plus d'avoir donné la peine de lui apprendre par cœur. »

« Leur turbot est excellent, ajouta-t-il. »

— Je vous remercie. Vous êtes aimable.

— Il y a longtemps que je suis en que vous faites. Madame Duval. Vous êtes si profonde. Vos interviews ne sont pas dictées par vos victimes.

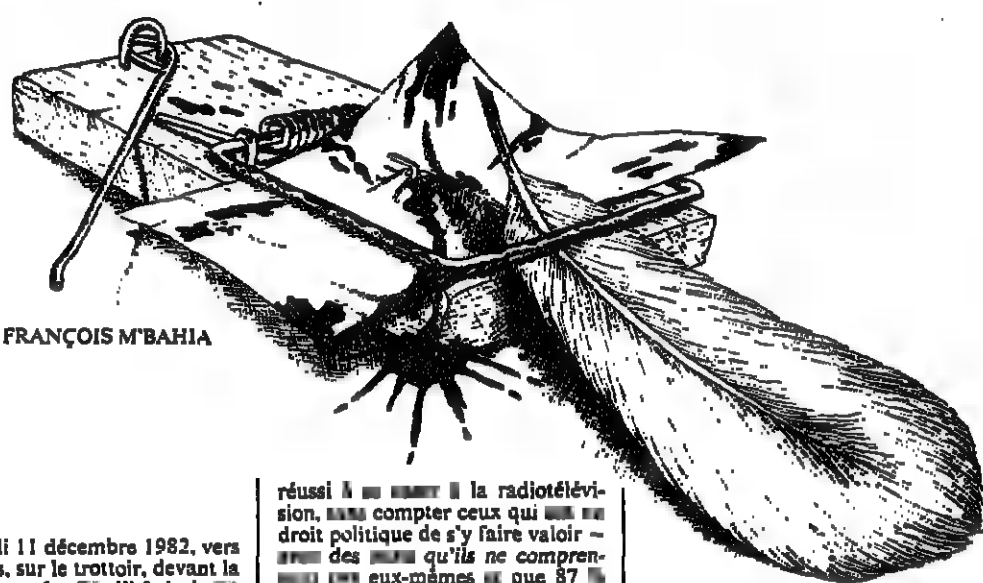
— J'utilise un magnétophone.

— Je me parlais sur un plan littéral. (Il fit craquer sa tranche de pain grillé.) Vous êtes si longtemps (son vocabulaire semblait limité, mais peut-être était-ce dû au fait qu'il était journaliste) que je vous considère comme une personne normale. »

« Sa bouche, c'était visiblement un compliment, et il marqua un temps d'arrêt, sans doute attendant d'un nouveau remerciement. Elle se souvint combien elle avait dû lui paraître sérieuse. Son lit, il y avait toujours une valise prête. Elle voulait se remplir avant le retour de son mari — il était probable, mais impossible, qu'il rentre avant l'heure du dîner. »

(Lire la suite page X.)

COURRIER



FRANÇOIS M'BAHIA

Soins

Samedi 11 décembre 1982, vers 13 heures, sur le trottoir, devant la porte d'entrée de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Une femme, dans un état psychiatrique manifestement grave, saute sur les pas de ceux qui l'approchent et les bat violemment. Les gens regardent, sans prendre aucune initiative. A plusieurs reprises, deux employés en blouse blanche (infirmiers ? personnel administratif ?) s'approchent de la malade, la saisissent par les bras et s'en vont vers l'intérieur. La femme doit se répéter indéfiniment.

Arrive alors un groupe d'étudiants du dix-huitième environ (ah ! ces jeunes, il pleut de notre côté) ; ils interpellent les « hospitaliers », leur demandent de conduire cette femme aux consultations d'urgence ou au service de psychiatrie, soit de téléphoner à la police secours. Réponse : « Ce n'est pas votre affaire, cela regarde pas ». Les étudiants vont alors eux-mêmes alerter les policiers de la préfecture de police, proche de quelques dizaines de mètres : un car de police secours arrive immédiatement et emmène la femme. Je n'épiloguerai pas sur l'indifférence, bien de nos concitoyens ; ne peut pas parler, ici, de lâcheté, car il n'y avait aucun danger à parcourir quelques mètres pour prévenir un agent.

Plus intéressant, en revanche, semble le comportement de deux agents hospitaliers, que l'affaire ne concernait pas, sauf pour venir tabasser le temps en temps un malade mental, qui demandait évidemment moins d'efforts que de téléphoner à la police (mais procurait peut-être plus de satisfactions ?). Indépendamment des implications juridiques d'une telle attitude (et des témoins qui manquent), cela laisse rêver sur les possibilités d'humanisation de nos hôpitaux psychiatriques (j'allais dire « humaine », morale, langage ridicule d'un homme en temps) ; on dispense au personnel qui y travaille. Sujet tabou, sans doute. On sait bien que seuls les médecins des hôpitaux, comme les jeunes des rues...

DOCTEUR ELIE ARIÉ (Paris)

Inabrégeable

Je pense que ce n'est pas *Gutenberg qui capitule* (comme l'a écrit Jacques Cellard dans le *Monde Dimanche* du 5 décembre 1982), c'est la langue, la culture française réunies.

Car je ne considère pas comme enrichissement les trois quarts « créations » qui nous font pousser dans l'oubli — par pure paresse, fatuité et imitation du voisin (ou des « speakers ») — les existants et suffisants, la littérature et même ce que j'appelle « Arts ».

Je ne parle que des langues que je connais assez bien, c'est-à-dire le français, l'allemand, la dernière langue le phénomène est absolument identique.

On connaît depuis longtemps une table abattable, mais pour quoi faut-il « abonner, abréger » ? L'abrégeable est abominable ?

Pourquoi écrit-on les non-voyants, plus « social » que aveugles ? Les non-mobiles, quand il y a des paralytiques ? Et si j'avais le temps et le goût de retourner dans ma tête certaines « souvenirs du monde » cela abrégeable parce que trop extensible.

Car la même stupidité règne se répand dans la langue allemande, pratiquée par un de « chercheurs » socio-quelque chose, n'importe quel type qui

réussit à la radiotélévision, sans compter ceux qui ont droit politique de s'y faire valoir — des « qu'ils ne comprennent pas » eux-mêmes et que 87 % des auditeurs ne perçoivent même pas ou ne comprennent pas. C'est ainsi qu'ils comprennent qu'ils sont pauvres choses, tout juste bons à être — un de ces jours on leur proposera des bulletins avec des zéros ou autres symboles. J'ai essayé une fois — mais il est impossible d'enregistrer sur magnétophone assez rapidement tant de « ge-keirte » bluffs, la parole n'étant pas en « A ». A noter que l'allemand est ma langue maternelle, que j'aime mieux que la française et diverses autres dont j'ai les notions.

Au diable notre langue de terminologie — que l'on recommande à apprendre à lire et à écrire aux enfants. Pour des milliers de gens que l'on laisse parler à l'écrit, cela n'est plus « faisable/machbar ». Il y a surproduction de termes inappropriés (dans les deux sens).

Recevez, Monsieur, mes salutations.

KYRA (Vienna, Autriche.)

Les débuts des coopératives agricoles

C'est beaucoup d'intérêt que j'ai lu l'article de Philippe Frémeaux sur les coopératives agricoles, dans le *Monde Dimanche* du 12 décembre. Permettez-moi d'y joindre mes propres réflexions.

En août 1934, le prix du blé s'établissait autour de 30 F le quintal à la Bourse de Commerce. Mais en 1933, les syndicats agricoles avaient conclu avec le ministère de l'Agriculture des accords de report qui devaient permettre aux producteurs de recevoir finalement 70 et 80 F. Démunis de moyens, ils accomplissaient une tâche à laquelle ils n'étaient pas préparés et qui allait couvrir de nombreuses irrégularités. Aussi dès février 1936 attendait du gouvernement l'organisation complète du marché agricole, laquelle allait tout naturellement constituer le socle de la politique gouvernementale.

L'Office du blé était créé le 15 août 1936. L'Office se trouvait placé au sommet d'une organisation du marché basée sur le fonctionnement d'organismes « producteurs » des coopératives, rapidement constituées, devaient tailler tout de suite la part du lion. Toute série de dispositions prévoyant les modalités de stockage, d'écoulement des stocks, de répartition des excédents, financés par l'intermédiaire du Crédit agricole, les subventions pour la construction de silos et primes d'amortissement au moyen d'un fonds spécial alimenté par une surtaxe sur les livraisons directes en meunerie, étaient prises.

L'Office, assurant le contrôle administratif et comptable des coopératives, a joué un rôle particulièrement éducatif auprès d'organismes naissants dont les conseils d'administration étaient composés d'agriculteurs qui n'avaient pas hésité à prendre des responsabilités dans leur gestion. Les adhérents nécessaires y souscrivaient des parts sociales et cotisaient des usagers pour lesquels la loi avait prévu un temps de réflexion, en leur octroyant un délai de trois ans pour adhérer ou renoncer. Dégagés de ces responsabilités, ils ne contribuaient pas moins au frais de gestion.

Depuis cette époque, les coopératives sont devenues centrales en 1941 à la suite de l'extension de la réglementation des céréales secondaires. Elles ont beaucoup investi les places de parterre, adhérents à des activités annexes complémentaires, elles constituent

aujourd'hui, l'auteur de l'article l'a souligné, l'une des branches les plus solides de l'organisation professionnelle agricole.

P. MAILLARD (Metz)

Saint-Cloud

Dans la rubrique « Courrier » du *Monde Dimanche* du 12 décembre 1982, M. Roger Maillard fait un certain nombre d'observations sur le domaine de Saint-Cloud.

Je pense que les habitants seront intéressés de savoir que les terrains doivent être tenus en laisse qu'à deux emplacements du domaine : les jardins à la française et le jardin du Trocadéro.

Pour le reste, il est seulement déconseillé de ne pas laisser errer les animaux sans surveillance (article 5 du règlement du domaine). Il me semble qu'il s'agit là d'un bon compromis entre le désir légitime des propriétaires de laisser courir leurs chiens et le droit non moins légitime de l'Etat de maintenir en parfait état le parc (ce

PARTI PRIS

L'enfant-dieu

Laissons l'âne et le bœuf aux écologistes, les bergers aux provinciaux et les rois mages aux diplomates. C'est l'enfant entre Marie et Joseph. L'enfant, il suffit d'une minuscule pour que l'image devienne celle de bien des couples aujourd'hui : entre parents, l'enfant-dieu.

Les démographes en sont d'accord. S'il y a, en France, d'enfants, il n'y a jamais eu de ménages. Parmi les couples mariés dans les années 30, indique l'INED (1), 16 % n'avaient pas d'enfant. Dans les années 70, la proportion est de 10 %, d'après les données les plus récentes, ils ne seront bientôt plus que 5 %. Pour autant qu'on puisse le savoir, les couples non mariés sont aussi plus nombreux à avoir un enfant. N'en pas avoir est devenu ou redevenu une épreuve, un chagrin. Tels parloirs de culpabilité. Paradoxalement, mais la femme n'est pas nouvelle, plus l'avenir est sombre, plus les hommes et les femmes veulent assurer leur descendance. Certains experts y voient, notamment dans le cas présent, un désir d'assurer, à travers l'enfant, une promotion sociale. D'où l'enfant unique, sur qui se concentrent toutes les

Tantons une autre explication. Les Français d'aujourd'hui craignent la solitude. Même si peut-être surtout la solitude à deux. En même temps, le couple est l'alliance de deux personnalités de plus en plus autonomes d'où un partage des tâches quotidiennes même ménagères. L'enfant est élevé par la mère et, beaucoup plus directement qu'hier, par le père. Il est un point de rencontre, non seulement de soutien, mais aussi de soins. Les séparations n'en deviennent que plus déchirantes, chacun se sentant capable de répondre à la totalité des besoins éducatifs et matériels. Mais les unions ne deviennent plus équilibrées.

L'enfant est dieu, de la même façon, pour chacun de ses parents. Et il est mêlé plus étroitement à la vie commune, aux fêtes bébés qu'emportant sur leur dos ou sur leur ventre les pères et les mères qui font les courses du ménage.

Les moralistes déploieront sans doute la diminution des « fratries », et peut-être n'ont-ils pas tort. Mais ce nouveau modèle de famille n'en est pas moins un signe d'adaptation et, même, d'un motif d'optimisme.

JEAN PLANCHAS.

(1) Le *Monde* du 12 décembre 1982.

qui est, je crois, le cas, grâce à la compétence et au dévouement des jardiniers et des agents de surveillance.

M. Maillard se plaint de l'absence des gardes ; qu'il sache que le domaine est très bien surveillé même s'il ne voit pas des agents partout. Il est d'ailleurs connu pour être l'un des plus sûrs de toute la région parisienne, et on y relève un nombre exceptionnellement faible d'agressions ou de plaintes.

Enfin, M. Maillard se plaint de l'absence des gardes ; qu'il sache que le domaine est très bien surveillé même s'il ne voit pas des agents partout. Il est d'ailleurs connu pour être l'un des plus sûrs de toute la région parisienne, et on y relève un nombre exceptionnellement faible d'agressions ou de plaintes.

JOSEPH BELMONT,

Conservateur du domaine national de Saint-Cloud.

VOUS ET MOI

Paris-Londres-Paris

Extrait du *Journal classique* des conversations françaises et anglaises en une série de dialogues destinés à faciliter la pratique de la conversation familière, par P. MAILLARD, littérateur français et anglais J.-H. Truchy, Paris 1842.

— Alors la France pour quelque temps, et maintenant retour à la capitale.

— Je reviens de reprocher rapidement. Combien de mille croisez-vous que vous faites à l'heure ?

— Je reviens que nous ne faisons que la vapeur, le moyen de la dompter et de la gouverner.

— J'ai un peu de nouvelles, mais je ne puis pas dire que je suis malade.

— Avez-vous déjà voyagé sur quelques-uns de ces chemins de fer ? C'est un moyen bien expéditif de voyager.

— Lorsque j'y vais, je prends le train à Paris à Calais, et la Doune à Londres, on pourra aller à Paris à Londres en un jour.

— Quelle importante invention ! Nous sommes maintenant à l'embouchure de la Tamise.

— Voilà la Tour, si célèbre dans l'histoire, et ce grand bâtiment en pierre, c'est la douane.

— Vous n'avez pas de bateau sur les rives de la Tamise ?

— Londres étant si près de la mer, les plus commerçants du monde, les rives de la Tamise sont couvertes d'immenses magasins de marchandises pour recevoir les marchandises.

— C'est dommage.

— Les Anglais se sont toujours intéressés à la mer, en réfléchissant que cet encombrement est le signe de leur prospérité nationale.

— Au spectacle

Je vois des dames au parterre, qui me paraissent étranges ; mais elles ont l'air de se faire plaisir.

— Oh ! oui, ce sont des femmes et des filles de bourgeois, qui ont l'air de se faire plaisir.

— Mais savez-vous sans doute qu'en France les hommes ne vont pas au parterre.

— Oui, mais nos théâtres les places de parterre sont chères, comme vous pouvez le voir, on y est commodément et la vue est

est bien composée. Eh bien, maintenant que le premier acte est fini, que pensez-vous de ce que vous avez vu ?

— Le changement continué de la scène me paraît extraordinaire.

— Oui, j'ai remarqué que c'est une pièce entière représentée sans que nous appelions un changement de scène.

— C'est que notre attention se porte plutôt sur le spectacle de l'extérieur, et que nous ne nous occupons que de l'égard de la scène, de lieu et d'action.

● De retour à France

Pouvez-vous nous donner des places pour le coupé pour Paris, demain matin ?

— Oui, monsieur, il nous reste précisément les places, numéros 2 (deux) et 3 (trois).

— Inscrivez-les pour nous, et voilà (vingt) francs d'arrhes.

— Dormez-vous dans un véhicule ? Que je ne vous empêche pas de dormir quand vous aurez l'envie.

— Je vous en remercie, je vais faire une petite somme.

— Alors, éveillez-vous, nous voici à Beauvais.

— Oui, pas mal. Nous serons dans la capitale à peu près 7 (sept) heures.

— Oui, pourvu qu'il n'arrive rien pour nous retarder.

— Mais il n'y a pas de probabilité qu'il nous arrive quelque chose, n'est-ce pas ?

Pas que je sache, mais la route pourrait être un peu mauvaise.

— Je ne suis pas sûr de la voir se briser, mais elle est lourdement chargée.

— Mais nos véhicules sont construits si solidement, ils versent plutôt qu'ils ne se brisent.

— Avez-vous jamais vu en diligence ?

— Oui, une fois.

— Vous n'avez pas fait mal ?

— Pas du tout, et j'étais

que j'allais à la messe, et je me cramponnais fortement au dossier.

— Les Anglais versent-elles quelquefois en Angleterre ?

— Oui, quelquefois, et généralement à du monde grièvement blessé.

— Je ne m'étonne pas, et y met tant de soin sur l'impériale.

Des plumes et des hommes

Un lecteur qui a une connaissance précise des choses qu'il rapporte nous écrit :

Une fuite de pétrole brut à partir d'une cuve a provoqué une sorte de petit lac au nord du Sahara. Des oiseaux — dont j'ignore le nom malheureusement — mais d'espèce rare paraît-il — se sont engloutis dans le pétrole, croyant avoir à faire à un de ces lacs si communs que l'on trouve pour le repeuplement des migrants.

Un technicien anglais a pu « teler » à Londres à une organisation S.O.S.-oiseaux. À surprise, le technicien a vu une nuit fatale, et j'ai vu près de lui, des vétérinaires, des plantes, des oiseaux, des serpents, des poissons, des insectes, etc. Plusieurs dizaines d'oiseaux ont été sauvés, plusieurs d'entre eux ont été rapatriés par l'armée après beaucoup de soins. Les douanes locales qui n'en revenaient pas... A la question rituelle « Avez-vous quelque chose à déclarer ? », l'anglais a répondu « cinquante oiseaux sauvés », c'est un peu dur pour un douanier. Après cela, les autorités compétentes, les oiseaux étant un patrimoine planétaire, la douane a donné l'autorisation d'emmener...

L'anglais : médecin, je suis sûr que les jours dans la région aux problèmes d'évacuations de malades. C'est plus long et difficile que d'évacuer des oiseaux. Je crois qu'on va plumer et goudronner nos malades...

Timbres

Dominique, dix ans, vit à l'étranger. Elle est venue un an en France, et comme elle ne parle pas le français, nous l'avons inscrite à une école bilingue. Après deux semaines de français, elle retourne à son pays. « Demain l'institutrice nous emmène au bureau de poste acheter des timbres. »

Ce sera leur première expérience « sur le terrain ». Les enfants ont appris par cœur la petite phrase, « Est-ce que je pourrais avoir un timbre, s'il vous plaît ? ». L'institutrice a dit : « Le bureau de poste, elle a choisi une heure creuse... Le lendemain soir, Dominique rentre à la maison. Elle me dit que quelque chose se va pas. A-t-elle été au bureau de poste ? Oui. A-t-elle acheté des timbres ? Non. Après la deuxième enfant, la troisième a dit : « Ça va prendre trop de temps... » et s'est refusée de le servir.

Dominique se souvient que, lorsqu'elle avait quatre ans, alors qu'elle était à la maternelle, son pays natal, j'avais accompagné un cousin au bureau de poste. Là, non seulement les enfants avaient acheté leur timbre, l'avaient collé sur une lettre, mais ils avaient aussi eu la lettre à la boîte, mais le directeur du bureau avait accompagné les enfants, derrière les guichets, avait récupéré leurs lettres et leur avait montré comment les lettres étaient tamponnées, triées, mises dans la boîte correspondante à leur adresse pour que le facteur les apporte le lendemain.

Dominique a tout de même appris quelque chose de son expérience au bureau de poste parisien : maintenant quand nous allons à la poste, elle ne veut plus que nous demander des timbres elle-même. Elle devient de plus en plus française : elle a appris à avoir peur des fonctionnaires derrière leur guichet.

EMILE LANGLOIS (Paris)

Puce

Avec retard, je prends connaissance de votre article paru dans le *Monde Dimanche*, et j'ai une puce dans votre moteur.

J'y relève, au haut de la colonne 5, une inexactitude. En effet, ce n'est pas sur la CV Citroën qu'un système de correcteur d'assiette a été installé. C'est Peugeot, modèle 1937, déjà équipée d'un dispositif analogue. Le conducteur disposait au tableau de bord d'un bouton qui, au moyen d'un câble, permettait de régler l'assiette des deux projecteurs, eux-mêmes solidaires d'une barre orientable.

Ce n'est d'ailleurs pas le seul que Citroën semble avoir emprunté, pour sa 2 CV, à la 404 Peugeot !

G. DELAHAYES (Montreuil)

AUJOURD'HUI

Le marchand du temple

Dans les églises, les cierges portent les prières des croyants jusqu'au ciel. Une forme de piété qui, dans le Midi, n'a pas disparu. Et un commerce pas tout à fait comme les autres.

À l'entendre, son métier ne présente rien de banal. Hier vendeur d'instruments chirurgicaux, puis d'appareils électro-ménagers, aujourd'hui représentant en cierges : une péripétie s'inscrivent à ses yeux comme le déroulement naturel d'une carrière vouée au commerce. « Après tout, explique Gaël Genin, il faut bien que les cierges arrivent dans les églises. » Alors, au volant de sa camionnette, il la Clergerie marseillaise, il sillonne le Var, une partie des Alpes-Maritimes, allant d'églises en chapelles et de temples en cathédrales.

Un métier agréable, indépendant, avec une clientèle de commerce plus sympathique — et plus fidèle — que les acheteurs de robots ménagers. Tout au plus, Gaël reconnaît-il avoir éprouvé quelques difficultés à pénétrer des arcanes de la hiérarchie ecclésiastique : « Je voyais ça en profane : le curé à la cure, l'évêque à l'évêché. Mais quand à situer vicaires, abbés ou chanoines... Il a fallu que j'apprenne les grades et les fonctions. Mais je simplifie souvent avec un « Monsieur le curé » passe-partout. »

Il a mis un certain temps à faire la part des choses — et à trouver la juste mesure — entre les impératifs du commerce et le respect qu'il porte au sacerdoce : « Aujourd'hui, j'ai oublié la mesure de mes clients, je les considère comme autant de petits patrons qui gèrent leur fonds de leur mieux. »

Il semble d'ailleurs que le clergé, de son côté, ne se soit pas toujours laissé devant l'intrusion du négoce dans les lieux de culte. À preuve, les quelques prêtres qui s'affirment « anti-cierges » refusent d'en proposer la vente à leurs paroissiens.

Une activité rentable

Peut-être n'ont-ils pas oublié que, pendant longtemps, allumer un cierge ou un flambeau dans une église était réprimé comme une pratique païenne. Le décret de Nicée en a certes officialisé l'usage en l'an 787, mais le cierge proprement dit est resté longtemps aux mains de commerçants, installés sur la place de l'église. Aujourd'hui, la distribution a changé de main et elle s'effectue dans les lieux saints eux-mêmes.

Bien que le geste conserve une chaste dignité — on glisse une pièce dans un tronc — personne ne vient contrôler l'honnêteté de l'acheteur — il n'en témoigne pas moins d'une transaction commerciale. Pourquoi se le cacher ? A 2 F pièce (tarif moyen), l'activité est rentable. Les bénéfices les plus importants, qui atteignent, dans les paroisses du sud-est de la France, quelques centaines de milliers de francs, sont envoyés à l'évêché. Les petites paroisses affectent directement leur budget-cierges (6 000 à 8 000 F par an) à des opérations telles que le rempaillage des vitraux de l'église ou l'électrification des cloches... et parfois à arrondir les fins de

mois, parfois difficiles, mais curés. Si les cierges ont conservé une forme effilée, d'anciennes techniques de fabrication par trempage — les cierges sont trempés verticalement dans des bains successifs de cire chaude, — ils ont perdu une bonne part de leur splendeur d'antan... et leur folklore.

Trente au kilo

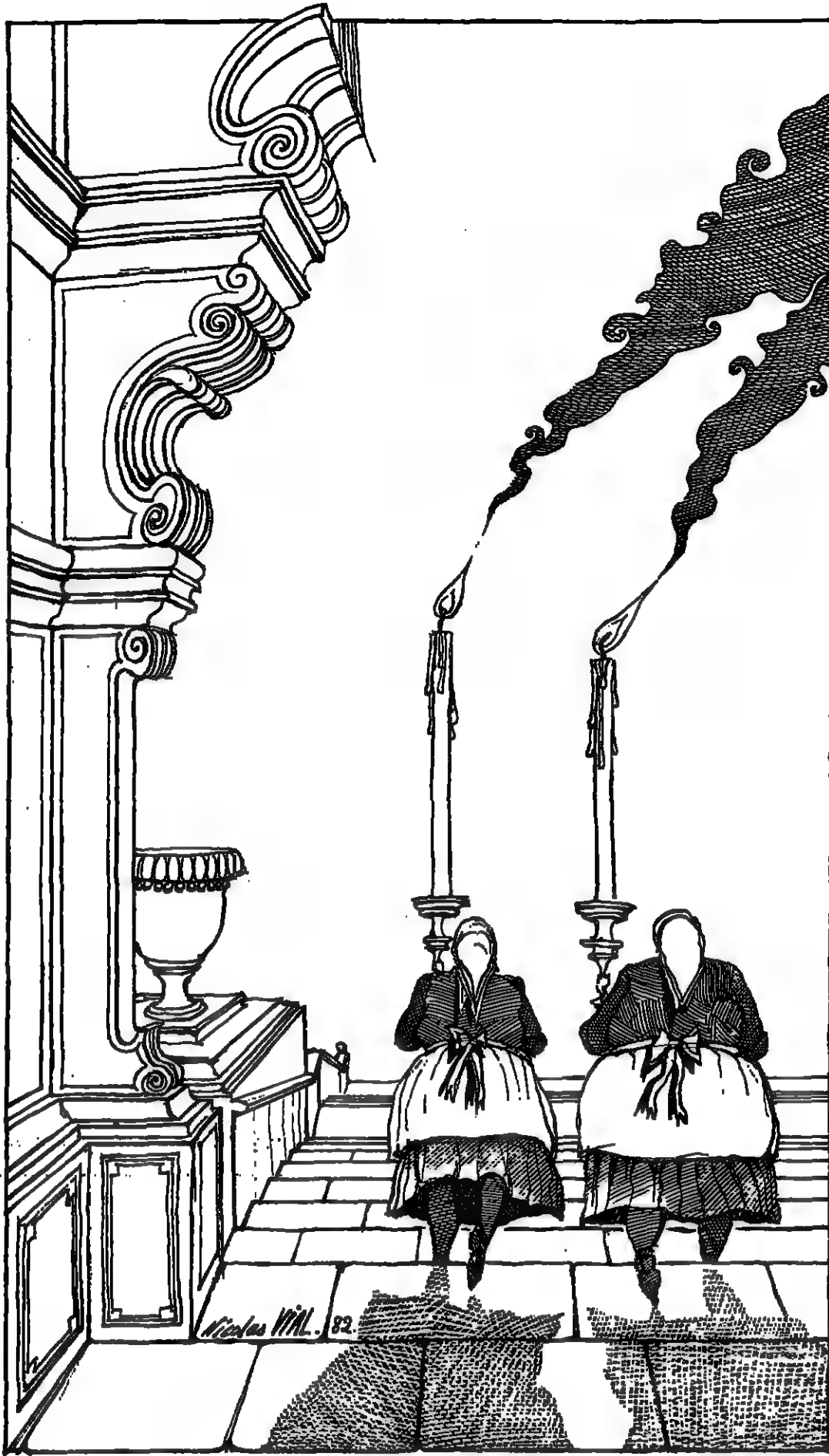
L'ancienne prescription ecclésiastique qui obligeait les curés à incorporer 30 % de cire d'olive dans leurs produits est aujourd'hui devenue une désuétude. Il s'agissait alors d'éviter les inconvénients des chandelles en suif, qui enfumaient et noircissaient les murs. La paraffine, qui brûle proprement, est désormais la principale matière première.

La variété des modèles s'est également réduite. « 95 % des ventes sont des cierges de dévotion, ceux que les paroissiens offrent aux saints en actions de grâces. Le calibre moyen a diminué : le type le plus courant est le « 30 au kilo », c'est-à-dire que nous en fabriquons 30 avec un kilo de paraffine. Autrefois, on vendait beaucoup de 10 au kilo. »

Quant aux cierges plus importants, de « qualité liturgique », ils tendent à disparaître. Rares demeurent les paroisses qui acquièrent encore un de ces énormes cierges pascaux — jusqu'à une vingtaine de mètres de haut — destinés à brûler une année entière. De son côté, l'Église a mis un frein aux habitudes de certains paroissiens, qui faisaient réaliser des chefs-d'œuvre pour les commémorations ou processions. Entièrement travaillés à la main, finement ciselés et décorés, ces cierges étaient parfois l'objet d'une véritable surenchère entre familles, peu compatibles avec la dignité de la cérémonie.

Conséquences de ces évolutions, la profession a subi de profonds bouleversements. Les petits curés, demeurés fournisseurs exclusifs de « leur » paroisse, n'ont pu survivre, essouffés par la concurrence débouchée par la modernisation de leur équipement. Quant à ceux qui ont survécu, l'opération aurait été difficile dans la mesure où ils auraient dû acquiescer à l'acquisition de nouvelles machines (1).

Pour fournir les 3 000 à 3 500 tonnes de cierges consommés chaque année en France, ne restent qu'une cinquantaine d'artisans ou six fabriques d'envergure plus importante. Il est difficile d'établir précisément les parts de marché de ces six « grands », certains préférant cacher leurs chiffres d'une discrétion de confessionnal. Ce fait que la Clergerie marseillaise (déjà citée) arrive facilement en tête du groupe. Quant à la Clergerie marseillaise, elle se situe en bonne place parmi les premiers. Ceux-ci, issus pour beaucoup des rachats ou des regroupements successifs, campent sur un



de cierges, les bougeoirs... et racheter de cire.

Gaël, lui, s'estime très loti : « La consommation de cierges est, dans le sud-est, une des plus fortes de France. » Certes, on n'atteint pas le record des 700 à 1 000 tonnes vendues annuellement à Lourdes, mais, ici, les lieux de pèlerinage réalisent facilement leurs cinq millions par an. Il semble que le tempérament méditerranéen se prête fort bien au geste familier d'allumer un cierge. Mieux que l'on accomplit parfois avec exultation : « Les gens du sud font cinq cierges d'un seul coup. Ou même une vingtaine, lorsque le « pitchoun » a réussi à l'examen. »

Enfin, si la consommation paraît s'être maintenue depuis plusieurs années, l'apparition d'un nouveau produit, sur ce marché qui était demeuré traditionnel, ouvre d'intéressantes perspectives : c'est la « veilleuse votive », un petit godet en plastique dans lequel on met de la paraffine.

Une innovation qui semble recueillir la faveur des croyants, qui apprécient également les prêtres, pour qu'elle est plus légère à manipuler et qu'elle supprime les corvées de nettoyage. Après une longue période confidentielle, le marché des veilleuses s'est récemment élargi. Pour la Clergerie marseillaise, elles représentent 20 % des ventes dans les régions prospectées. Reste à savoir si ne s'agit pas d'un engouement passager ou si ces chandelles nouvelle version sonneront, à terme, le glas des longs cierges classiques. Beaucoup en garderaient sans doute la nostalgie.

BÉATRICE D'ERCEVILLE.

(1) Les bougies « ménage » sont le plus souvent fabriquées par mélange (paraffine blanche ou en poudre) par étagage : une longue bougie passe en plusieurs fois de paraffine chaude, et la paraffine de pâte en fin et il est

territoire bien défini. « Le marché devient plus difficile. Le temps va bientôt revêtir où chacun pouvait se contenter de vivre sa région. On n'en a pas encore le temps de se piquer des clients, mais ça viendra dans un jour. »

La situation ne tend d'ailleurs plus que quelques fabricants étrangers à prendre pied sur le marché français. La Clergerie marseillaise a assisté, il y a

quelques années, à l'offensive d'un concurrent allemand sur une partie de son fief du Sud-Est. L'intrus, qui employait des méthodes commerciales « pour le moins culottées » — certaines paroisses se sont retrouvées munies de stocks pour plusieurs années — s'est depuis lors retiré. Mais déjà, certains fabricants italiens tentent une percée du côté de Nice... « Il va falloir qu'on réagisse. »

Faute de pouvoir agir sur la demande qui émane des paroissiens, de quels arguments commerciaux peuvent-ils prévaloir ? On insiste, bien sûr, sur les réductions de prix, mais, surtout, sur le « service » : le personnel s'est raréfié dans les églises, et les prêtres, souvent âgés, demeurent sensibles à l'aide qu'on peut leur apporter pour transporter les

CROQUIS

Les visiteurs du soir

Le soir, chaque année, à 21 heures, les hommes de la police passent à table et rentrent un coup de nuit. J'ouvre.

« Bonjour monsieur, rentre le facteur... Mais le calendrier... » J'y vais de mon obole, la somme que l'an passé, j'ai augmentée de l'inflation. J'aurais aimé plus courir l'an prochain...

Lundi soir. Même tranche horaire, même coup de sonnette ferme.

« Bonsoir... Les amoureux... »

C'est là, ils sont deux, en train de se donner. Chaque année, en effet, un de leurs collègues apporte quelques jours de repos personnel. Il m'a vu l'an dernier, cette année j'ai poli-

ment le soir. Nous sommes à peine entrés le premier coup de nuit. « B'soir m'sieur... C'est les égoutiers, nous leur faisons passer pour le réajustement la nuit. »

Tiens, je ne les ai jamais vus ceux-là... Ils sont en tenue de travail, les deux, les deux gâmes, pour dissiper le moindre doute. J'y vais donc de mon petit cadeau...

« Bonsoir m'sieur. Bonsoir coup de sonnette. Je parle pour les pompiers, que je n'ai pas vus. Mais m'inquiète un peu d'ailleurs... »

Non, c'est le facteur. Je lui envoie un petit cadeau pour me remercier.

« Bonjour que vous pourriez me prêter un calendrier ? » Ah, ce n'était que ça. J'ai eu

MICHEL MONNEREAU.

L'anniversaire

C'est un anniversaire qu'il me marque d'aucune cérémonie. Apparemment, c'est un jour comme les autres. Il en passe simplement le point avec plus de gravité.

Quelque peu, au plus profond de son être, il y a une impression d'ignorer. Mais pourtant, il est bien... Et aujourd'hui, un gouffre qui jaillit plus ne sera jamais là, béant, noir... Toutes les paroles qui n'ont pas été dites quand il en était encore temps ; toutes les incompréhensions, les silences, les maladroites, les mille petites choses de la vie, tout ce qui en une seconde a disparu pour ne jamais revenir.

Mais il le sait bien, il est inutile d'imaginer les choses qu'il aurait fallu prononcer, les mots-là qui renvoient qu'à sa solitude.

l'envie de dire à ceux qui sont vivants : parlez-vous, ne soyez pas muets par les susceptibilités des autres, ne soyez pas absurdes.

Et pourtant, ils ne me voient pas. Un week-end par-là. Et toujours cette même impression de ne pas être là. Ils sont sous les tic-tac synchronisés de la pendule et du geste muet.

Aujourd'hui, un an après, du fait du gouffre, ils ne me voient pas. Tristesse, un peu de garde, il y a encore la pression de sa main empoignée trop serrée qui me fait la sienne. Il qui pourrait-il confier cette tristesse-là qui, il le sait bien, ne le quittera plus jusqu'à ce qu'il soit mort ?

Il y a un an aujourd'hui, son père est mort.

GUILLAUME.

Une mort pour 20 francs

VISAGE lisse, cheveux sages, regard vide. Les dernières photos d'Emmanuel Delattre ne montrent qu'un gamin d'impressionnisme, aux gustos naïfs. Depuis, plus rien. Ces quatre dernières années, plus personne s'est soucié d'immortaliser l'adolescent d'Emmanuel Delattre. Père, mère, copains. Le ZUP. Méru (Oise) ! Emmanuel Delattre a traversé leurs vies sans laisser d'empreinte. Jusqu'à l'autre jour. Une photo floue, rapide, énigmatique. En fait, on y voit Emmanuel dans le gendarme. La photo s'appelait à l'époque "Écho à Méru, le jour de l'arrestation d'Emmanuel Delattre, inculpé de meurtre".

Emmanuel Delattre (dix-huit ans) et Patrick Véron (vingt ans) ont passé la nuit du 1er septembre, dans le pavillon de Tourmy (Eure), Juliette Roussel (soixante-douze ans), grand-mère de premier. Le pavillon, Emmanuel le connaît bien, y avoir séjourné plusieurs étés. A son séjour, en 1979, il a vu quelques petits vases de maçonnerie. « Pas très nerveux », dit-il souvent.

Pour se repérer, les garçons ont le jardin. La porte du pavillon n'est verrouillée, Emmanuel le sait.

la vieille dame, qui dormait, se réveille. Que se passe-t-il alors ? Les deux hommes ont-ils bu ? Patrick Véron va la frapper, tandis que le petit-fils, pour ne pas être reconnu, se ca-

d'abord dans la cuisine. « Où est l'argent ? » Une glorieuse gaz lacrymogène dans les yeux de la grand-mère permet à Emmanuel de rejoindre Patrick. Les coups de poing pleuvent. En vain. Il lui ligotent les mains avec une serviette. « Où est l'argent ? » Juliette répond sans hésiter qu'il n'y a rien. Et c'est vrai. Depuis la dernière fois, son petit-fils, « pris l'habitude de placer ses économies à la banque. Butin de soirée : 50 francs, un quelques bijoux sans valeur.

Les [] complices prennent [] le temps [] vider [] garde-manger, [] la croûte sur place. Et, peu [] l'aube, laisse Juliette Roussel [] son retour, d'abord [] un cyclomoteur dérobé puis [] train. Deux changements jusqu'à Méru, où ils arrivent au matin. Épuisés, ils s'endorment [] une Ford stationnée sur [] parking [] la ZUP, qui appartient à un copain : leur gîte depuis que Patrick Véron, fatigué de [] faire morigéner par sa mère, s'est claqué la porte de l'H.L.M. familiale, quinze jours auparavant.

« Si tu veux,
je t'épouse »

Pour les gendarmes, une enquête ultra-rapide. Le crime est découvert dès le matin le fils de la victime, qui venait comme chaque jour apporter sa mère à déjeuner. Il apprend ensuite qu'un des trente-cinq petits-enfants de la victime, Emmanuel,

a déjà été incarcéré pour de petits vols à la roulotte. Les deux jeunes gens seront arrêtés dans la journée, aux portes de la ville la ZUP, sous les regards de Mme Véron, qui, de sa fenêtre, crié : « Feignants ! ». Ils n'opposeront aucune résistance, cueillis dans leur sommeil sur les banquettes de la Ford.

Voilà **mon** histoire. **Emmanuel** a tenté de comprendre **Emmanuel** et les grands quelques kilomètres de haut, dans le petit village de Saint-Crépin-Bouvilliers. **Mon** père, Gérard Delastre, y **est** né. Ses grands-parents s'y sont rencontrés. La grand-mère paternelle d'Emmanuel, Adèle, y vit encore. Son grand-père, « le grand mineur », comme on l'appelait, est scagillard quand il s'agissait de sarcler la betterave, lui a un jour « proposé la botte » en ces termes : « Adèle, tu me plais. Si tu veux, je t'épouse. » Le village se le raconte encore. « Le grand mineur » travaillait déjà à l'usine des peintures Hempel, à Saint-Crépin. « Une **très** **bonne** **travailleuse** », dit le village avec respect. On s'y embrasse de père en fils. Gérard et ses frères y travaillent donc.

■■■■ épouse T■■■■ Rous-
sel. L'épouse, ■■■■ d'une famille
■ douze enfants, vient de
Tourny, ■■■■ l'Eure. ■■■■ père, an-
■■■ ouvrier agricole, ■■■■ mort am-
puté des deux jambes, après une
gangrène. Plusieurs frères de Thé-
rèse sont restés à Tourny et tra-
vaillent, eux aussi, dans la même
exploitation que leur père, ■■■■
les Durand, 1 000 hectares de
betteraves, distillerie, vingt-huit
ouvriers.

Emmanuel est l'aîné.

Mme, un jour de 1977, Thérèse s'enfuit avec un jeune Breton, et je ne saurai jamais pourquoi », soupire Yveline. Elle emmène les enfants avec elle, à Mantoux-la-Tour (Yvelines), où elle héberge avec H.L.M. en bordure de l'autoroute de Normandie. Pour vivre, elle trouve des emplois de cuisinière dans des camps de Mantoux. Elle rompt avec une femme et un homme, qui, aujourd'hui encore, ne connaissent même pas son

Emmanuel [] un C.A.P. de maçonnerie [] Evreux, au lycée technique [] bâtiment, en [] la maison d'arrêt. « Aucune motivation pour l'école », [] ne [] jamais son C.A.P. Le [] trimestre [] l'examien, il ne se présente plus au lycée. Il n'y [] souvent. [] min fermé, [] à l'oral », déplore un professeur. Bref, rien.

Commencent pour lui, en 1980, des d'errance, de Saint-Crépin, ses deux dans ce drôle de pays à betteraves, ni tout le fait campagne ni tout à fait barbe, il vingt minutes à peine du tunnel de Saint-Cloud, un qui les briques du Nord et colombes de trop. Un jour, elle

l'exquise. Au lieu de partir en stop ou en train, il s'offre un taxi (une heure de route environ). Son père paiera à l'arrivée.

Gérard, resté seul, a commencé à boire. Après maintes « explications » : — « sans le cognier, hein ! », — il parvient à embaucher Emmanuel aux peintures Hempel. « En surmombre, par charité », précise le directeur. Emmanuel y reste quelques mois. Et un lundi matin, ne se présentant pas à la pointeuse.

Dérivé. A Méru, il retrouve Patrick Yvon, un ancien camarade d'école, qui vient, lui, de rater son C.A.P. de menuisier. Une petite bande se forme. Il devient pun. Première ses chulnes, ses épinigres et son inutilité dans le ZUP de Méru. Le samedi soir, on descend en bande faire vrombrir le Ford, au port d'échappement trafiqué, des sigles décalqués sur les portières, dans les rous de Méru. Emmanuel fait des virées à Paris, va traîner au Forum, recôte une amende de la R.A.T.P., remonte à Méru. Boite, fume, tâte de la colle à rustine. «*De tout*», dit une copine. Et un son de mars 1962, avec Patrick Yvon déjà, il écrit au directeur de l'usine, lui propose un emploi de dégradé dans un collège. Deux mois et demi de prison.

Quand il revient, il s'est endurci. « Se castagner avec deux mecs en même temps ne lui faisait plus peur. Avant, il aurait hésité. » Il raconte la prison. L'homosexualité dans les « cellules ». « Là, on ne l'a pas cru. Il se vantait. » Son monde s'est rétréci. A dix-huit ans, il est indésirable chez ses parents après avoir dérobé

leurs économies. Plusieurs fois il a brisé la porte vitrée de son père, pour aller fouiller le tiroir du buffet. Un soir, « m'ont attendu » quatre jours pour le voler mon pognon », raconte Gérard. Depuis, Emmanuel n'a jamais revu chez son père. Grillé chez son père, grillé chez sa mère, ne restait que « grand-mère. Emmanuel se souvient de ses vacances à Toumay. Il revêt parfaitement les cachettes de la vieille dame. Et, trois semaines après sa sortie de prison - c'est la nuit de Toumay -

Rue Aval, à Tourny, où habitent ■■■ nombreuses veuves, la panique a nagé le lendemain du crime, jusqu'à la révélation, en fin de journée, de l'identité du meurtrier. « Ce nous a presque rassurés. Ça devenait une affaire de famille », a M^{me} Méru, deux communales s'en renvoient la culpabilité : « C'est Manuel qui ■■■ entraîné ■■■ gens, excuse. Mme Veuve dans le ZUP. Il fallait voir comment ■■■ nous insultait. Patrick, ■■■ est pas violent, mais seulement... comment dire, impulsif. » Il a été pour ■■■ voyous de Méru il ridiculise le maire de Salin-Grépin. ■■■ Genty, lui, les enfants ■■■ écoles ■■■ embrassent toujours. Après trois mois de collage ■■■ Méru, ils sont ■■■ inconscissables, déçus ».

La famille Roussel, le premier moment de **passé**, **portée** partie civile, **pour comprendre**. Emmanuel est en prison à Evreux. En face de son ancien tuteur.

DANIEL SCHNEIDER

Des chantres du terroir

La faut descendre quelques marches pour ■■■■■ dans la grande salle, plongée dans la pénombre, où la ferme ■■■■■ Claire Méline. Sur la longue table ■■■■■ bois brut patiné par ■■■■■ coudes s'entassent d'épais manuscrits. Claire Méline, ■■■■■ soixante ■■■■■ un ■■■■■ robuste et pleine d'énergie, ■■■■■ écrivain ■■■■■ ses heures, mais ■■■■■ profession c'est l'agriculture : 52 hectares ■■■■■ polyculture, une grande ferme en carré ■■■■■ Genlis, petite bougade ■■■■■ passe d'être intégrée dans l'agglomération dijonnaise.

Ouvre de nombreux poèmes ■■■■■ nouvelles, elle ■■■■■ déjà publié un roman, le *Petit Père d'Etienne le Rouge*, en 1975, évocation de la Franche-Comté à travers les ■■■■■ venirs d'un vieux paysan. En préparation, un roman, le *Merleau* ■■■■■ le Renard, et ■■■■■ autobiographie, le *Royaume de la Champisse*. Claire ■■■■■ l'œuvre d'un geste fébrile et passionné. Cela débute ainsi : « J'ai rêvé ■■■■■ jour d'un monde gouverné par la sagesse des vieillards ■■■■■ la pureté des enfants. »

Sa passion de l'écriture n'est
 peut-être pas ■■■ bien aérée ■■■
 jeunesse. ■■■ parents cultivativement
 quelques parcelles ■■■ terre dans
 le Jura. Placée à neuf ans chez
 des agriculteurs pour garder ■■■
 troupeaux, domestique ensuite
 pour ■■■ gros travaux ■ dans des
 maisons bourgeoises ■, où
 raconte-t-elle, on l'appela ■ Fim-
 de série ■ parce qu'elle venait de
 la campagne, ■ où ■ lui passai-
 les ■ des repas par ■ l'usu-
 carne. A vingt-quatre ■■■ elle
 ■■■ Dijon dans une fabrique
 ■ chausseries, ■ dans un bureau
 chauffé l'hiver ■; elle y appren-
 ■ rédiger ■ des lettres bien tour-
 nées ■.

A trente ans, épousant un cultivateur de la région, elle revient à l'agriculture. Entre les travaux ménagers – trois enfants à élever – et les champs, elle trouve un peu de temps pour jeter cahin-caha des idées dans des enveloppes. Elle et sa famille s'intéressent à la progression de son œuvre, c'est souvent pour dire vivement que les idées finit, pour leur faire la cuisine. Insomniaque, elle écrit quand elle ne s'endort pas. Elle est une terrienne qui s'est froiée pour le monde celtique... Ça m'a fait ouvrir les yeux... dit-elle aujourd'hui. Et d'ajouter : « On parle du nom de ceux qui ont vécu la même chose mais qui ne l'ont pas le dire. »

« La poésie ■■■ moyen de
progresser ■■■ le plan personnel
et de sortir ce que l'on a au plus
profond de soi », explique Chan-
tal Olivier, de son voix calme et
lente, choisissant ■■■ mots. Chan-
tal Olivier, trente-huit ans, est
aussi venue ■■■ l'agriculture par le
mariage ■■■ à vingt quinze ans. Au-
paravant, elle s'occupait d'en-
fance inadéquate. Elle et son mar-
souf des céréales, des cassis et un
peu de vin pour ■■■ 50 hec-
tares de terre à cailloux ■■■
10 hectares ■■■ bonne ■■■ près
de Nuits-Saint-Georges (Côte
d'Or). Elle a mis quatre ans pour
vraiment s'intégrer ■■■ milieu
payсан. A présent, dit-elle, « je
me ■■■ le droit d'en parler ■■■
■ ■■ que telle ».

Aucun de ■■■ deux recueils n'a été publié : « Ça ne m'intéresse pas. » Actuellement, elle travaille ■■■ « un témoignage de

femme dans l'agriculture : dans son intimité, dans ses relations avec l'homme paysan ».

Peut-être est-ce le succès
l'autobiographie d'Anne-Marie
Crolais, présidente de la
parlementaire des jeunes agricul-
teurs des Côtes-du-Nord, *Agricul-
trice* (1), qui la décide. « C'est
un témoignage de syndica-
liste. Mais l'agriculture, ça n'est
pas ce ça. Je voudrais faire un
témoignage », femme, dire
qui se passe en moi lorsque je
travaille, dire le choc que l'on
ressent lorsqu'une récolte
perdue à cause de la grêle. Et
puis, j'en ai assez de ce qui se ra-
pporte à l'agriculture. On
trop tiraillait entre une époque
et autre. Ni l'un, ni l'autre, par-
fois, on a du mal à se compren-
dre ».

Quand un ténor émoigne ■■■
r-il le jour ? Elle me ■■■ le sa-
pas. Le soir, elle jette quelques
■■■ sur un cahier d'écolier.
Mais, de mai à octobre, le ne-
nuscrit ■■■ dans le tiroir. La
terre reste prioritaire.

Ils sont ainsi quelque ■■■ cin-
quante agriculteurs, dispersés à
travers la France ■■■ membres de
l'Association des écrivains-
paysans (2), auteurs de man-
graphes ou conteurs ■■■ patois lo-
cal. Qu'ils écrivent des poèmes,
des souvenirs ou des romans,
c'est toujours leur village, leur
milieu, qui les intéressent. Ils
parlent de temps ■■■ savoir si
de son nom y a une mar-
que d'éducation et de notoriété.

Cette association a été créée en 1972, à l'impulsion de Jean Robinet, agriculteur à Haute-Marne. Né en 1913 à Haute-Saône, aîné d'une famille de cinq enfants, Jean Robinet a quitté

l'école à douze ans pour travailler
la [REDACTED] père.

Ce père et sept enfants, a de
puis toujours en la s'ill de conne-
Enfant, il lit tout ce qui lui
tombe sous la main : "Le queti-
diern local, avec ses titres
énormes en première page ; le
son intérieur rempli de petits
riens - (3), Le Petit Larousse,
Evangiles." Son premier livre,
Compagnons de labours, est
un ouvrage sur les chevaux, il l'écrir
tivité, sur du papier d'emballage
qui lui procure en fraude un
ami : rapatrié à Paris, il écrit le
manuscrit reaporte un prix litté-
raire. Mais Jean Riche-
toux son oncle, qui est cultivateur
pour nourrir femme et enfant.

Neuf ans plus tard seulement
une maladie qui le clouera au lit
lui permettra d'écrire *L'autodi-*
gnose (3). Il est l'un des
écrivains paysans à pouvoir
se consacrer à la littérature.

Cependant, la réalité de ces « écrivains-paysans » est celle des agriculteurs mais du ruralisme des citadins d'origine paysanne cherchant à retrouver la culture dans la nature. Leur présence permet à l'association de survivre : les plus jeunes de ces écrivains-paysans avoisinent les quarante ans, l'agriculture familiale portense de « l'esprit paysan » disparaît. Et puis, le monde agricole ne va pas tous les jours d'un bon air poétique, lire : « Ecrire des poèmes, c'est un sujet tabou dans la famille », dit Chantal Olivier.

L'association est ainsi « le geste d'une minorité qui a besoin de regrouper », ajoute Chantal

Olivier. Une minorité dont le droit
peut est ? "L'esprit-paysan"
"Qui a pu croire un jour qu'un
homme [...] champs [...] main-
calesses [...] pu aimer, pen-
sérer ou souffrir ?". Claire
Claire Méline dans le Petit Pre-
d'Etienne le Rouge. "On n'im-
gine pas [...] les paysans puissent
vivre [...] l'esprit [...] tempé-
Jean Robinet, l'agriculture, di-
lit n'est [...] qu'une technologie
la terre pour les paysans, c'est
"physique". "On aime marcher
sur sa terre, dit Claire Méline.
Parfois l'enlève mes souliers. Il
y a comme une sorte d'osmose".
"La femme et les enfants par-
tent après : la terre c'est une
vale, ajoute Chantal Olivier.
C'est souvent un problème dans
les couples mixtes." (4)

A son association, Jean Robinet assigne aussi un autre rôle plus social, amener les agriculteurs à lire. « Pour les paysans l'instruction, c'est pouvoir se défendre. » Et de faire ce constat dans les foires régionales, « des gens qui n'entreraient jamais dans une librairie viennent nous voir, et achètent des livres, parce qu'ils retrouvent dans ces ouvrages, qui parlent de leur région ou de leur métier ».

Mais, pour être reconnu écrivain, il faut être publié. L'édition est la bête noire des écrivains-paysans, qui se sentent méconnus, voire méprisés par le monde qu'ils ignorent, de leur côté. Jean Robinet, éditeur chez les « grands » (Fayard, Flammarion), demeure une exception. Peu d'écrivains-paysans sont publiés à l'anonymat. Beaucoup publient à compte d'auteur. Heureusement, l'association compte quelques éditeurs, tels que Albert Chappuis, éditeur et auteur.

suisse (5). Ou encore Jean Claude Rodet, directeur de nouvelle collection « Agriculture Actualités », lancée par ■ Editions Camugli ■ Lyon (6).

Leur avenir est peut-être réglé
 par Claire Méline s'est ainsi fa-
 vore notoriété en Bourgogne sa-
 vance de revues et manifesta-
 tions. Et le poète Emile Joulain
 quatre-vingt-deux ans, « l'égé-
 Midé », comme on l'appelle cha-
 bit, est un personnage renommé
 en Anjou. Ses poèmes, le *livre* *de*
 son œuvre, ont été publiés en 1928.
 dernier, au cinquième an-
 versaire de la grande coopérati-
 ve la CANA d'Ancoenis, auquel as-
 sistait le ministre de l'Agricul-
 ture, Emile Joulain était la po-
 pancher : « *Ein cœur de péso-*
c'est fait comme les aures /
s'loge à c'que dis't » institué
 tures, / *Ent les pomons, en l'n*
 « *l'n* » / *C'est fait com-*
les aures / cœur » *pésan* »

FRANTZ WOERLY.

(1) Ramsay, 1981. L'ouvrage a tiré à 44.732 exemplaires.

(2) L'ouvrage est une traduction française de *Les paysans payants* d'expression française. Mlle D. Bousnard, 57, rue d'Autonne, 21000 Dijon.

(3) *L'Autodidacte*, Sialkine, C. név., 1981. Jean Robinet a publié 12 volumes des romans *comme les Grands* sous le pseudonyme de Jean Robinet récemment, *le Mats des Sabots* (Ed. Mon Village); de enquêtes sur le paysanisme, *comme Les paysans paient* (Flammation, 1972) et *Choc d'Europe* (Payard, 1973), des ouvrages, notamment le *Culte des hommes* (Desaut/Serpentine, 1982).

(4) Couplés de plus en plus nombreux, où le mari travaille sur l'exploitation et où la femme a un emploi

(6) 6, rue de la Charité, 690
1099 Suisse.
Lyon. Le premier volume, qui vient
paraître, est un ouvrage pratique sur
les plantes biologiques, tiré à 3 000 exe-
mplaires, le *Potager au naturel*, par V.
for Renaud, membre de l'association

DEMAIN

Les pirates de Gretel

Des Strasbourgeois ont « détourné » un réseau expérimental de télécommunication lancé par les Dernières Nouvelles d'Alsace et l'utilisent pour des messages parfois très personnels.

Tu as envie de moi ?
— Devine...
— Tu es seul ?
— Viens tout de suite, je suis nue et terriblement seule...
Sans s'émouvoir outre mesure de propos aussi lestes, mon terminal Mili affiche consciencieusement la conclusion de ce dialogue libidineux. Un registre de langue inattendu pour un médium accoutumé à langage austère : chiffres, soldes et des stocks.

A Strasbourg pourtant, depuis la mise en place de l'expérience Gretel, de mystérieux correspondants — Nounours, Mickey, Moutchagraciasseur — échangent en toute impunité leurs phantasmes les plus secrets, protégés par la double écran du terminal et leur pseudonyme. Ces débordements amoureux n'étaient pas, on s'en doute, prévus par les responsables du projet. Détournement du médium ? Télématique sauvage ?

L'expérience télématique grand public Gretel — couleur locale oblige — conduite sous auspices des Télécommunications et du grand quotidien régional les Dernières Nouvelles d'Alsace, a démarré il y a un peu plus d'un an. Elle s'adressait à l'origine à un public limité : les membres sélectionnés d'une association de quartier dynamique, l'Association des résidents du quartier de l'Esplanade (ARES). On avait prévu de distribuer une quarantaine de terminaux. Une opération, par l'intermédiaire des banques du quartier de l'Esplanade, devait, dans l'esprit des promoteurs, aboutir à dissiminer au total, à cent-vingt terminaux.

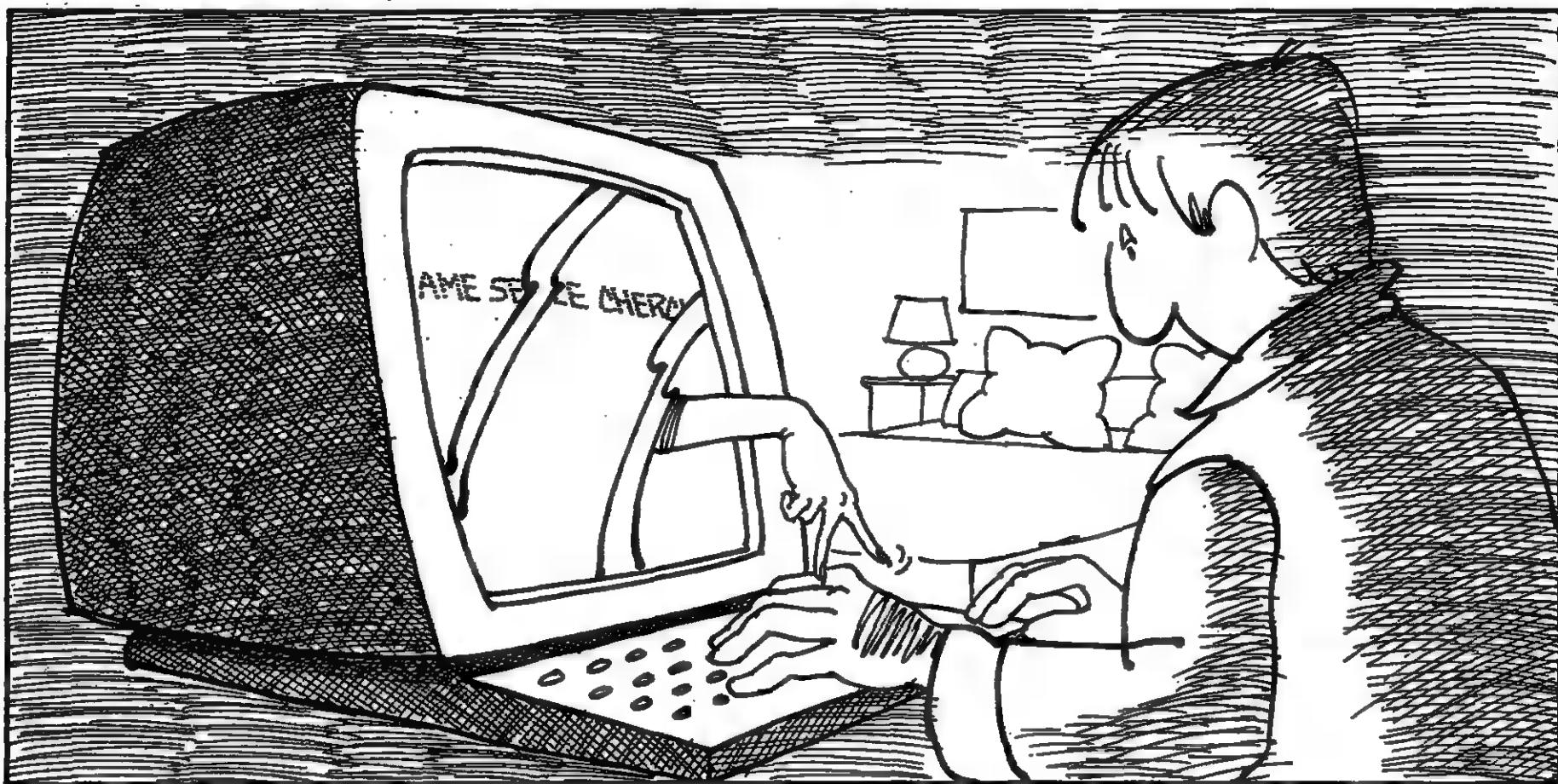
Mais les statistiques nationales portant sur les actions comparables à destination du grand public — réalisées sur l'expérience de Vélizy (Yvelines) lancée par le C.N.R.T. (P.T.T.), on prévoyait une moyenne de deux appels de quinze minutes par semaine par abonné (1). Aujourd'hui, l'ordinateur des D.N.A., le « veur », en jargon informatique, doit faire face à six appels hebdomadaires de trente à cinquante minutes en moyenne pour chaque terminal.

Débordés par leur succès, les promoteurs n'ont pas réussi à contenir la prolifération des terminaux : cinq ont été distribués par les P.T.T., mais on en a recensé mille deux cents branchés sur le central journal, trente à quarante heures de charge, et dont neuf cent soixante appellent régulièrement. Les lignes sont perpétuellement saturées. Certains se sont procurés un terminal auprès du constructeur, une Strasbourgeoise d'Alcatel... Ou par des voies détournées (2).

Aujourd'hui, les responsables du journal envisagent de constituer un groupement d'intérêt économique (G.I.E.) avec les banques intéressées à la région pour l'exploitation du réseau, et draient décupler au moins les voies d'entrée à la fin de 1984, pour répondre aux demandes.

Quant aux modalités d'utilisation du système, ils ont déjà toutes les prévisions des responsables de Gretel.

Schématiquement, Gretel offre deux modes d'utilisation. Il permet, à travers un sommaire d'une dizaine de chapitres, la consultation de : informations, météo, TV, cinémas, météorologie, juridiques,



FRANÇOISE MÉNAGER

de trains ou d'avions, renseignements de cuisine, liste des hôtels, des restaurants... ou encore des comptes bancaires personnels. D'autre part, les programmes permettent aux utilisateurs, directement ou par l'intermédiaire d'une « boîte aux lettres », d'échanger des messages personnels. Enfin, les programmes de jeux offrent la possibilité de jouer à l'ordinateur. Le tout gratuitement.

Des problèmes éthiques

Après quelques semaines, Gretel a fait l'objet d'un détournement imprévu. Cinquante pour cent du trafic est accaparé par la « messagerie » instantanée — les terminaux parlent aux terminaux — ou sous la forme de « boîte aux lettres » à l'intention des abonnés. Quarante pour cent du temps d'utilisation est consacré aux autres programmes « in-

teractifs », jeux, etc. Dix pour cent seulement des appels intéresse les informations proprement dites.

Outre les nouvelles que ces réactions imposent à l'opération, le phénomène soulève également des problèmes éthiques. L'irruption sur un terminal utilisé par un enfant de quelques années, qui méritent le carré blanc, provoque quelques réactions inquiètes, le système fonctionnant à certains rendez-vous du réseau le samedi soir. Le vendredi soir et le samedi soir, on peut obtenir tout ce qu'on veut, pour les goûts, dit un des responsables de Gretel. La prolifération des terminaux a conduit à une multiplication d'abonnés « pirates » qui, le plus souvent, ont une identité cryptique, se jouent du contrôle de Brother.

Cette singulière « cancérisation » du réseau a amené les responsables de Gretel à contrôler l'accès à la messagerie en im-

posant une nouvelle identification des abonnés, au moins pour l'usage des « boîtes aux lettres » : un code spécial pour les terminaux qui peuvent être utilisés par des enfants — une manière pour l'ordinateur de compter les petits. Ils sont, ces organisateurs, leur propre avertissement, les premières victimes de leur succès.

Le langage des « télématiques » présente des traits originaux, induits par le médium. Libérés de la familiarité utilitaire habituelle, les terminaux bousculent les règles de la syntaxe.

« Ami », d'entrée, est un code qui permet à chaque abonné d'afficher les coordonnées des correspondants branchés sur le réseau au même moment assigne aux échanges le ton de la conversation. La servitude qu'impose l'usage du clavier alphabétique contribue à privilégier les énoncés brefs. Questions, ordres,

demandes succèdent sur l'écran. « Tu viens ? » : « Tu veux ? » : « Tu as ? » : « Tu es ? »... Le tutoiement, bien sûr, est rigoureux.

La parenté de ces dialogues avec le langage cibiste se trouve dans le recours au « break », énoncé bref destiné à « casser » le discours de l'interlocuteur, pour reprendre l'initiative de l'échange. Autre trait original, la domination de la « fonction phatique » du langage : les messages ont pour fonction ultime de pérenniser la communication, de maintenir le contact. Jeux de mots, calembours, c'est le domaine du « vas-tu, -yau de poêle ? ».

Cette relative indigence du langage est en partie due aux caractères originaux du cadre. Dans la plupart des situations de communication, les interlocuteurs disposent d'émblées d'un ensemble d'informa-

tions sur l'identité de leur partenaire. Le contact direct, la voix, l'écriture, permettent à chacun de faire une idée de l'âge, du sexe, de la condition sociale, de la personnalité même de l'autre. Ces données déterminent l'ensemble des énoncés possibles, par les présupposés que chacun adopte. Il y a, dans chaque situation, des choses à dire et des répliques interdites, selon les préjugés que l'on soupçonne les opinions que l'on prête.

Tout cet appareil complexe qui constitue la « règle du jeu » est quasiment inexistant dans la communication télématique. Ce phénomène encourage chez les « télématiques » un jeu de cache-cache linguistique ; on s'exhibe pour mieux cacher. L'anonymat du pseudonyme facilite la transgression, les sollicitations explicites. La faculté d'interrompre à tout moment l'échange sans crainte des représailles est une garantie d'impunité.

Fascinés par l'extension d'eux-mêmes que leur procure le gadget, exhibitionnistes, voyeurs, les zélotes de Gretel vont-ils sombrer dans une méditation narcissique et devenir Narcisse d'un rituel stupéfiant ? Sommes-nous les témoins de la fragmentation sociale que prédisent les Cassandra de la télématique, brossant le tableau apocalyptique d'un corps social désagrégé ?

Ou bien, pour préférer Brave New World, d'Aldous Huxley, 1984, de George Orwell, faut-il se réjouir de l'émergence du village global, l'avènement de la convivialité triomphante ? Débarrassés des préjugés sociaux et des timidités paralysantes, les télématiques badineront en planquant, dans le bourdonnement bienveillant des serveurs, la lumière sereine des écrans bleus.

J.-F. UEBERSCHLAG.

Pierre Restany, STREET ART de Karel Appel

PIERRE RESTANY STREET ART DE KAREL APPEL 12 x 18,6 - 84 pages 52 F.

KAREL APPEL

EXPOSITION Objets trouvés et Gouaches

galerie Michel Delorme EDITIONS GALILEE

du 7 Décembre 1983 - 15 Février 1983 - 9 Linné, 75005 Paris

Ecrits sur Karel Appel

ECRITS SUR KAREL APPEL 17 x 23,5 - 400 pages 120 F.

STRA

64 rue de Rennes PARIS 6

présente ses collections croisières pour celles qui partent au soleil

(1) Un « réseau » fonctionne aussi à Montpellier, par l'intermédiaire du téléphone (le dimanche).

(2) Constructeur, prix de vente de l'appareil serait de 100 F hors taxes (location : 10 F par mois).

Le temps des records

DANS un pays prompt à pousser des cocoricos pour le moindre exploit sportif, un véritable triomphe français vient de passer complètement inaperçu, sauf aux fans. Fin octobre, les neuvièmes championnats du monde de pelote basque qui déroulaient à Mexico, l'équipe France a remporté la Coupe des nations, en raflant six médailles d'or, douze et trois médailles de bronze.

France, depuis ■■■ plus de vingt ■■■ le docteur Alain Reiberg, directeur ■■ recherches ■■ Centre national ■■ la recherche scientifique, surveille ■■■ son laboratoire ■■ la fondation Rothschild l'horloge du vivant (11). ■■ Il est aujourd'hui démontré, dit-il, que notre organisme possède plusieurs horloges biologiques contrôlant chacune une ou plusieurs fonctions. Ces horloges se réfèrent aux cycles de l'environnement (nuit-jour, froid-chaud, silence-bruit, etc.) pour situer dans l'échelle des vingt-quatre heures les ■■ pics ■■ les ■■ des sécrétions hormonales. ■■

« Depuis que nous sommes rentrés, à voir les résultats des différentes compétitions avec les joueurs espagnols, il est évident que nous ne sommes pas devenus les meilleurs de la discipline. Mais à Mexico, il semble que le fait d'avoir ~~un~~ compte des études ~~de~~ la chronobiologie se soit montré payant. »

Une des retombées possibles de ■■■ recherches concerne l'heure la plus favorable à la performance sportive. A la suite d'une enquête quantitative effectuée auprès de la Fédération française de natation, le docteur Laporte ■■■■ que les principaux records de France ont ■■

Poursuivant son travail d'étude statistique auprès de la Fédération française d'athlétisme, Guy Laporie a constaté que, pour les courses olympiques de vitesse et de demi-fond (100, 200, 400, 800, 1 500 mètres et 110, 220 mètres haies), l'heure moyenne ont été battus records est 1 h 28. Pour concours olympiques (perche, longueur, triple saut), l'heure moyenne est 1 h 24. Pour les courses de fond (5 000, 10 000 mètres), c'est 1 h 21. Quant aux courses de grand fond (20, 25, 30 kilomètres), les premiers records ont été établis en 1 h 15 heures sont connues ont été établis le matin, alors que les records récents le ont été l'après-midi, en moyenne vers 17 h 45.

Si ces résultats étaient confirmés par une recherche beaucoup plus poussée recouvrant différentes disciplines, on voit déjà que demain, l'heure optimum pour tenter de battre un record sera un impératif pour les sportifs.

La chronobiologie commence aussi à s'intéresser aux sportifs dans tout autre domaine : celui de la nutrition. En effet, comme l'écrit le docteur Reiber, « les votes métaboliques empruntés par les nutriments ne sont pas toutes couvertes en même temps, ni de la même manière ». En conséquence l'apport de ces nutriments par le sportif sera gaspillé le matin et économisé le soir. Selon Franz Halberg, « on observe une tendance à prendre du poids lorsque le repas unique a pris le soir et une tendance à perdre du poids lorsque le repas a pris le matin » (3). Si aujourd'hui la nutrition des sportifs commence à être connue, sa répartition dans le temps n'est pas balafoutée.

Dans son désir de dépasser son propre temps, le sportif se trouve face à l'horloge immuable de son organisme. De sa connaissance, de sa compréhension, il peut-être le maître de son destin ou la force suffisante pour prétendre à la victoire.

(4) *Chronobiologie et sport*, par Guy Laporte, dans *Médecine du Sport* n° 5, 1962.

2. — LE MONDE DIMANCHE

ETRANGER

Un village pour les Français en Chine

Pour la recherche et l'exploitation en commun du pétrole, les Chinois ont tenu à construire un village pour les techniciens et leurs familles.

ZHANJIANG! Un coin presque inaccessible à 3.000 kilomètres de Pékin, dans le tropique du Cancer, entre le 20° et le 25° parallèle nord : l'endroit porte le nom pittoresque de Yohengling, le Village des Collines de Teck. La population locale, elle, l'appelle le Village des Princes.

Principales, quelques maisons blanches, des toits de tuile rouge. C'est beaucoup dire. Regroupées derrière le mur de rigueur, nous sommes en Chine, ne l'oublions pas, et nous font plutôt penser à un club de vacances méditerranéen. Mais revoir Français - et pas n'importe quels Français : des pétroliers ! - l'habitude sur les mêmes lieux, ou presque, de qui fut jusqu'en 1945 la base de Fort-Bayard, une doute réveillée chez les autochtones, de vieux réflexes datant de l'époque coloniale. Même si les conditions politiques et économiques dans lesquelles la Chine populaire mène ici, aujourd'hui, avec les ingénieurs et techniciens de la C.F.P.-Total, une coopération pour l'exploitation du pétrole du golfe du Tonkin, sont loin de celles du début du siècle.

A ce jour, ils sont cent cinquante - hommes, femmes, enfants - à s'être expatriés vers ce bout du monde exotique, vers ces simples touristes. Ils forment la colonie française la plus importante en Chine populaire après celle de Pékin.

Dès leur arrivée en Chine, ces expatriés plongent dans un univers qui pour certains est étrangement déconcertant. A 200 mètres de la piste de l'aéroport de Zhanjiang - le nom chinois de Fort-Bayard - un bûche se frotte le nez contre un palmier. Puis, dans une chaleur moite, étouffante, c'est la route cahoteuse et longue de laquelle trottinent, au milieu des charrettes et des cyclistes, des paysans, la palanche lourdement chargée sur l'épaule, des échoppes de fortune garnies de régimes de bananes, de paniers d'oranges et offrant aux voyageurs le thé bouillant succédant sur un fond de rizières et de champs à canne à sucre. Images familières de l'Asie.

De l'ancien Fort-Bayard subsistent les deux pseudo-gothiques, la cathédrale, transformée en hangar, une halle marchande et quelques maisons à toit pointu. Dans l'enclos, à crochets, on trouve dans l'importé quelle ville. France. Le long du vieux port, s'accumulent les filets remplis de noix de coco attendant d'être chargées sur les jonques qui, à quai, d'énormes cochons noirs plongent le groin dans les débris indéfinissables.

C'est en août 1980 que Total-Chine a commencé à bâtir son infrastructure à Zhanjiang. A l'époque, les difficultés logistiques de l'environnement ont obligé la compagnie à installer des familles de personnel à Hongkong et à adopter un système de rotation de dix jours de travail sur place, quatre jours de repos en famille. Pendant leurs séjours à Zhanjiang, ces pionniers étaient logés, au départ, dans des conditions assez rustiques. A

l'hôtel Haibin (Hôtel du Littoral), dans une luxuriante palmeraie. En fait de littoral, l'accès à la mer était - et reste - interdit pour des raisons de sécurité militaire justifiées officiellement par l'existence, toute proche, d'une base navale.

Aujourd'hui, le Haibin n'héberge plus qu'une trentaine de « vrais » célibataires. Les « faux » ont emménagé, avec leurs familles, dans le Village des Collines de Teck, qui fait face à Zhanjiang, de l'autre côté d'un bras de mer, et que la compagnie a inauguré à la mi-octobre.

Vieille routine, matière de gestion de personnel hors des frontières nationales, la C.F.P.-Total s'est heurtée en Chine à deux problèmes majeurs : ce n'est pas elle, mais la partie chinoise, qui a dû le maître d'œuvre de la base de Zhanjiang (centre opérationnel et village résidentiel). Ensuite, elle n'est pas propriétaire de ces installations - et c'est une autre dérogation à la règle, celle du locataire. Or les partenaires français de la société française, malgré leur bonne volonté, n'étaient évidemment pas habitués à répondre aux besoins et aux exigences d'une compagnie pétrolière étrangère. C'est dire les efforts que tous ont dû faire - et doivent constamment faire - pour trouver les solutions adéquates. C'est ainsi que les inévitables problèmes de la vie quotidienne de cette coopération, entièrement nouvelle dans le pays communiste en développement, ont longtemps tenu aux firmes capitalistes.

Au départ, la compagnie française avait dans ses bagages les plans de construction de sa base résidentielle. Au bout d'un an, son partenaire chinois les rejette

et confie l'élaboration d'un nouveau projet à l'Institut d'architecture de Canton. Commencé en décembre 1981, le projet est terminé, pour l'essentiel, en juillet dernier. Un véritable exploit dont, néanmoins, un petit pitié les habitants intérieurs. Participant pour 51 % aux dépenses de fonctionnement et d'exploration de la base, la compagnie avait intérêt à mettre fin le plus rapidement possible aux frais occasionnés par l'hébergement des familles à Hongkong et à percevoir sur place le montant des loyers élevés.

Friteuse électrique

Outre une trentaine de villas équipées par Total (il ne manque plus la friteuse électrique), le village comprend une école, claire et agréable, relevant de la Mission laïque (sept enseignants pour trente élèves), un hôpital de jour parfaitement aménagé, un club de tennis et des terrains de jeux pour enfants. Les responsables de Total-Chine s'accrochent à reconnaître que l'effort réalisé par la partie chinoise a été remarquable dans la conception, l'esthétique et la compréhension du mode de vie occidental. Il est vrai qu'un architecte-conseil de la compagnie a veillé à faire respecter du mieux possible les critères de la société.

Certes, tout n'est pas parfait. Les premiers résidents, arrivés en septembre, se plaignent amèrement, par exemple, de ne pouvoir

utiliser une piscine d'allure hollywoodienne, raison d'une installation défectueuse du système de recyclage de l'eau. Réaction de la compagnie : être entièrement pris en charge (seuls le téléphone et les produits vendus au supermarché sont à leurs frais) dans des conditions de confort optimales. Nos compatriotes, inexpatriables : où qu'ils aillent, il leur faut leur école française, leur médecin français, leur camarade, observe un ingénieur. A quelques exceptions près, l'esprit d'entreprise, c'est un fait, semble absent, malgré le fort coefficient d'incitation au départ (doublement du salaire environ) proposé par la firme.

Il y a cependant des problèmes plus irritants. Pour les femmes, qui ne travaillent pas, c'est l'isolement dans le village, aggravé par les difficultés de communication avec la ville. La traversée, sur des bacs surchargés, du bras de mer qui les sépare de Zhanjiang est aléatoire. Elle dépend de la météo - les typhons sont fréquents - des sautes d'humeur et des arrêts de travail prévus des passeurs. Et le trajet par voie terrestre sur une mauvaise piste allonge le voyage de près de deux heures.

Sur le plan de la coopération technique, il a fallu surmonter l'écart considérable entre les méthodes de travail très différentes et l'obstacle de la langue. Un centre de formation a été créé à 13 kilomètres du village. Une cinquantaine de techniciens chinois ont déjà été initiés à l'anglais avec les méthodes les plus modernes (laboratoires de langues, vidéo, etc.). Ils suivront une formation spécialisée qui leur permettra, lorsque l'exploitation proprement dite débutera, d'occuper des fonctions d'opérateur ou de producteur responsables et le rig, situé à l'ouest de la presqu'île de Leizhou, dans le golfe du Tonkin. Pour le moment, ce sont les spécialistes de Total qui les doublent.

Le service en charge de la sélection du personnel local a des appréciations essentiellement techniques, ce qui n'allait pas de soi, au départ, pour les responsables chinois, habitués à d'autres critères. Actuellement, l'activité pétrolière fournit à la population deux mille à trois mille emplois.

La transmission de savoir-faire est particulièrement problématique. Les notions les plus mal perçues par les partenaires chinois. Ce qui a d'autant plus d'importance que ce sont des derniers qui, en principe, sont chargés de l'entretien et de la bonne marche des installations. Dernier volet : l'apprentissage d'une gestion rationnelle.

Si les difficultés matérielles et psychologiques de l'entreprise ne sont pas un mystère, les résultats jusqu'à maintenant plutôt heureusement étonnés les dirigeants de Total, si grandes est l'habileté et la faculté d'adaptation du personnel chinois. Exemple spectaculaire de l'ouverture économique à l'Ouest de Pékin, la collaboration entre pétroliers français (Total, comme Elf-Aquitaine dans le golfe de Bohai) et chinois joue incontestablement un rôle de pionnier.

A. R.

Un petit coin de ciel à Belfast

Une école pour les catholiques et les protestants. A Belfast, c'est une entreprise fort osée.

L'ECOLE, un bungalow à quelques mètres de la Falls Road, domine les ghettos de Shankill et de Falls Road. Elle s'appelle Lagan, du nom de la rivière qui divise Belfast. Les enfants y ont de douze à treize ans, l'âge des troubles qui déchirent l'Irlande du Nord.

Signe particulier : la moitié des élèves sont catholiques, l'autre moitié, protestants. Lagan est le seul établissement « mixte » d'Ulster. Après plus d'un siècle de stricte ségrégation de l'enseignement, un groupe de parents a tenté le pari d'unir les enfants des deux communautés. Le fait que leur école ait déjà survécu un an est un petit miracle, dans un pays où le mot n'a plus guère de sens.

Il est évident que les Nord-Irlandais franchissent la « barrière » religieuse. Les lycées d'Etat sont, en général, protestants. Les catholiques ont leurs écoles privées, subventionnées par le gouvernement mais gérées par l'Eglise. Moins d'un enfant sur cent fréquente un établissement d'une confession différente de la sienne. Pourtant, d'après les sondages, 70 % des parents sont pour la mixité.

La mini-révolution de Lagan a fait d'un bungalow de parents, d'abord catholique puis interconfessionnel. All Children Together (Tous les enfants unis). Il tente d'introduire dans le système éducatif du Nord un « troisième » qui soit dominé ni par les prêtres ni par les pasteurs. On est loin : l'une des écoles catholiques - de Lagan, que ses parents avaient envoyée dans une école primaire d'Etat protestante, pendant la guerre de français, on lui faisait réciter, toute la classe : « Nous sommes tous des protestants ».

« Qu'ils ne fassent qu'un »

All Children Together avait obtenu le vote d'une loi facilitant la déségrégation des établissements scolaires, au Parlement Westminster, en 1978. Trois ans plus tard, la législation restait lettre morte.

En 1981, l'un des responsables de All Children Together, Tony Spencer, un catholique anglais, professeur à l'University Queen's à Belfast, trouve pas une place pour sa fille à l'école.

Or, par engagement ecuménique, il tient à ce que ses enfants aillent à l'école avec des protestants. Il mobilise les militants du mouvement, leur propose d'assumer la responsabilité que les académies d'Irlande du Nord n'ont pas su prendre : ouvrir des écoles pour tous. Le 1^{er} septembre, Lagan ouvre ses portes. Les premiers ont lieu dans un local où il faut débarrasser le soir venu. Puis Lagan s'installe au sud de Belfast. Le ramassage se fait grâce à un vieux prétre par le Mouvement de la paix.

L'école n'a toujours ni laboratoire de physique-chimie, ni bibliothèque, ni gymnase. Mais elle a une devise cousue sur chaque blazer : « Ut sint unum ». « Qu'ils ne fassent qu'un ». Non pas que l'enseignement fasse abstraction des différences. Les cours de religion y tiennent au contraire une place prépondérante. Trois heures hebdomadaires qu'ils occupent, deux sont réservées à la religion. La dernière est réservée à la prière. Les confessions : catholique, anglicane, presbytérienne, méthodiste. Dans les matières, l'accent est mis sur l'héritage commun.

L'histoire et la littérature enseignées des manuels britanniques aussi bien qu'irlandais. « Rien n'est caché », souligne

parent. « Nous encourageons les enfants à être fiers de ce qu'ils sont ».

L'essentiel du financement provient des parents eux-mêmes. Les frais de cours s'élèvent à 7.000 F par an par enfant. Les familles les plus démunies bénéficient d'une bourse, prélevée sur des dons que reçoit le collège (plus d'un million de francs depuis le début). Les contributions d'organisations internationales ont permis à Lagan de débiter le cadre social étroit de ses origines.

Cette année, plusieurs familles des ghettos catholiques y ont envoyé leurs enfants. Les Bailey - le père est ouvrier agricole, la mère femme de ménage - ont dû vendre leur voiture pour y inscrire leurs deux filles. « Mes enfants ont passé les huit premières années de leurs vies dans le quartier de Falls Road », explique Mme Bailey. « Nous avons vécu, les fusillades, les émeutes, la haine, les incroyables divisions religieuses. Je ne donnerai jamais la possibilité de voir une chose ».

« Je n'ai jamais vu mes enfants avec les catholiques avant l'âge adulte », dit Maevie Mulholland, l'une des fondatrices. « Ce n'est pas que les parents étaient intolérants. Les occasions de se rencontrer n'existaient pas ».

Les familles catholiques et protestantes ont fait connaissance par la force des choses. Au début, les parents faisaient même la surveillance, les toyaient et servaient les repas. Ils continuent aujourd'hui à être impliqués à tous les niveaux de la vie scolaire. « Notre démarche n'a de sens que si tout le monde s'y met », souligne Tony Spencer. « Nous ne pouvons simplement dire à nos enfants : Allez à l'école ».

Les quatre-vingt-neuf enfants n'y ont que quatre classes pour l'instant, deux sixièmes et deux cinquièmes - n'ont mis longtemps à s'adapter.

L'année dernière, l'un des nouveaux, les premiers jours, s'enquerraient de la religion de chacun de ses camarades. Lorsqu'on lui pose la même question aujourd'hui, il réagit à une pointe d'impatience : « Et après ? Quelle importance cela peut-il avoir ? ». Les protestants s'étonnent plus quand, la prière du matin, ils voient leurs camarades catholiques faire le signe de la croix. « J'avais peur que les copains de mon quartier arrêtent de me parler », dit Patrick, douze ans. « Mais ils continuent à me traiter comme si j'allais à une école normale ».

Les résultats scolaires sont honorables. L'école a déjà reçu trois cents candidatures pour l'année prochaine, et pourrait trouver dans l'obligation de refuser du monde, faute de place. Malgré quelques réactions hostiles, principalement de la part des partisans du révérend Ian Paisley, chef de file des protestants les plus durs, l'initiative de All Children Together a été bien accueillie. Le primat de l'Eglise irlandaise, le cardinal O'Flaich, a publiquement donné sa caution au projet Lagan. Le clergé catholique, pourtant, qui craint pour ses propres écoles, traîne les pieds. Ainsi Lagan n'a toujours pas trouvé de prêtre pour l'enseignement religieux. La partie n'est pas encore gagnée.

Les attitudes, cependant, changent, imperceptiblement. Les mères, chose hier invraisemblable, ont commencé à se rendre hors de l'enceinte du collège. « Maintenant nous rendons visite, prenons le thé régulièrement les uns chez les autres, nous disons l'une d'elles. Les préjugés religieux sociaux sont en train de céder ».

ETIENNE DUVAL
VERA FRANKL

VII

ÉTATS-UNIS

Kay et ses Hmong

Les Hmong réfugiés d'Indochine sont l'objet d'une sollicitude touchante, un peu étouffante parfois. Ils n'en font pas moins leur tête.

LES citoyens des États-Unis trouvent depuis peu lancés dans une nouvelle aventure : l'accueil, l'installation, l'intégration de leurs anciens alliés d'Indochine. « Nous sommes grands, nous sommes riches, disent les interviewés les plus généreux, nous pouvons les absorber sans problème. »

« Ils retirent le pain de la bouche », disent d'autres, vent bénéficiaires des mêmes allocations gouvernementales, bien que les « assistés » d'Amérique, le régime Reagan, voient leurs pensions rétrécir comme une peau de chagrin.

Au 31 août 1981, on comptait 555 000 réfugiés indochinois dans les seuls États-Unis à savoir presque la moitié des réfugiés partis depuis 1975 du Laos, du Cambodge et du Vietnam vers l'Occident (1).

Un sur dix (difficilement repérables parce qu'assimilés par les statistiques aux Laotiens) font partie de l'ethnie Hmong. L'Amérique est en train de digérer environ 50 000 Hmong : cultivateurs itinérants, émigrés de la Chine vers le Laos il y a cent cinquante ans, montagnards vivaient à plus de mille mètres d'altitude, brûlaient forêt.

« J'avais vraiment pitié d'eux, la jeune et blonde Kay dit. Les parents immigrèrent de Suède au Wisconsin XIXe siècle, fuyant la grande famine. Voilà qu'on était là à les accueillir, grands, blonds et costauds dans une maison de fourrure (c'était en janvier) et les voilà eux, tout petits, noirs, tremblants de peur et de froid, à peine vêtus de dos. L'interprète leur a dit qu'il fallait venir dans la maison s'installer dans les voitures pour les Hmong. L'appartement que l'église avait mis à leur disposition.

Le gouvernement américain en effet demandait le Conseil des Églises américaines de prendre en charge les réfugiés d'Indochine. Fidèles et clergé l'ont fait, l'immense bonne volonté nationale. Un humoriste pourrait dire : avec de zèle, qu'on aurait peut-être mieux fait de leur demander...

Au début, les membres de la congrégation luthérienne de Kay étaient plutôt enthousiastes à l'idée de devenir les répondeurs d'une famille hmong. Mais quand il s'est agi de passer à l'acte... C'est le mari de Kay (président de la congrégation), puis Kay pour l'aider, puis de plus en plus Kay toute seule qui a dû accomplir des formalités, la recherche d'un travail, d'une école pour les enfants, d'une école d'anglais pour les parents, les démarches administratives, les visites médicales.

« Vous comprenez, ils ont fait sale guerre pour », dit Kay, c'est normal qu'on les aide maintenant qu'ils ont besoin de... Certains ici disent que n'est pas l'affaire, ils veulent pas donner pour moi, je dis, dans le cas-là, zut ! Qu'on prenne l'argent les impôts ! La congrégation continue à aider, bien sûr. C'est elle qui a meublé l'appartement de Chong Yang et sa femme Lee Nan, fourni le réfrigérateur, la cuisinière, le téléphone, la télé, vêtements, jouets, la lingerie, la vaisselle...

Ce soir, Kay apporte tons : la famille déménager, il leur faudra des boîtes, du papier journal pour envelopper les siettes les verres.

« Fous vous rendez compte, Chong Yang préfère vivre dans

un appartement plus petit pour payer moins cher et être à côté d'une autre famille hmong ! Mais ils ne m'ont pas demandé avis, ils ont donné leur préavis. » Kay rit de bon cœur, mais hoche la tête, grave. « C'est pour la voiture. Chong n'a ni permis, ni argent, mais il vient d'acheter une automobile ! Il va falloir que je prenne ça en main ! Oh, ils débrouillent, c'est sûr. Un jour, peu après leur arrivée, le professeur d'anglais a téléphoné à heures du matin : « Devinez, me dit-elle, devinez qui est arrivé ? Chong Yang et Lee Nan. » Ils ont trouvé le chemin, ils sont venus bus, tout seuls, sans attendre qu'on aille les chercher ! Comment ils ont fait, je n'en sais rien, peut-être qu'ils avaient repéré la ligne d'autobus et ils ont voulu qu'ils puissent y aller tout seuls. » Eh bien, ils ont réussi ! Ils suivent religieusement leur cours d'anglais. Au début, l'église leur a proposé un poste de gardien, mais Chong a refusé : il voulait apprendre la soudure mais surtout l'anglais. Alors la famille vit des allocations et apprend la langue, et le père la soudure. Ils suivent l'école du dimanche aussi : quand ils sont arrivés, l'interprète leur a dit : « you go ! » ils y vont ! Ils commencent à avoir de la religion », conclut Kay, en arrêtant. Land Rover devant l'immeuble.

Des boucles d'oreille C'est un H.L.M. en béton, à deux étages, environné d'un gazon sur lequel stationnent plusieurs grosses voitures américaines. L'une d'elles doit appartenir à Chong Yang. La famille n'a pas diné. Sur la table, deux grands bols de riz, de nouilles et de poulet dans du bouillon. Chong Yang, Lee Nan et les cinq petits accueillent : l'aîné n'est pas rentré, il joue, tous les soirs, au foot avec les autres adolescents hmong. Lee Nan n'a que vingt et ans, c'est la deuxième épouse de Chong Yang, qui en a trente-sept. Sa première femme est morte pendant la traversée du Mékong, il y a deux ans.

Chong Yang rend des comptes à Kay, qui a demandé à voir un livret. « Une voiture ! Et où prenez-vous l'argent pour les acheter ? Et pour le permis ? Comment l'avez-vous payé ? Par un cousin ? Mais comment allez-vous le rembourser ? » etc.

Kay a l'air très soucieuse, mais Chong Yang n'est pas inquiet : « cousin » semble pouvoir répondre de tout. C'est lui également qui lui apprendra à conduire. Kay supplie Lee Nan et les filles de rester à table, tout poursuivant l'exposé :

« C'est très bien d'être indépendant, mais ils peuvent vraiment trouver la difficulté. L'autre jour, je lui ai demandé de voir un livret, il y manquait 300 dollars. » sont passés ces 300 dollars ? J'entends Lee Nan qui répète, en tirant l'oreille : « I like, I like ! » je remarque qu'elle porte des boucles d'oreilles or ! Alors, je téléphone à notre ami banquier qui dit : « Je sais, Kay, c'est une folie, mais vous n'y pouvez rien, ce serait illégal de les empêcher de toucher leur argent. » Mais je les convaincs que c'est pour leur bien, et il dit : « O.K. ! désormais je n'autoriserai plus de gros retraits sans votre accord. » Je sais que je n'en ai pas le droit, mais mettez-vous à l'œuvre ! Ils ont 300 dollars par mois en

tout et pour eux il prend 300 dollars pour acheter des boucles d'oreilles à sa femme, maintenant encore 300 dollars pour une voiture. Et je serai obligée de l'autoriser à les retirer de son livret puisqu'il les doit à son cousin ! »

L'Eglise est notre père

« Je ne sais pas », dit-elle encore. Ils font, dit-elle encore. C'est vrai qu'ils font pousser leurs légumes dans le potager communal, où ils ont tout un lopin près du lycée : ils y vont tous les jours à vélo après le travail, et ils mangent que du riz et des haricots. Mais quand même, ils ont donné une fête quand le bébé est né, il y avait cinquante personnes, dont nous, de l'église. Ils ont abattu eux-mêmes le cochon, servi des rouleaux de riz, des rouleaux de chou épicés, du coca-cola du « mountain dew » (boisson Wisconsin). Evidemment, on leur donne presque tout, Chong Yang l'a dit lui-même le jour de la fête : il s'est levé pour remercier l'église, il dit : « L'Eglise est notre père car je ne suis moi-même pas capable de subvenir aux besoins de ma famille. » Mais un jour il le fera, il le fera. »

Puis elle ajoute : « Nous sommes tellement riches, ce n'est rien pour nous de les aider. »

« Vous les invitez chez vous parfois ? »

Elle hésite, visiblement gênée. « Non, pas encore. Vous comprenez, j'en ai parlé avec notre ami banquier, et il m'a dit : « rendez-vous compte, Kay, de la différence entre vos modes de vie ? Imaginez qu'ils viennent chez vous, vous vivez, ils n'en ont aucune idée, ils seraient complètement désorientés. » Je crois qu'il a raison, c'est trop tôt. »

Son livret toujours à la main, Chong Yang n'a pas mangé, mais les filles et la femme ont fini leur dîner, et Kay s'apprête à leur enseigner sa science du déménagement. Elle se jette à genoux, attire elle le plein de papier journal. « Voyez, dit-elle, il ne faut pas risquer de casser votre vaisselle, ferez comme ceci. » Elle prend un verre qu'elle met à la ronde, puis elle l'enveloppe dans une feuille de papier journal, replie les bouts vers l'intérieur, pose dans le carton, prend un autre verre. La famille et moi regardons, fascinés. Est-il possible qu'ils ne sachent vraiment pas ? Oui, évidemment que c'est possible. Ce sont des montagnards qui n'ont jamais vu la ville ; pourtant ils produisent des étoffes d'un grand raffinement et fabriquent des colliers d'apparat en métal comme de la dentelle : on les imaginerait mal jettant leur vaisselle à terre, cassant leurs verres. Mais Kay a une plus longue expérience de réfugiés, elle doit savoir ce qu'elle fait.

Nous repartons dans la nuit, laissant derrière cette famille tombée d'une planète et qui vit sur ce nouveau sol à sa manière propre, et entend comme elle peut tous les sages de bonne volonté et de moralité émanant de ses hôtes américains. Chong Yang et sa famille aussi semblent savoir ce qu'ils font : ils ont compris en tout que la meilleure adaptation consiste à faire qu'on d'abord, et à confesser qu'après !

GABRIELLE VARRO.

(1) A titre de comparaison : 80 400 réfugiés indochinois se valent en France à la même date, sur un total de 1 116 800.

Les Navajos réclament leurs mines et leur pétrole

Les Indiens Navajos et leur nouveau chef s'estiment spoliés par les sociétés minières et pétrolières.

LES Navajos, qui, 175 000 personnes, forment la plus importante des réserves indiennes, réclament le chef de conseil tribal, M. Peterson Zah, quarante-quatre ans, fondateur du service d'aide juridique de la réserve. L'élection de M. Zah met fin au mandat de M. Peter Mac Donald, qui régnait sur la Navajo depuis douze ans. Le premier soin de M. Zah après son élection a été d'annoncer que les 37 000 kilomètres carrés de la réserve, qui occupent le nord de l'Arizona et du Nouveau Mexique, ne seront plus exploités par les sociétés minières et pétrolières.

M. Mac Donald, dont la gestion le style de vie luxueux faisaient l'objet de nombreux commentaires, a insisté, pendant sa campagne, sur la lutte qu'il avait menée pour affranchir la tribu de la tutelle du Bureau des Indiennes, qui, à Washington, et sur la création par ses soins du Conseil intertribal pour les ressources énergétiques.

Les réserves indiennes renferment dans leur sol une partie importante des ressources énergétiques des États-Unis et celle des Navajos, particulièrement riche en charbon et en uranium. Les sociétés d'exploitation avaient paru, il y a dix ou vingt ans, un pactole inespéré pour ces tribus, refoulées à la fin du dernier siècle par les plus pauvres. Ils font aujourd'hui l'objet de contestations de plus en plus vives de la part d'indiens mieux informés, qui s'estiment trahis.

Ennemi commun

M. Zah, qui est démocrate, accuse M. Mac Donald, qui est républicain, d'avoir, en fait, lié plus étroitement la tribu au Bureau des affaires indiennes. M. Zah a donné d'autre part l'exemple d'exploitation de 25 (1,80 F) la tonne de charbon payé, par les sociétés minières, et a ajouté : « Il faut que nos ressources soient volées. L'eau, le bois, les minéraux qui appartiennent à la tribu doivent servir d'abord le peuple navajo. » Le chômage sur la réserve, qui touchait l'an dernier 35 % de la population adulte, a atteint 80 % en 1982.

Les sociétés d'exploitation minières et pétrolières ont parfois apporté des emplois à la réserve : c'est ainsi que la compagnie de charbon Utah International, qui a son siège en Californie, a signé avec la tribu un contrat qui la contraignait à employer 75 % de main-d'œuvre sur place. Mais cette exploitation de la réserve de l'uranium, United Nuclear, n'emploie que 17 % de Navajos.

En de nombreux endroits, les petits propriétaires indiens se sont aussi expropriés de fait par les sociétés pétrolières, qui les indemnisent à des taux ridiculement bas et d'installer des stations de pompage de leurs champs.

Selon l'un des avocats de la tribu, le Bureau des affaires indiennes a récemment fait payer à

une société 24 000 dollars seulement le droit d'extraire 1 000 tonnes d'uranium. Mais le bureau fait valoir que le manque de personnel l'oblige à se référer aux statistiques des sociétés d'exploitation elles-mêmes pour établir leurs contrats.

M. Zah a aussi promis de régler le différend territorial qui oppose les Navajos à leurs voisins les Hopis. Il a promis que les sociétés minières d'attiser la querelle. « Nous allons régler les pro-

blèmes de nos frères Navajos », dit M. Zah. Notre ennemi commun est celui qui cherche à dresser l'Indien contre l'Indien pour pouvoir voler nos ressources.

M. Zah a été élu grâce au militantisme des jeunes de la tribu, qui parfois refusent de voter des villes où ils travaillent ou des écoles où ils sont en pension. La participation électorale a été exceptionnellement élevée.

NICOLE BERNHEIM.

REFLETS DU MONDE

The Daily Telegraph Les métamorphoses de Christmas

Le magazine dominical du quotidien londonien conservateur, The Daily Telegraph, rapporte que l'usage du Tupperware, on ne connaît pas l'Angleterre, ni les arbres de Noël, ni les papillotes à accrocher, ni les cartes de vœux. Les cartes de vœux étaient démodées de l'autre côté de la Manche, on ne les utilisait même de qui, cher aux druides. On chantait des chants de Noël et on échangeait des cadeaux, surtout des gants, des bijoux et des parfums. Et les étranges en argent étaient offertes le lendemain de Noël.

« Même après la réforme, les douze jours de fête pour le Noël étaient l'occasion de réjouissances entre voisins, arrosés de vins ou de bières épicées ou flottant des quartiers de pommes rôties. C'était le temps des surnoms aux pauvres et des cachets aux artistes ambulants... »

En 1841, Albert, le prince consort importait d'Allemagne l'usage de l'arbre de Noël, une mode qui prit rapidement. Les sapins étaient décorés de lanternes, de bougies et de boules argentées. Mais

les cartes de vœux pour Noël furent introduites en Angleterre, mais l'usage ne se répandit vraiment qu'une vingtaine d'années plus tard. (...) Et sous l'arbre, un train de des poupées parvenues à l'âge de la vieillesse. (...) Car l'ère victorienne est le début d'une tendance que l'on commença à déplorer à présent : Noël était plus le moyen de célébrer la réussite matérielle qu'une commémoration un anniversaire religieux. »

Depuis le lendemain de la première guerre mondiale et jusqu'à la seconde, cette tendance s'est poursuivie. Le résultat : Noël a été laïcisé par la société de consommation et a perdu de son mystère : les parents progressistes refusent que leurs enfants puissent croire au Père Noël, voire les privent de religion. (...) Certains profitent des voyages à bas tarifs pour aller à la rencontre du soleil en Espagne et pour oublier le sens que Noël a l'origine. (...) Mais l'on commence à aspirer à un retour aux valeurs véritables de cette fête de Noël.

Pariser Kurier

De drôles de choses...

En République fédérale d'Allemagne, les animaux domestiques sont des choses », écrit le bilingue « Pariser Kurier ». Cela a bien sûr des conséquences : par exemple, l'on peut théoriquement saisir un chien chez un créancier. Le paragraphe 811 du code de procédure civile ne s'y oppose pas pour les chiens d'une valeur ne dépassant pas 200 marks. Au prix où sont ces petites bêtes aujourd'hui, même un quidnapé sans pedigree peut donc être saisi. Mais à l'idee de devoir confisquer un bouledogue hargneux ou un saint-bernard volumineux, les huissiers préfèrent montrer, meublés de bijoux d'art à ces chiens, des objets aboyants et mordants.

Apparemment, les Allemands aiment bien les animaux, car jusqu'ici aucun huissier n'est venu saisir de chien. Même pas lorsque les propriétaires de chiens ne paient pas l'impôt sur les animaux. Pourtant, cet impôt n'est pas bon marché et bon nombre s'obstinent à déclarer leur compagnon à quatre pattes. A Munich, la taxe sur les chiens est passée récemment de 30 à 60 marks par an ; à Francfort, à Bâle et autres Veldt coûtent 72 marks ; à Nuremberg 120 marks.

La loi, tout le loi, qu'il s'agit de chien, l'administration se bruscamente plus souple : à Brême par exemple, les chiens ne paient rien, l'huissier d'une valeur équivalente. A Fribourg, la ville a prévu une réduction d'impôt pour ceux qui ne peuvent pas payer. A Munich, une fondation a été créée pour venir en aide à ceux qui ne peuvent acquitter la taxe.

Le résultat que ne pourrait qu'approuver le S.P.A., est qu'aucun chien n'a été saisi en R.F.A. par les huissiers.

LA LIBRE BELGIQUE Le mur et la haie

A lire l'article sur le code rural et les haies publié par le quotidien bruxellois La Libre Belgique, on peut se demander quelle logique anime parfois les législateurs. Ainsi, selon le code civil de nos voisins, les haies peuvent être mitoyennes entre deux propriétés et installées sur la ligne de séparation. Les deux propriétaires devront l'entretenir tous les deux. Ce qui paraît rai-

sonnable, mais l'on ne comprend pas pourquoi les deux cas suivants : Les deux propriétaires doivent d'accord pour le remplacement d'une haie mitoyenne par une mitoyenne qui resterait mitoyenne ; mais le législateur a permis par le remplacement d'une haie par un mur lorsqu'il s'agit de propriétés limitrophes de la haie.

ament
ur pétrole

FLETS DU MONDE

aily Telegraph

IST - Rurit

BBE BELETT



QUINCY - LE DIASCON

CLEFS

René Zazzo

psychologue de la personne

Spécialiste de la psychologie de l'enfant, et en particulier des jumeaux, René Zazzo tente de donner une réponse scientifique à cette question philosophique : comment se construit l'autonomie de la personne ?

RENÉ Zazzo, soixante et onze ans, a été l'élève puis le collaborateur, enfin, en 1950, le successeur de Henri Wallon, l'un des plus grands chercheurs en psychologie de l'enfant. Ses principaux travaux ont porté sur les jumeaux, sur les techniques de psychométrie (tests) appliquées au développement de l'enfant et sur la délinquance mentale. Récemment, il a joué un grand rôle dans le réexamen de la notion d'attachement : le lien unissant le nourrisson à sa mère apparaît désormais comme un besoin primordial aussi impératif que celui de nourriture, et on ne peut plus considérer que ce fut le cas longtemps : le nouveau-né comme un être purement végétatif.

Pour René Zazzo, la question centrale est celle de la personne : comment l'enfant devient-il une personne, c'est-à-dire tout à la fois semblable parmi ses semblables et être singulier ? Comment s'opère l'individualisation ? Pour lui, il s'agit de faire passer le discours sur la personne de la philosophie à la science.

« Vous avez toujours manifesté une grande méfiance contre les a priori idéologiques, quelque qu'ils proviennent, en matière scientifique... »

« Je pense que le scientifique — surtout lorsqu'il s'adresse au grand public — ne doit pas se laisser entraîner par ses passions partiales. Or, certains débats « chauds », par exemple sur le quotient intellectuel (Q.I.) ou l'hérédité de l'intelligence (mais il y en a d'autres), on voit ceci : la droite utilise certains faits abusivement — et il y a là une imposture. Mais la gauche, elle, les refuse, elle a des raisons purement idéologiques. Dans un cas, c'est un déplorable abus d'une certaine droite, du racisme, que de pousser la gauche et certains scientifiques, qui, comme moi, se reconnaissent en elle, à refuser d'examiner certains faits, simplement parce qu'ils leur paraissent déplaisants ou dangereux. »

« Vous avez cité la poésie que sur les tests. C'est une technique que vous connaissez bien : les critiques faites aux tests sont-elles si injustes ? »

« Il faut tout d'abord savoir que la critique des tests a pour cible principale les tests d'intelligence et le Q.I., mais aussi, par exemple, la motricité ou même la personnalité. Ce n'est certainement pas un hasard : l'intelligence, dans une civilisation, c'est la valeur suprême. Et puis il y a le fait que peu de gens savent, comprennent, ce que c'est qu'un test. S'ils le savaient, leur phobie s'évanouirait... »

« Qu'est-ce donc qu'un test ? »

« Les Italiens ont un très bon mot pour « test » : ils l'appellent *reativo*, un « réactif ». C'est par là que cela. La réaction obtenue permet de situer un individu en ce qui concerne certains aspects de son psychisme (ou d'autres choses : on peut faire des tests physiques), dans son groupe d'âge ou dans l'échelle des âges. C'est tout. Entendu ainsi, un test n'aliène pas l'individu en le réduisant à un chiffre. Tous les gens bien informés en conviennent. »

L'hérédité, c'est la liberté

« Mais même entendus ainsi, est-ce que les tests ne peuvent pas avoir des effets négatifs, par exemple en étiquetant les sujets une fois pour toutes ? »

« C'est une question de déontologie. Le passage du diagnostic au pronostic. Ce que l'on constate à un moment donné vaut-il pour l'avenir ? Le rôle du psychologue, quand il s'agit d'un enfant, est mauvais résultat, c'est précisément de s'efforcer de faire mentir le pronostic. »

« La grande question, dans le débat sur les tests et le Q.I., n'est-elle pas, une fois de plus, de l'inné et de l'acquis ? Les différences que l'on peut observer en matière de Q.I. (certains disent les « inégalités ») proviennent-elles de l'hérédité ou du milieu ? »

« Tous les débats, la question est toujours très mal posée. Avant tout, il faut voir qu'il y a, au centre de tout cela, un problème : celui de la liberté de l'homme ou, plutôt, celui du couple déterminisme/liberté. Nous n'arrivons pas à nous débarrasser de cette idée fausse que déterminisme (et donc hérédité) égale fatalité. Il faut absolument réintroduire, à mon avis, la notion de liberté dans le déterminisme. Il faut repenser la notion de liberté humaine. Il y a une histoire sociale de la liberté, mais aussi une histoire naturelle de la liberté. D'où l'intérêt, la nécessité, de décrire, d'analyser, de mesurer comment l'autonomie se construit. C'est l'observation de l'enfant qui nous permettra de le faire. »

« Si je voulais être provocant, je dirais que l'hérédité, en fait, c'est la liberté. Comparez le patrimoine génétique de la mouche drosophile à celui de l'homme : le nôtre est incomparablement plus riche. Est-ce que nous sommes « plus déterminés » que la mouche drosophile ? Non, bien sûr ! Nous sommes plus libres ! La complexification de l'hérédité, c'est une marge de décision de plus en plus large, avec évidemment le risque de se tromper. L'animal, lui, ne se trompe guère : l'erreur, c'est le risque, c'est le prix à payer pour conquies. »

« Cela dit, il ne faut pas confondre, bien entendu, l'hérédité, l'espèce et les variations, les différences héréditaires d'un individu à l'autre. »

« Mais quid de l'hérédité envisagée comme inégalité entre les hommes ? »

« Eh bien, il y a trois constamment trois problèmes distincts. »

« La première question, c'est : d'où viennent les différences entre les individus ? La deuxième : d'où viennent celles qui les séparent ? La troisième, enfin : les différences éventuelles « races » — ou « milieux » — sont-elles contestables. Laissons la dernière à ceux qui aujourd'hui : ma conviction est l'égalité biologique de tous ces prétendus « races ». De cette façon, les recherches sont trop obscurcies par les a priori, la gauche et de droite, pour que nous puissions tout faire ici. »

« Pour ce qui est des différences entre milieux privilégiés culturellement et milieux défavorisés, certain nombre de différences (par exemple, pour revenir au Q.I., une différence de points environ). On peut faire l'hypothèse que l'hérédité n'intervient en rien là-dedans : prenez un lot de graines, divisez-

le en deux, semez la moitié dans une bonne terre, l'autre dans une mauvaise : la plante poussera vigoureuse ici, malingre là. La différence de milieu suffit à expliquer la différence de croissance. Le patrimoine génétique des deux populations de graines est le même. Et cependant, dans chacune des deux populations, certaines graines sont plus vivaces que d'autres. C'est donc à la fois la fonction de son potentiel génétique et de son terrain, de son milieu et de son hérédité, que chacune germera. Voilà pour répondre à la question des différences entre individus. »

« C'est ici qu'intervient le brouillage idéologique... »

« Il consiste simplement à transférer la réponse valable pour un problème à la solution de l'autre. Le sophisme de droite consiste à partir des différences entre individus, à l'hérédité intervient, pour affirmer que les différences entre classes sociales sont héréditaires, ce qui « fonde en nature » la justification de l'inégalité sociale. Le sophisme de gauche, consiste, en se fondant sur le fait que les différences entre groupes sociaux sont dues à l'influence du milieu, à nier qu'il puisse y avoir des différences héréditaires individuelles. »

CLAUDE FISCHLER.

(Lire la suite p. 18.)

Sur le chemin du retour

(Suite de la première page.)

« Parlez-vous l'espagnol ? » demanda-t-il, Durand.

« Je ne connais que le français », dit l'anglais.

« Parlez-vous l'allemand ? » dit l'interview d'Helmut Schmidt.

« Parlez-vous l'anglais ? » dit-il, il parle bien l'anglais.

« Je doute que ce soit le cas du général. »

Durand se mit à manger son

l'une des spécialités du Fou-

l'anglais avait le regard de Jean,

se disait-elle, la nous épargnera

beaucoup de palabres. On pourra

lui dire ce que nous avons pour

une tentative de conciliation,

songes-t-elle — mais elle pen-

se l'ennuyait profondément. Elle

aurait voulu que son mari soit

possible.

« La situation en Jamaïque est

un sujet sur lequel je pourrais

vous parler. Vous parlez anglais,

m'avez-vous dit. Une approche de

Manley peut-être plus sympathique

que celle que nous pratiquons

d'habitude. C'est un très noble

même si pour le moment il est

out. Quant au général, je pense

que c'est un sujet qui conviendrait

à votre style habituel. Il se préte-

rait à votre forme d'ironie.

Comment vous voyez l'imaginer,

nous ne pouvons guère les gé-

néral dans notre cœur — surtout

les généraux d'Amérique latine.

« Vous voulez dire que vous

m'enviez quelque part ? »

« Eh bien oui. Vous êtes une

femme très séduisante. Et, d'après

ce que j'en sais, le général a

un faible pour les femmes sé-

duisantes.

« Ce n'est pas le cas de Man-

ley ? »

« Je regrette vraiment que

ne parlez pas un peu l'esp-

agnol. Vous savez tellement

poser les questions personnelles

qui font mouche. Selon moi, la

politique ne vous jamais ennuyer

le lecteur. Vous n'êtes pas

ennuyé, je crois ? »

« Non, mais quel général

s'agit-il ? Vous ne comptez pas

m'envoyer en Chili ? »

« Ce n'est pas le cas de Man-

ley. Je doute que même

vous puissiez supporter quelques

neuf le sujet de Pino-

« d'ailleurs, vous recevrait-il ? L'avantage d'une petite

république, c'est qu'on peut vrai-

ment le couvrir — en quelques

en quelques semaines. On peut

la considérer comme un micro-

cosme de l'Amérique latine. Le

général ne peut pas être un

naturellement plus s'élève —

à cause du terrain. »

« La situation en Jamaïque est

un sujet sur lequel je pourrais

vous parler. Vous parlez anglais,

m'avez-vous dit. Une approche de

Manley peut-être plus sympathique

que celle que nous pratiquons

d'habitude. C'est un très noble

même si pour le moment il est

out. Quant au général, je pense

que c'est un sujet qui conviendrait

à votre style habituel. Il se préte-

rait à votre forme d'ironie.

Comment vous voyez l'imaginer,

nous ne pouvons guère les gé-

néral dans notre cœur — surtout

les généraux d'Amérique latine.

« Vous voulez dire que vous

m'enviez quelque part ? »

« Eh bien oui. Vous êtes une

femme très séduisante. Et, d'après

ce que j'en sais, le général a

un faible pour les femmes sé-

duisantes.

« Ce n'est pas le cas de Man-

ley ? »

« Je regrette vraiment que

ne parlez pas un peu l'esp-

agnol. Vous savez tellement

poser les questions personnelles

qui font mouche. Selon moi, la

politique ne vous jamais ennuyer

le lecteur. Vous n'êtes pas

ennuyé, je crois ? »

« Non, mais quel général

s'agit-il ? Vous ne comptez pas

m'envoyer en Chili ? »

« Ce n'est pas le cas de Man-

ley. Je doute que même

vous puissiez supporter quelques

neuf le sujet de Pino-

raclement du visage. Ses yeux,

une fois le turbid dument

consommé, parcouraient le nou-

veau le cœur et ne lâchaient son

convaincant paraître qu'une plaisan-

terrie. Il un peu, mais passée

spontanément au-dessus d'eux.

« C'est-à-dire que, précisait-

il, nous avons quelques doutes sur

qui pourrait être type de

classe. Puis-je vous suggérer un

trouage ? »

« Vous pourriez vous trouver

chargée d'une simple nécrologie.

« La phrase prononcée dans

l'autre fin possible l'homme qu'elle

avait en tête, elle en avait

partagé avec son mari, l'ex-

président et son épouse. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

été un beau-frère et le cousin. Elle avait

gent lui renvoyait un regard un

peu malicieux, comme si la ques-

tion l'amusaient et que, peut-être, il

l'approuvait.

« Mon général dit qu'il va où

son peuple lui dit d'aller. »

« N'est-ce pas plutôt les

Américains qui lui disent ? »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

Les yeux les et songeurs l'ob-

servaient avec ce qu'elle prit pour

l'assurance d'un joueur d'échecs

qui sait qu'il sera de l'autre côté

son adversaire par un mouvement

inattendu.

« Mon général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

être fatigués de l'installation

confortable dans le fauteuil. »

« Le général dit qu'il est né-

cessaire de tenir compte du point

de vue des Américains : la politi-

que l'exige dans un petit pays

comme le nôtre, il n'est pas

obligé d'accepter tout ce qu'on

lui propose. Il dit que vous devez

L'article d'Agnès Thivent sur
« L'ignorance française »,
publié dans *le Monde Dimanche*,
du 21 novembre,
■ provoqué de nombreuses
réactions parmi nos lecteurs.
Si quelques-uns s'indignent de telle ou telle
mise en cause, la plupart confirment
par leur témoignage notre analyse,
et dénoncent avec force
le protectionnisme intellectuel.

Impossible de travailler...

Les **conceptions** dus à **Hayek** (purgation (pour la jeunesse ?) sont nombreux. Par exemple : p. 23 du volume II de l'Annuaire française, le « libéralisme » français lui apparaît. Popper accuse Hayek, l'économiste libéral, de soutenir une conception « incontestablement collectiviste » de la planification. Un comble ! Imaginez les **conceptions**...

est intraduisible

Étant ■■■■■ langue étrangère, mais ■■■■■ interprète ■■■■■ conférence, c'est ■■■■■ plus grand ■■■■■ j'ai lu votre article.

Quoique né à ■■■■■ vivant la plupart du ■■■■■ en France, je suis

La langue allemande se prête en effet à de nombreux néologismes qui ne laissent pas toujours traduire en français qui n'a pas un caractère de la *Verdinglichung*, il est vrai, mais que se réfère à la réification, mais que la *Dinglichkeit* intraduisible. Les distinctions qu'il invente en correspondance toujours différents, vraiment en quelques demeurant parfois Le d'Adorno à traducteurs, quelle

(1) Voir l'article ■ Michel Crozier sur Herbert Simon dans *le Monde* du 24 octobre 1978 (N.D.L.R.)

Les *Œuvres complètes* ont, publiées, en 1962, un volume de fragments des œuvres de Garsmeil. Mais il s'agit d'extraits « soigneusement » sélectionnés d'une édition de la *Calèche de prison*, elle-même très marxisante. Garsmeil n'est un *littérat* gênant pour l'idéologie *marxiste* que pour les *PC* et français. Les éditions Gallimard étaient en possession non seulement de toutes les œuvres, l'Institut *Marx* en avait, elles aussi, en France, mais parce qu'il préférait les confier à une « grande maison bourgeoise ». Il est fallu vingt ans pour que puisse paraître, rigoureuse et scientifique des œuvres de Garsmeil.

EDGAR MORIN,

Etc., etc. L'historien français se trouve en 1982 dans la situation d'un psychanalyste qui prétendrait avoir jamais pu lire une ligne de Freud. L'une des multiples conséquences

Question de distance

Le théâtre de la fin du siècle dernier revient en force. Il y avait eu, la saison dernière, les *Corbeaux*, de Becque, mis en scène par Jean-Pierre Vincent à la Comédie-Française, et le monumental *Peer Gynt*, d'Ibsen, dans la réalisation de Patrice Chéreau avec le T.N.P. de Lyon-Villeurbanne... Maintenant, cela tourne à l'avalanche : Gildas Bourdet à la Salandre présente les *Bas-Fonds*, de Gorki ; Daniel Mesguich propose, à l'Athénée, une libre adaptation de Platonov, la première pièce de Tchekhov ; à Chaillot, Otomar Krejca monte le *Père*, de Strindberg, un auteur qu'il n'avait pas abordé.

Je passe Labiche à Feydeau, que l'on a vu un peu partout, de sa première scène nationale à ses plus petits théâtres. Et n'est pas fini : la Comédie-Française, Jacques Lassalle va réaliser une nouvelle version des *Estivants*, de Gorki, due à Michel Vinaver et, au Théâtre de la Ville, Lucien Pitolli présentera, sous peu, les *Bas-Fonds*, de Gorki, qui, n'était l'incendie, auraient été à l'affiche de la place du Châtelet, l'an passé. Du reste, Pitolli n'en a pas à son coup d'essai : l'omneso excepté, tous les auteurs qu'il a montés au Théâtre de la Ville, Ibsen, Tchekhov, Gorki, appartiennent à la fin du dix-neuvième siècle.

Sans doute n'a-t-on jamais cessé de jouer Tchekhov. Et Strindberg a fait figure de père putatif du nouveau théâtre des années 50 : le bel essai qu'Arthur Adamov lui a consacré, qui date de 1955 et qui vient heureusement d'être réédité (1), le rappelle. Mais Ibsen et Gorki peuvent paraître démodés. Ce théâtre fin de siècle a, aujourd'hui, un air ambigu. En lui, la dramaturgie du dix-neuvième siècle, animée par un souci de description sociopsychologique, s'accomplit et s'épuise. Strindberg parle de « combat des cerveaux », de « lutte pour les moyens d'existence ou pour l'honneur ». Il compose, dit-il, des « vivisections ». Ce théâtre-là a partie liée avec son temps. Il fut une « œuvre » dans le combat social et littéraire. Il voulait délibérément au présent. Rien d'étonnant à ce que, aujourd'hui, il ait le passé.

La bourgeoisie n'en finit pas de mourir

Mais fin de siècle est, aussi, fondatrice. Notre modernité s'y enracine. La forme théâtrale bouge. Strindberg rêve de remplacer la « pièce bien faite » en cinq actes par le « quart d'heure » : un acte d'affrontement, un acte de souffrance, un acte de lutte. Les conflits des personnages définis une fois pour toutes et bien installés dans leur situation sociale cèdent la place à des corps à corps où les personnages perdent jusqu'à la certitude de leur identité. Écoutons encore Strindberg : « L'âme de mes personnages (leur caractère) est un congruement de civilisations passées et actuelles, de bouts de lianes, de journaux, de morceaux d'hommes, de lambeaux de vêtements du dimanche de l'âme elle-même, un mélange de pièces de toutes sortes. » (2) Le *Peer Gynt* d'Ibsen hanté par la question de savoir comment « être soi-même », et il parvient pas à répondre à cette question.

Pour paraître plus cohérents, les personnages tchékoviens n'en ont pas moins minés de l'intérieur. Le tout premier, Platonov, n'est pas seulement un raté. Il est, comme le souligne Daniel Mesguich, un « homme-père », c'est-à-dire condamné à jamais à devenir un adulte. Il joue, faute de réussir à être, et détruisant tout autour de lui, parvient, non sans peine, à faire abattre et, donc, à détruire lui-même.

Enfin, que les héros des *Bas-Fonds* soient des clochards, des laissés-pour-compte de la société

n'est pas seulement affaire pittoresque : la « cave qui semble à une grotte » où Gorki situe *Bas-Fonds* (qui s'intitulaient originellement *Dans les bas-fonds de la vie*) ne renvoie pas qu'au marché Khitrov de Moscou : c'est un lieu-limite, un lieu où se trouvent mises en question les grandes figures de la dramaturgie occidentale (parmi elles, notamment, celle du noble — le Baron — de l'acteur).

Aussi, ces œuvres sont-elles, à la fois, proches et lointaines. A la différence des classiques, elles ne sont pas passées par les moments cruciaux de l'histoire de notre société, pas plus qu'elles ne proposent des figures mythiques de notre civilisation. Et leur quotidien n'est plus le nôtre. Cependant leurs interrogations restent familières. La bourgeoisie occidentale n'en finit pas de mourir. Nous vivons tous, encore, mort-là. Un tel théâtre oscille entre le passé et le présent. Pour le jouer, aujourd'hui, il faut, à chaque fois, définir ce qui le sépare comme ce qui le rapproche de nous.

Rien qu'une tranche de vie...

Daniel Mesguich ne s'en soucie guère. Il s'intéresse au Platonov de Tchekhov que dans la mesure où, pièce, touffue et déchirante, peut lui servir de matériau pour ce « théâtre du miroir » dont il poursuit le mirage. Il transforme le petit monde provincial de la Russie méridionale où joue Platonov en « man's land » théâtral. Chez lui, le dedans et le dehors s'interpénètrent et les doubles prolifèrent. N'était la présence aigüe, ironique et négligente de Mesguich lui-même en Platonov, le plateau ne semblerait peuplé que d'ombres. Ce théâtre-là fonctionne à vide. Et n'est que dans la dérision qu'il rencontre, passagèrement, Tchekhov.

La Salamandre a tenté, au contraire, de transplanter les *Bas-Fonds* dans une réalité contemporaine précise. Considérant le texte de Gorki « moins comme classique que comme texte étranger, éloigné dans le temps », Gildas Bourdet et Alain Miliani « font effort pour tenter de le rapprocher de nous, c'est-à-dire pour l'apparenter à un texte que nous aurions pu écrire — alors qu'au contraire la distance même, avec un texte de Racine, ou demain avec un texte de Shakespeare ou de Tchekhov, serait l'objet du travail » (3).

Ils ont donc moins actualisé les *Bas-Fonds* au niveau de la représentation qu'ils n'ont pratiqué un véritable coup de force dramaturgique : sur la pièce de Gorki, dont la structure et la fable sont conservées, ils ont greffé un autre langage. Ces *Bas-Fonds* ne se situent plus dans la cave du marché Khitrov de 1902, mais dans un « quatrième étage d'un immeuble collectif qui peut être aussi bien un asile d'aliénés qu'un hôpital, qu'un centre d'hébergement dans un complexe sportif » d'une ville actuelle, la langue qu'on y parle tient l'argot des loubards et du sabir des immigrés de fraîche date. Les clochards de Gorki sont devenus des marginaux. La transposition est ingénieuse et le spectacle de la Salamandre a la précision et l'apreté d'un reportage sur le vif. Mais il est ainsi rapprochée de nous, la pièce de Gorki trouve désamorcée : elle ne constitue plus une plongée dans la part d'ombre de la société de la société bourgeoise. Ces nouveaux *Bas-Fonds* contentent d'être un constat sociologique. Rien qu'une « tranche de vie » en marge...

En revanche, le *Père*, de Strindberg, monté par Krejca prend le risque de la distance. Là, nulle volonté de surréalisme, nul désir de faire, d'émulser, des protagonistes de « combat des cerveaux » contemporains. Le plateau du Théâtre Gémier entouré de parois vitrées qui, aussi des miroirs, tient à la serre et de la loupe. C'est bel et bien une vivisection qu'entreprend Krejca. Il

redouble le détachement institué par Strindberg à l'égard des héros qui n'étaient que lui-même et la femme, Siri von Essen.

Mais, en même temps, il les comédiens : il ne leur permet pas d'échappatoire dans la composition ou le pittoresque. Il exige d'eux, obtient parfois, un trouble sincère. Aucun des personnages de ce *Père* n'est un monstre, sont des êtres humains, bourgeois et vicieux. Rien que des captifs de leur situation et de leur idéologie. Comme des insectes enfermés sous une cloche de verre. Et nous qui les regardons d'abord, dehors, de très loin, nous nous sentons, à la fin, assez proches d'eux. Construit la distance qui nous sépare d'eux, le jeu théâtral résout cette distance : il fait tomber les masques. Il nous renvoie à nous-mêmes.

Dans son *Za Branou de Prague*, Krejca avait renouvelé notre façon de comprendre Tchekhov : il l'avait arraché au bric-à-brac de la Russie 1900 sans pour autant le dénaturer. Il procède de même avec Strindberg. C'est que nous sommes encore loin d'avoir fait nos comptes avec ce théâtre d'une fin de siècle.

BERNARD DORT.

(1) Cf. *Strindberg* (deuxième édition), par Arthur Adamov, coll. « Les miroirs », l'Arche éditeur, Paris, 1982. L'Arche vient aussi de publier les deux premiers tomes d'un *Théâtre complet* d'August Strindberg (avec une introduction de Maurice Gravier et de nous, par Carl-Gustaf Björnstam).

(2) Cf. la préface à *Mademoiselle Julie*, *Théâtre cruel et mystique*, par August Strindberg, présenté par Maurice Gravier et traduit par Marguerite Diehl, coll. « Poésie du théâtre », Gallimard, Paris, 1984, p. 101.

(3) Cf. l'entretien avec Gildas Bourdet, par Anne-Françoise Benhamou, dans le Cahier consacré aux *Bas-Fonds* et publié par la Salamandre.

La fibre révolutionnaire

L'HISTOIRE de la technologie du vingtième siècle a pour partie celle de la domestication progressive de deux particules élémentaires : l'électron et le photon. Harassés à notre usage, ils se bousculent, comme les molécules d'eau d'un torrent, dans les câbles métalliques, pour transporter l'énergie ou les conversations ; les autres s'ébattent à travers l'espace pour éclairer ou pour exciter les atomes, les molécules, les cristaux, les radiations. Le mariage du photon (le photon) et du fermion (l'électron), mariage du pair et de l'impair, forme une univers d'informations.

Ce couple, l'électron plus lourd, plus matériel, plus localisé : il se déplace dans les cristaux métalliques rigides, dans les jonctions des transistors, quelquefois s'échappe à travers un espace vide pour quelque bref parcours. Dans ses voyages, il escalade les montagnes et les collines de l'énergie qu'il cède dans des chutes brutales à la forme du photon, impalpable, voyageur à l'infini. La contribution de l'électron, travailleur obscur enfoui dans la matière, à l'univers éblouissant d'images, de couleurs et de lumière créé par la technologie est sûrement moins évidente pour le profane que celle du photon qui a le beau rôle de charmer directement nos yeux. Cependant, voici qu'il est question de mettre, à son tour, l'électron au chômage pour cause de modernisation futuriste.

Jusqu'à présent, l'électron a le monopole du transport de l'information.

La matière. Messager zélé, il chevauche le nerf fil de cuivre, il court le long de nos réseaux téléphoniques et télégraphiques. Malheureusement, le cuivre est un métal bien lourd et bien chers : le licenciement économique de l'électron se profile à l'horizon. C'est que, depuis quelque temps, on a trouvé le moyen de faire travailler le photon, le photon qui se déplace vite, et en grand nombre, à travers un matériau qui ne chauffe pas, la pelle sur notre sol national, à voir le sable du Fontainebleau transformé en fibre de pure silice.

Les fibres optiques, guides de lumière, d'abord gadget de 10 cm de long, hydre de points lumineux éclatés, sont devenues des lignes de transmission de quelques kilomètres. Associées au laser, source de lumière, elles peuvent transporter de l'information condensée, et elles sont déjà en service dans les systèmes de télécommunication expérimentaux, notamment à Paris, les centraux Tulleries de Philippe-Auguste. Leur fabrication, dont la mise au point a été difficile, est aujourd'hui bien contrôlée par notre industrie nationale, notamment par la C.G.E.

Le rôle potentiel des fibres optiques dans les communications est maintenant bien connu, et a fait l'objet de nombreuses analyses prospectives, en partie sous l'impulsion du C.N.E.T. (1). Cependant, une autre révolution se prépare qui concerne des secteurs plus larges de notre industrie et qui peut avoir des conséquences économiques capitales si l'on n'y prend garde à temps. En effet, l'association du laser et du photon est, pratiquement, « accordable » de l'infrarouge à l'ultraviolet (c'est-à-dire que l'on peut obtenir sous forme d'une puissante lumière cohérente, le peu près n'importe quelle longueur d'onde) — et de la fibre optique, des bouleversements dans les techniques de contrôle industriel.

On sait que la plupart des processus mis en œuvre dans les laboratoires et les traitements en continu exigent le relevé périodique de données : température, pression, vitesse, composition chimique, pH, champs électriques, magnétiques... qui sont généralement captées par des sondes qui traduisent en impulsions électriques pour les appareils de contrôle. Or il semble que les fibres optiques soient en passe de supplanter les dispositifs conventionnels pour beaucoup de ces applications avec l'avantage de pouvoir fonctionner dans les milieux corrosifs, radioactifs, explosifs, ou trop chauds ou trop froids.

Les fibres sont insensibles aux interférences électriques, d'où diminution du risque d'erreur : elles peuvent capter des signaux à grande distance, en une multitude de points ; elles peuvent transporter simultanément plusieurs types d'information et en grand nombre. Grâce à elles, on peut rassembler des instruments de contrôle puissants et sophistiqués en un lieu central où se trouvent tous les renseignements sur la marche d'une usine. Les multiples fibres optiques en temps réel sont traitées par les ordinateurs, qui assurent ainsi l'automatisation des opérations avec une finesse et une précision supérieures à celles des systèmes actuels, à cause de la multiplication aisée et peu coûteuse des points de contrôle.

La réception, le transfert et la distribution de l'information à travers les fibres optiques, fibres optiques sont aujourd'hui maîtrisés. Les dispositifs qui terminent les fibres et servent de sonde, ont reçu, en américain, le nom d'« optrode » par analogie avec « électrode ». L'analyse, souvent sur les fluctuations de la fluorescence, est constituée

du milieu à examiner ou sur celle de substances déposées à l'extrémité de la fibre. La fluorescence est excitée par une longueur d'onde spécifique fournie par un laser. La lumière excitatrice est le signal au retour voyageant dans la fibre.

Westinghouse vient de mettre au point une technique qui permet de mesurer la température atteinte en tout point d'une fibre optique, qui permet de contrôler continuellement les grandes surchauffes de grands volumes. Elle est basée sur l'analyse de deux longueurs d'onde différentes de l'émission infrarouge des fibres chaudes. On compare les intensités de ces émissions aux deux longueurs d'onde de la fibre, et le calcul permet de déterminer la partie de la fibre qui est la source de l'émission. Ce dispositif fonctionne de 135 à 700 °C et probablement, avec des fibres en quartz de qualité supérieure, jusqu'à 1100 °C. Il peut être capital pour l'avenir du contrôle de température dans les industries chimiques, pétrolières, nucléaires et métallurgiques.

Le désespoir des Punks

La combinaison du laser, qui a vingt ans, de la fibre optique, qui en a dix, des mini et micro-ordinateurs, qui viennent quasiment de naître, peut complètement bouleverser les conditions d'exécution des opérations industrielles pour les nations développées. Notre pays n'est trop mal placé pour les fibres optiques et pour les lasers. Il reste cependant à prendre conscience de l'immensité du bouleversement technique, à s'y préparer et à investir rapidement des efforts de recherche.

Il faut aussi s'efforcer d'éduquer les hommes, les systèmes ne suffisent pas. On ne peut qu'être frappé, par exemple, du fossé qui se creuse, et même dans les laboratoires de recherche, entre les personnes qui peuvent apprendre les langages informatiques, et donc le maniement des ordinateurs, petits ou grands, et autres. Ce fossé est comparable à ce qu'était au début du siècle la barrière de l'alphabétisation. Le défi de la technologie moderne est aussi un défi culturel : nous passons du linéaire au répétitif, l'explosion du multiple et du simultané. Cela ne dérange pas trop les jeunes, qui grandissent au milieu des médias optiques et électroniques.

La multiplication des revues spécialisées dans le « gadgeterie » informatique démontre un réel engouement du public, marque le développement d'une nouvelle culture technique et populaire, une merveilleuse pour un renouvellement par l'imagination et l'invention, méthodes et des procédés de notre industrie. Il faut donc hardiment dans le développement des résultats de la recherche fondamentale. Ceux-ci nous permettent de comprendre et d'exploiter la complexité réelle de beaucoup de processus physiques, chimiques ou mécaniques que nous avions cru pouvoir enfermer dans le cadre simpliste des graphiques à deux dimensions, qui tenaient si bien sur la page d'un livre.

Aujourd'hui, il n'est plus possible d'extrapoler linéairement à partir du passé : les prévisions échappent à la simplicité. Cela désespère les Punks, qui prétendent qu'il n'y a plus de futur. Pourtant les nouvelles techniques, le mariage de l'électron et du photon, donnent de la richesse et de la vigueur à présent. Les utiliser, les développer, les comprendre, c'est accepter d'être nos propres contemporains.

PAUL CARO.

(1) C.N.E.T. : Centre national d'études et de télécommunications. Sur les télécommunications optiques, on pourra consulter l'article de Jean Jernigann paru dans le numéro 101 mai 1982 de la *Revue du Palais de la découverte*.

POESIE

ROGER MUNIER

Roger Munier, né en 1923 à Nancy, fut le disciple et l'ami de Heidegger, qu'il fut l'un des premiers à traduire en français. Il a également traduit Angelus Silesius et Octavio Paz. A l'intersection de la philosophie et de la poésie, il a notamment publié : *Contre l'image* (Gallimard), *Le Contour, l'éclat* (La différence), *l'Ombre* (La clairière) et, tout récemment, *Le Moins de* (Gallimard), *l'Ordre du jour* (Fata Morgana). Ses œuvres sont des oppositions du sujet et de l'objet, du paraître et de l'apparaître, des textes à la mise à jour de l'impensé de la langue.

CHRISTIAN MICHEL.

Comment dire ?

« Comment dire ? » — Oui, dire ? Nous ne parlons pas la langue. Nous parlons.

C'est entre toi et moi que tu vois, dans cet entre-deux de la vision, que tout se passe.

Tu n'as pas l'accès, homme exclu du Jardin, mais j'ai, moi, de savoir amer et noir de ce que n'a pas l'accès.

Tout s'efface aussitôt, s'efface en apparaissant. Si peu que tu le fasses, aussitôt tu perds toi.

Arrête-toi, oui, contemple, mais ne t'attarde pas. On ne peut être que hété au passage.

Parole inattendue, mais prononcée. Reçue comme inattendue, mais prononcée.

La goutte ne sait pas qu'elle est goutte, puisqu'elle est dans la mer. Mais, goutte, elle ne sait pas non plus la mer.

Courbé sous le vent, le jeune arbre acquiesçait au passage du souffle. Au Passage. L'apparence ne fait peut-être que cacher ce qui n'ose apparaître.

Quand je dors, les choses renaissent. Les choses me renaissent, comme on veille à mort.

Le silence appelle le silence. Il est moins le silence que ce qui appelle le silence.

Il y a sans doute un Sens, mais il n'a pu venir jusqu'à nous.

Le ruisseau dans les herbes fait un bruit mouillé qui dit, lorsqu'on l'entend, quelque chose qui se dit avant qu'on l'entende.

Rien ne se cache. Rien ne plus se montre.

ASSOCIATIONS

Un pont entre les générations

Les politiques sociales négligent les effets de la structure des générations. L'Association des âges veut essayer de les rapprocher.

Effet de la crise ou conséquence d'un changement social ? Le vieillissement fait aujourd'hui l'objet d'approches nouvelles et l'âge est unanimement perçu comme un des éléments essentiels de la structure sociale et une cause de conflits et d'inégalités. Mais ces idées sont récentes. L'Association des âges, créée il y a cinq ans seulement dans le but précisément d'étudier les relations entre groupes et individus à travers les générations et de contribuer à une meilleure intégration des différentes classes d'âges confondues, a eu à jouer un rôle de défricheur (1).

Née à l'initiative de Louis Tissot, ancien secrétaire général de la Caisse des dépôts et consignations, qui en est toujours le président, administrée par ses neuf fondateurs (2) et un certain nombre d'organismes qui lui ont rejoint (caisses de retraite, mutualité agricole, chambre syndicale des banques populaires...), cette association est financée pour moitié (2 millions de francs par an) par la Caisse des dépôts, pour moitié par des subventions diverses (Etat, régimes de retraite...), des dons ainsi que par les cotisations de ses adhérents. Ceux-ci, au nombre de deux cent cinquante environ, sont, pour l'essentiel, des « personnes morales » réparties en cinq collèges : collectivités locales et administrations, entreprises, établissements financiers et d'assurances, organismes et experts spécialisés, associations (3).

A sa création l'Association des âges entendait mener deux types d'activités : la réflexion et la promotion-action, autrement dit le lancement d'initiatives susceptibles de modifier concrètement les relations entre les générations.

La première, baptisée « l'entreprise école », était un brouillon de système de formation alternée école-entreprise largement repris depuis. Mais l'association s'est surtout fait connaître par la création d'EGEE (Entente des générations pour l'emploi et l'entreprise) et de « bourses inter-

génération ». Dans les deux cas, il s'agit d'établir des liens entre des aînés parvenus à la maturité sociale et des jeunes ayant une ambition mais démunis d'expérience et de moyens.

EGEE, créée fin 1979, mettait en contact des conseillers bénévoles (pour la plupart retraités ou pré-retraités) avec des créateurs d'entreprises ou des jeunes entrepreneurs en difficulté. La formule a connu un succès immédiat : quand, en avril dernier, l'Association des âges, faute de moyens, dut céder le programme à l'Agence nationale pour la création d'entreprises (A.N.C.E.), dans l'ensemble de l'Hexagone 1 500 conseillers avaient déjà contribué à créer ou sauvegarder plus de 600 entreprises.

La Bourse inter-génération, de son côté, permet l'attribution d'une bourse d'étude par un « parrain » à un jeune qui lui en rembourse le montant le moment venu sous forme de complément de retraite grâce à un système de capitalisation. Elle est gérée par une association autonome, Inter-Ages (4).

Le succès de ces deux expériences a prouvé que l'on pouvait lutter efficacement contre la ségrégation des âges. Mais, comme l'explique Jean-Marie Thivaud, délégué général, il a contraint l'association à abandonner les opérations directes : « Avec notre budget limité et seulement dix permanents, nous ne sommes pas équipés pour mener des opérations aussi lourdes qu'EGEE l'était devenue, d'autant que l'Association des âges a fondé sa mission sur le principe de la gratuité de ses interventions ».

L'accent est donc placé désormais sur la réflexion. Dans ce domaine l'association fonctionne principalement en formant des groupes « thématiques » qui peuvent travailler deux, trois ou quatre ans. Chaque groupe (par exemple : télématique ; prospective de la retraite ; la deuxième génération d'immigrés...) est formé avec les groupes ou les institutions concernés et utilise une « grille des générations » imaginée par l'Association des âges.

« Une mesure prise aujourd'hui pour les gens de dix, vingt, quarante ou soixante ans a des effets sur le présent et sur l'avenir », explique Jean-Marie Thivaud. Il y a à notre époque une incapacité à « relativiser » les problèmes de générations. Par exemple, on parle de la retraite comme si celle-ci avait toujours existé. C'est pourquoi nous essayons d'aborder les problèmes à la fois dans leur état actuel et dans une perspective historique ».

Les groupes de travail n'ont souvent comme seul « débouché » concret qu'une publication. Mais celle-ci peut représenter une « somme » (ainsi le rapport « Quel avenir pour les retraités ? » est le document exhaustif en la matière) ou une œuvre originale, comme pourra l'être la publication des travaux du groupe « Histoire des politiques sociales de la famille », qui réunit pratiquement tous les responsables de la politique familiale française depuis 1945 !

Mais le plus important n'est pas là. Comme l'explique Florence Fouquier, animatrice et chargée de relations publiques de l'association : « Les groupes de travail ont avant tout pour objet de faire sortir des propositions. Leur particularité est de réunir des acteurs de la vie sociale qui, de retour dans leur institution d'origine, pourront s'inspirer des orientations dégagées chez nous. L'association veut être un lieu neutre : ce que nous appelons le « bassin des carènes » (5).

Jean-Marie Thivaud précise : « Notre neutralité tient à l'absence d'enjeu. L'association n'a rien à vendre. Aussi a-t-elle pu s'attirer un « capital de confiance » : c'est en son sein que, pour la première fois, les représentants des principaux régimes de retraite se sont retrouvés autour d'une table avec les banquiers et les assureurs. C'est encore chez nous qu'on pu échanger leurs informations, les services statistiques de ces mêmes régimes, ce qui ne s'était jamais produit ».

Groupes de travail mais aussi publications, déjeuners-débats,

séminaires et un programme nourri de colloques : ceux auxquels l'Association des âges participe ou ceux qu'elle organise. Le plus important, inauguré par Michel Rocard, a eu lieu le 19 octobre dernier. Sous le titre général de « Cycles de vie des institutions », il s'agissait d'une réflexion sur la création, la gestion et la transmission des organisations à travers l'exemple de l'économie sociale. L'Association avait pu réunir les grandes figures du tiers secteur - et nombre d'universitaires pour traiter de ce sujet.

Le changement de gouvernement en 1981 n'a pas apporté de changement notable dans l'association - sinon qu'une partie de ses animateurs l'ont quittée pour rejoindre des cabinets ministériels. Si Jean-Marie Thivaud voit l'avenir en rose, c'est seulement, dit-il, parce que « nous avons maintenant la conviction, après maints tâtonnements, que notre grille des âges tient la route ». Ce qu'il traduit par un raccourci : « On ne peut pas parler sérieusement des retraites sans aborder les problèmes d'éducation ».

DANIEL GARCIA.

(1) 73, avenue Paul-Doumer, 75016 Paris. Tél. : (1) 504-27-44.

(2) Outre Louis Tissot et la Caisse des dépôts, ce sont le C.N.R.S., le Centre d'études et de réalisations pour l'éducation permanente (CEREP), la Fondation de France, la Fondation nationale de gérontologie, l'Union nationale des associations familiales (UNAF), et, à titre personnel, François Bloch-Lainé et Dominique Chailion, P.-D.G. du Crédit industriel et commercial.

(3) La cotisation de base est de 600 F. Pour les entreprises et les communes, elle varie en fonction du nombre d'employés ou d'habitants : 12 000 F par an, par exemple, pour une entreprise de plus de cinq mille employés, 3 500 F pour une ville de plus de cent mille habitants.

(4) Inter-Ages, 50, rue Castagnary, 75015 Paris. Tél. : (1) 532-47-10.

(5) Il existe une association régionale des âges (ARDA) dans la région Rhône-Alpes, rattachée à l'ADA mais indépendante financièrement. Elle est hébergée par le C.N.R.S. Centre international de recherches d'Ecullay, 93, chemin des Mouilles, 69130 Ecullay. Tél. : (76) 33-37-11.

PETITES ANNONCES POUR LES ASSOCIATIONS

RUBRIQUES* : Appels ☐ Convocations ☐ Créations ☐
Manifestations ☐ Sessions et stages ☐

* Cocher la rubrique souhaitée.

VOTRE TEXTE :

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10

• Prix de la ligne : 25 F (28 signes, lettres ou espaces).
• Délai d'insertion : deux semaines après réception de la demande d'insertion ACCOMPAGNÉE DU RÈGLEMENT libellé : Régie Presse L.M.A.
• A envoyer à : REGIE PRESSE L.M.A., 85 bis, rue Réaumur, 75002 PARIS

annonces associations

Associations

L'U.P.F. vous offre un service gratuit de 3 mois à son membre « l'Union Pacifica ». Ecr. à : L. Hoch, 52100 Boulogne.

S.I.E.N. 33220 CHEMERS. L'union, magazine du voyageur, 48 pages, dont 16 en coul. édité par l'ass. « Le POINT » ann. des phos., int., touristes du rêve, de l'humour. Tous les 2 mois sur abonne, uniquement 80 F par an pour 6 n°s pleins. A « Pour un autre tourisme » 25, quai R. Rolland 69005 LYON

« POUR UN AUTRE TOURISME » L'union, magazine du voyageur, 48 pages, dont 16 en coul. édité par l'ass. « Le POINT » ann. des phos., int., touristes du rêve, de l'humour. Tous les 2 mois sur abonne, uniquement 80 F par an pour 6 n°s pleins. A « Pour un autre tourisme » 25, quai R. Rolland 69005 LYON

Crée ass. 1901 ARISTARQUE consacrée aux problèmes monétaires internationaux. Etude d'une référence d'échange UNI = Monnaie festive de type ECU. Ch. Economiste, franc. juristes intern., dons, etc. Le Bureau de l'ass. sera constitué au cours d'une assemblée générale convoquée dans ces mêmes colonnes. Toute candidature sera examinée. Ecr. à J.-B. REBIARD 18, villa Saint-Michel, 75018 PARIS. Tél. local 226-79-29.

Créations

Groupe Revue Création, poésie, théâtre et pose 5 F. Jeune, poète, artiste, nouvelle... au sommaire n° 9. Billaud, Séver, Guéant, Mahin, Progent, Patrick, Delam Thédosse... GRAPPE 361, av. du Verdon, 77380 La Mée

Manifestations

L'Association internationale d'ethnopsychiatrie et d'ethnopsychanalyse informe ses adhérents et le public qui suit ses conférences que la conférence d'E. Burgos sur « le vécu de la dépression sera ajournée et remplacée par une conférence de S. Karmel sur le thème suivant : « La médecine traditionnelle pratiquée aux îles (Asie centrale) et dans le dépaysement ». Elle aura lieu le 5 janvier 1983 à 20 h 30, amph. Troussau, Hôtel-Dieu de Paris.

Sessions et stages

Russe : cours collectifs et part. Stage à Pâques (Alpes). Ski, tennis, E.I.E.C., 2, rue de l'Esplanade, Paris-8^e. T. (1) 634-27-36

A.R.I.A. prop. camping aménagé confort, p. stages, sessions réunions, etc. Oct. à mai. Ecr. 78 ch. des Fontaines, 31500 Toulouse p. rous rent.

Danser, c'est communiquer avec soi-même, les autres, l'autour pour transformer le quotidien. Stage rés. du Nival en ré de la D6 Endosse 36, rue Rochecrouart, 75008-Paris. 281-57-08.

L'atelier 27 propose aux enfants de 5 à 12 ans atelier peinture et modelage jeudi 17 h à 18 h 30 80 F par mois plus insc. 8, rue Pierre-Lescot, Paris-1^{er}.

EVADER-VOUS... Partez grimper avec le CLUB ALPIN FRANÇAIS VARAPPE A FRANCHARD Dimanche 18 janvier Départ Gare de Lyon, 8 h 26 pour Fontainebleau

Au CAF, le dimanche, les sorties sont gratuites RENSEIGNEMENTS-VOLUS, tél. 742-36-77 12/18 h

seul lundi.

SYNTHESE

PSYCHO CORPORELLE

Avent de vous engager dans une cure psychothérapeutique vous pouvez vous informer gratuitement en assistant à une soirée d'information sur le « Trans 510 Processus » : présentations des approches complémentaires telles BIO-ENERGETIQUE/GESTALT/ANALYSE TRANSCATIONNELLE/INTÉGRATION POSTURALE en dynamique de groupe ou séances individuelles (avec projection diapositives) Prochaine session gratuite le jeudi 13 janvier à 20 h 200, Bd Malesherbes, 75017-Paris (Indro Wagram) Nombre de places limité réservation pour personnes motivées uniquement en appelant au 783-57-31 M. JAILLET Association TRANSBIO

CONSEILS

Associations culturelles

Il y a lieu de distinguer les associations culturelles des congrégations religieuses qui relèvent pour leur réglementation du titre II (articles 16 à 26) de la loi du 1^{er} juillet 1901. Encore faut-il ajouter pour ces dernières que la loi n'a donné aucune définition et que nous devons nous en remettre à la tradition et à la jurisprudence qui retiennent pour ce faire trois critères : une vie communautaire, les membres étant liés par des vœux et dépendant d'une règle édictée ou approuvée par une Eglise.

Il n'en est pas de même pour les associations culturelles qui sont définies en tant qu'« associations pour l'exercice des cultes » par la loi du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Eglises de l'Etat. Le titre IV de cette loi (articles 18 à 24) et le titre III (articles 30 à 48) de son décret d'application du 16 mars 1906 précisent à la fois les conditions de leur constitution, de leur fonctionnement et de leur dissolution, ainsi que les modalités de leur contrôle (notamment sur le plan financier).

En voici les grandes lignes : Elles se constituent et se déclarent conformément aux dispositions de l'article 5 et entrées de la loi du 1^{er} juillet 1901, mais leur objet doit être exclusivement l'exercice d'un culte « et elles doivent être composées au moins de sept personnes dans les communes de moins de 1 000 habitants, de quinze personnes dans celles qui comprennent de 1 000 à 20 000 habitants et de vingt-cinq personnes dans celles de plus de 20 000 habitants ».

Outre les ressources habituelles des associations déclarées prévues par la loi du 1^{er} juillet 1901, elles peuvent percevoir le produit des quêtes et collectes et recevoir dans les conditions déterminées par la tutelle administrative des « libéralités testamentaires et entre vifs destinées à l'accomplissement de leur objet ».

Mais l'article 19 modifié par la loi du 25 décembre 1942 ajoute que les associations culturelles ne peuvent, « sous quelque forme que ce soit, recevoir des subventions de l'Etat, des départements et des communes », ajoutant cependant que ne sont plus considérées comme telles « les sommes allouées pour réparations aux édifices affectés au culte public, qu'il s'agisse ou non de monuments historiques ».

Elles pourront « sans donner lieu à perception de droits » verser leurs excédents de recettes à d'autres associations constituées pour le même objet.

Le contrôle financier est exercé par l'administration de l'enregistrement et les vérifications sont effectuées à la diligence de l'inspection générale des finances. Le décret du 16 mars 1906 indique en outre les obligations faites pour la tenue de la comptabilité, qui doit être conservée avec tous les documents et pièces justificatives pendant cinq ans.

En cas de dissolution volontaire, statuaire ou prononcée par justice, la dévolution des biens se fait conformément à l'article 9 de la loi du 1^{er} juillet 1901 et à l'article 14 du décret du 16 août 1901. En aucun cas, il ne peut être attribué aux associés une part quelconque des biens.

Enfin les associations culturelles peuvent constituer des unions (article 20 de la loi du 9 décembre 1905) ; mais l'article 48 du décret de mars 1906 précise que « le patrimoine et la caisse, les recettes et les dépenses d'une union sont entièrement distincts du patrimoine et de la caisse, des recettes et des dépenses de chacune des associations faisant partie de l'union ».

* Cette rubrique est rédigée par Service associations, association selon la loi de 1901, 24, rue de Prony, 75017 Paris. Tél. : (1) 380-34-09.

BLOC-NOTES

INITIATIVES

Cinéma différent

La Fédération nationale Léo-Lagrange veut encourager un cinéma « différent ». Après la reprise du Studio 43 (43, faubourg Montmartre, Paris 9^e) avec Peuple et culture, et l'ouverture en juin dernier d'une librairie spécialisée dans l'éducation populaire et le cinéma (58, rue La Fayette, Paris 9^e), elle publie un bimensuel, Géométrie. Le n° 1, sorti le 19 novembre dernier, ouvre sur une chambre en ville, le film de Jacques Demy. Elle va aussi, avec l'appui de plusieurs ministères, participer au premier Festival du film d'action sociale, qui se déroulera à Epemery du 5 au 10 avril prochain.

* Fédération Léo-Lagrange, rue Cadet, 75009 Paris. Téléphone : (1) 246-99-46.

Vie locale

A l'occasion des élections municipales, Culture et liberté, association pour le développement culturel du monde du travail, a réalisé, en liaison avec l'Association pour la démocratie et l'éducation locale et sociale (ADELS), trois documents : un montage audiovisuel sur la vie quotidienne des municipalités destiné aux maires de jeunes, associations d'éducation populaire... (800 F port compris) ; une série de dix affiches sur les nouveaux pouvoirs des communes et le rôle des citoyens ; un numéro spécial d'in-

forloc, la revue de Culture et liberté, entièrement consacré aux municipales (32 pages, 14 F, sortie fin décembre). Elle organise aussi des stages en janvier et février sur les problèmes des communes rurales et le fonctionnement d'une collectivité locale.

* Culture et liberté, 73, rue des Héros-Nogentais, 94130 Nogent-sur-Marne. Téléphone : (1) 872-50-30.

ACTUALITÉ

Animation de quartier

L'association « Ville humaine », installée dans le XIV^e arrondissement et axée sur l'animation de quartier, l'expression, la réalisation collective, notamment à l'intention des jeunes et des personnes âgées, vient d'entreprendre une recherche locale sur le vieillissement des femmes (en particulier retraitées). Elle a lancé un groupe de réflexion sur les thèmes du corps et du temps, les deuxième et quatrième jeudi de chaque mois à 19 h 30. Elle est liée d'autre part, à l'Association pour le développement et l'initiative locale (ADIL 14) qui, avec une boutique de gestion, entend maintenir des activités de service commerciales et artisanales dans le quartier. Celle-ci organise un quart consacré aux techniques documentaires, les 8, 9 et 15 janvier prochain.

* « Ville humaine - La Boutique », 77, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. : (1) 322-49-10.

EDITIONS MEGRELIS

CASAMAYOR INTOXICATION

Le mode d'emploi de la société moderne



Le Monde

RÉALISE CHAQUE SEMAINE

UNE SÉLECTION HEBDOMADAIRE

spécialement destinée à ses lecteurs résidant à l'étranger

Exemplaire spécimen sur demande.

AUDIOVISUEL

La maison de la culture de Saint-Étienne mise sur la vidéo

Huit mois après le lancement d'un « Carrefour des images et des sons », la maison de la culture et des loisirs de Saint-Étienne a présenté, au mois de décembre, un panorama de sa production vidéo : vidéo-art, vidéo-rock, vidéo-catalogue, films vidéo-fiction, etc. On y trouve tous les registres de ce langage spécifique en pleine expansion. Cette programmation s'insère dans un ensemble d'équipements de diffusion et de réalisation assez complet, où ne manque, temporairement, qu'un studio de tournage (la salle destinée à cet usage est en instance de reconstruction après avoir été dévastée par le feu en juin dernier).

« Ce qu'il y a d'unique à Saint-Étienne », observe Daniel Lemonnier, administrateur de la maison de la culture, « c'est qu'en un même lieu se trouvent réunis des

« moyens d'animation, de diffusion, de spectacle images et son et de production audiovisuelle. » Cette présentation a rendu compte de ce qu'il est possible de réaliser dans une maison de la culture. Certaines manifestations en donnent l'occasion. C'est ainsi que le vidéo-reportage *Tartine et Picasso*, signé Jean-Pierre Gras, est né d'un week-end sur la bande dessinée. De même, la bande vidéo-catalogue *Totem* est conçue en support d'une exposition d'art plastique prévue à la maison de la culture pour juin 1983.

A l'inverse, d'autres réalisations vidéo ont provoqué le montage de spectacles. Ainsi, pour *Rockabilly*, de Jean-Pierre Gras, on a programmé un concert Chris Evans. Pour *Vert marine* ou la vie n'importe comment, la mai-

son de la culture, qui ne dispose pas d'une équipe permanente de création, a mis des moyens de travail professionnels à la disposition d'un réalisateur régional, Jean-Paul Lebossion. Elle a aussi accueilli des noms connus comme Alain Fleischer.

Trouver des partenaires

Le panorama des productions présentées témoigne à la fois d'une recherche dans le genre et d'un souci de diversification des projets, d'exploration des diverses facettes de la vidéo. En 1983, le « Carrefour » compte bien poursuivre la démarche entreprise, notamment en ce qui concerne la vidéo musicale et la vidéo-catalogue. Pour Daniel Le-

monnier, le temps n'est pas loin où les galeries d'art substitueront au catalogue traditionnel d'exposition des bandes vidéo présentant les œuvres des créateurs. Autre domaine d'intervention possible : les quartiers et les associations.

Mais la création en vidéo coûte cher. Pour permettre de mieux explorer les différentes pistes, la maison de la culture de Saint-Étienne a cherché et cherche encore des partenaires pour des coproductions et des aides à la création. Dans le cas de *Rockabilly*, la direction régionale des affaires culturelles a apporté son concours. Autre effort nécessaire : la diffusion. On souhaite ici éviter qu'une production marginale n'entraîne une diffusion marginale. Les chaînes de télévision, qui s'ouvrent enfin à la pro-

duction indépendante, sont sollicitées, mais aussi des réseaux de vidéothèques, des festivals et des centres d'animation ayant de la programmation vidéo. Il est envisagé pour certaines productions d'éditer des cassettes d'accompagnement. On parle aussi d'une éventuelle collaboration avec un hebdomadaire de télévision pour un magazine vidéo qui serait diffusé à plusieurs milliers d'exemplaires.

Saint-Étienne s'affirme donc comme un creuset de production et un pôle régional de la vidéo. La question reste de savoir si l'idée d'une production décentralisée est viable et si cette production régionale (ne pas confondre avec régionalisme) peut trouver des moyens de diffusion.

PHILIPPE MEHNERT.

PRATIQUES

VIDEO

A propos de la redevance

L'institution par décret d'une redevance sur les magnétoscopes continue de susciter de vives réactions. Le Syndicat national de la vidéocommunication (S.N.V.C.) souligne en particulier les conséquences que cette taxe pourrait avoir sur les laboratoires de duplication de cassettes. Ceux-ci utilisant des bancs de plusieurs centaines de magnétoscopes et sont soumis comme les consommateurs privés à une redevance annuelle sur chaque appareil. Cette charge supplémentaire peut mettre en péril des entreprises qui ont créé depuis trois ans près de quinze cents emplois et se répercutent aussi sur le prix des cassettes pré-enregistrées.

Il y a bien un moyen astucieux d'échapper à la double redevance qui frappe un propriétaire de téléviseur et de magnétoscope : remplacer le poste de télévision par un moniteur vidéo. Cet appareil, qui ne comprend pas de tuner de réception des émissions, n'est pas soumis à la taxe. Tout magnétoscope étant équipé d'un tuner, l'ensemble moniteur-magnétoscope permet de recevoir normalement les émissions de télévision. Mais ce type de dispositif ne permet pas d'enregistrer un programme pendant qu'on en regarde un autre sur une chaîne différente.

Location par téléphone

Après le vidéo dans le métro, la vidéo à domicile, la société Aliô Vidéo propose une formule de livraison sur Paris et sa proche banlieue sur simple appel téléphonique (798-10-20). Les cassettes choisies sur un catalogue de quatre cents titres sont livrées dans la journée. Il vous en coûtera tout de même 800 F pour l'abonnement annuel, 50 F de location pour trois jours et 20 F de livraison.

Un nouveau guide

Après ses deux guides sur le disque, la société Akai vient de publier un guide de la vidéo-cassette pré-enregistrée. Edité dans la collection « Livre de poche » d'Ha-chette, ce guide recense mille cinq cents titres sur les cinq mille cassettes disponibles au catalogue français. Il s'agit d'une sélection ciblée classée par type de films ou de documents, complétée par des index par titre, nom des réalisateurs et nom des acteurs. Le

guide Akai de la vidéocassette est vendu 32 F.

Échange de cassettes

Ciné-club vidéo est une formule originale de location de cassettes lancée par la société Locamusic. Pour 380 F par mois, l'utilisateur peut louer un magnétoscope et bénéficier d'un volant de cinq cassettes pré-enregistrées qu'il peut renouveler en échangeant ces cassettes contre d'autres. Ciné-club vidéo vient d'ouvrir son premier magasin d'échange de cassettes au 44, rue de la Boétie, à Paris. On y trouve 2 000 titres en V.H.S. et 1 200 titres en V.2000. La gestion des échanges est entièrement informatisée.

« Télécable 83 »

Une Convention nationale des villes câblées et des télévisions locales aura lieu à Marne-la-Vallée (Seine-et-Marne), du 20 au 22 janvier 1983. Représentants des collectivités locales et des pouvoirs publics pourront y rencontrer les industriels et les professionnels de la communication sociale. Cette manifestation Télécable 83 est parrainée par Mme Michèle Corta, présidente de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle. Elle est organisée par le Syndicat communautaire d'aménagement de Marne-la-Vallée, et le groupe Télécable de la Fédération de l'audiovisuel indépendant pour la création et la communication.

Trois manifestations auront lieu simultanément : des journées d'études ; une programmation expérimentale sur le réseau de Marne-la-Vallée ; une présentation de matériels de production et de distribution.

(*) Syndicat communautaire d'aménagement de Marne-la-Vallée : Mme Veronique Brasey, tél. 005-93-24, poste 496.

RADIO

Tintin reporter

Jean-Claude Chuzaveille, un Lyonnais de trente-trois ans, a déjà un long passé de combattant pour la liberté des ondes radios ou hertziennes (Radio Bellevue, TV Lyon, Canal 22). Le 1^{er} décembre il a encore innové. En compagnie d'un ami, Jean-Pierre Dini (frère de Paul Dini, directeur général du Dauphiné libéré, il a entamé un tour du monde à partir de Lyon.

Un périple de six mois qui débute à New-Delhi pour s'achever à Fort-de-France, en passant entre autres par Pondichéry, Shanghai, Melbourne et Los Angeles.

L'originalité de ce reportage au long cours tient à son mode de financement. En effet, les deux « reporters », qui veulent retrouver une « naïveté » dans la découverte — à cet effet ils se veulent conformes à l'image cinématographique du Tintin de Hergé — ont fait sponsoriser leurs enquêtes. Un contrat a été signé avec le groupe Vesa cartes bleues. Les reportages, dont cinquante radios libres ont passé commande, devraient être diffusés avec un message publicitaire au début et à la fin des vingt-quatre séances hebdomadaires de trente minutes par semaine.

Deux complices lyonnais, Claude Jaget et Mongi Guibane, assureront la diffusion, le montage et la réalisation des enregistrements. Le premier, ancien journaliste de *Libération* et du *Progrès*, anime une agence de presse (Camerai) qui élabore des programmes de télévision. Le second assurera le suivi technique de cette première.

Jean-Claude Chuzaveille estime que des initiatives de ce type permettront aux radios locales de satisfaire aux exigences de la loi du 9 juillet 1981. « Il s'agit, explique-t-il, de dépasser le schéma traditionnel de la publicité qui recherche un support. Dans notre cas, les annonceurs favorisent la création radiophonique ». Le statut de coproducteur de l'annonceur devrait permettre l'équilibre financier de l'opération.

CLAUDE RÉGENT.

HI-FI

Les cellules phonocaptrices

La cellule phonocaptrice est l'élément qui permet de traduire les informations contenues dans le sillon du disque en courant électrique. Ce courant, une fois traité et amplifié, fournit, via les haut-parleurs, un son haute fidélité. La cellule a pris la succession de l'aiguille du phonographe de nos grands-pères et voit ses jours menacés par l'apparition du laser.

La cellule est un système vibratoire composé d'éléments de haute précision : une pointe, généralement taillée dans un diamant synthétique, est fixée sur un porte-pointe solidaire d'une bobine ou d'un aimant. Cet ensemble doit vi-

brer de façon indépendante des autres parties du système de lecture, et du bras en particulier. Deux critères doivent guider le choix de l'audiophile exigeant. La compliance est le terme utilisé pour décrire la mesure dans laquelle le système vibratoire se déplace de façon indépendante par rapport à la cellule. Cette valeur doit être suffisamment élevée. La masse de la cellule est un autre critère important. Elle doit être la plus faible possible pour éviter d'alourdir le bras de lecture et de provoquer de la distorsion au niveau du signal.

Les cellules à aimant mobile sont les plus répandues sur le marché et sont généralement d'un prix abordable. Le principe repose sur la solidarité physique entre le porte-pointe et un minuscule aimant. L'aimant vibre de façon synchrone avec la gravure du sillon, et la variation de son champ magnétique génère une tension de sortie variable suffisamment puissante pour être traitée directement par l'amplificateur de la chaîne son.

La cellule à bobine mobile utilise le procédé inverse. Une minuscule bobine se déplace, au gré des vibrations qui lui sont transmises, dans un champ magnétique de façon à générer, là aussi, une tension. Procurant un son plus clair et plus naturel que la cellule à aimant mobile, la cellule à bobine mobile est plus difficile et donc plus coûteuse à fabriquer. De plus, elle nécessite bien souvent un pré-amplificateur complémentaire qui vient s'intercaler entre la platine tourne-disque et l'amplificateur. Cependant, de nombreux constructeurs équipent leur matériel haut de gamme de niveau d'entrée adéquate à la puissance de signal délivré par la source.

PHILIPPE PÉLAPRAT.

PHOTO

La duplication des diapositives à la portée de tous

La réalisation de duplicatas de diapositives est aujourd'hui à la portée des amateurs et se trouve facilitée par un large éventail d'appareils. Le plus simple, constitué d'un petit cadre avec verre dépoli recevant la diapositive 24x36, se fixe sur l'objectif de prise de vue de façon que l'image puisse être photographiée à un rapport voisin de l'unité. D'autres duplicateurs,

plus complexes, comportant une source d'éclairage, permettant la reproduction de diapositives de plusieurs formats. La firme italienne I.F.F. (Industria Fotocinetica Firenze) vient de lancer deux modèles de ce type, les systèmes 100 et 500. Ils sont constitués d'une colonne, sur laquelle se fixe un appareil photo, et d'une boîte à lumière recevant la diapositive à copier. Cette boîte possède la lampe éclairant l'image par transparence (lampe aux halogènes, équilibrée à 3 200 K) et des filtres dichroïques dans les couleurs de base : jaune, cyan et magenta. Ainsi, l'utilisateur peut-il reproduire une diapositive en effectuant les corrections de couleur nécessaires.

Le système 100 autorise la copie au rapport 1, la réduction ou l'agrandissement de toutes diapositives 18x24 mm à 56x72 mm, soit au format 24x36 sur film 35 mm, soit sur films de formats plus grands, jusqu'à 13x18 cm. Il est également utilisable pour la reproduction de documents opaques, pour tirer des diapositives couleurs sur film noir et blanc ou pour réaliser des diapositives noir et blanc à partir de négatifs.

Le système 500 est semblable, mais il intéresse surtout les professionnels car il permet un plus large éventail d'échelles de reproduction et la copie de diapositives de 18x24 mm à 13x18 cm.

Une seconde firme, Bowens, qui construisait déjà un duplicateur, propose un nouveau modèle, le Copytran. Comme les appareils précédents, le Copytran permet la copie de diapositives de plusieurs formats, du 18x24 mm, à 6x6 cm. Sa source d'éclairage, toutefois, n'est plus constituée d'une lampe, mais d'un flash électronique.

Dans le domaine des émissions, un film spécial de reproduction, le Fujichrome Duplicating, sera produit par la firme japonaise Fuji à partir du printemps. Il ne sera disponible qu'en plans-films, c'est-à-dire en formats supérieurs à 8x6 cm. Ses applications seront donc essentiellement professionnelles. Les amateurs qui travaillent principalement en 24x36 ne disposeront toujours que d'un film, l'Ektachrome Duplicating de Kodak, produit en deux versions : pour lumière des lampes à incandescence à 3 200 K (film 5071) et pour lumière du flash électronique (ISO-386). Mais, avec filtrage, les deux films sont utilisables avec tous les duplicateurs, qu'ils possèdent une lampe aux halogènes ou un flash.

ROGER BELLONE.

VIDEOCASSETTES SELECTION

1982, l'année choc

Après le succès de sa cassette de montage sur l'année 1981, Channel 80, filiale d'Ha-chette, renouvelle l'expérience sur les grands événements de l'année 1982. Le montage est constitué à partir de photographies de l'agence Gamma, des extraits de journaux télévisés de TF 1, A 2, FR 3 et des bandes d'actualité de l'agence britannique Visnews et de la chaîne américaine C.B.S. Le commentaire est assuré par Etienne Mougeotte et la rédaction du *Journal du Dimanche*.

La cassette s'ouvre sur la mort de Georges Brassens en octobre 1981 et se termine avec les obsèques de la princesse Grace de Monaco un an plus tard. Avec ces dix-neuf décades de célébrités, cette nouvelle cassette n'échappe pas à la dominante néoécologique qui faisait déjà toute l'ambiguïté de la première. Mais sans doute cette sorte d'histoire immédiate n'a-t-elle pas d'autres façons de scander le temps qui passe. Entre deux disparitions, la chronique visuelle fait défiler pélemêle les dévaluations, les crises syndicales ou politiques, les conflits et les présentations de mode, le bébé-éprouvette et les « tubes » de l'année, composant, sur un rythme implacable, une sorte d'inventaire à la Jacques Prévert. Mais, dans dix ou vingt ans, nous regarderons peut-être ces images banales avec autant d'émotion que les pages jaunies de *l'Illustration*.

« 1982, l'année choc », réalisation de Eladio Molino. Une production Channel 80, distribuée par R.C.V.

Bataille pour les Malouines

Mais que la tire française, il s'agit bien là d'une bataille pour les Falkland. La production anglaise (Thorn EMI) est réalisée à partir de documents d'actualité d'indépendant Television News et Granada Television. Le tout pour montrer comment les Britanniques « opposés à des forces dix fois supérieures dans les airs et deux fois supérieures sur terre » résisteront les uns par une technique brillante et d'audacieuses tentatives.

En deux heures, rien ne nous est épargné, ni le regard emblématique des soldats sur les quais du départ ni le courage des garnisons assiégées. Quant au bénéfice de l'édition vidéo, il sera versé au « Fonds pour les Falkland ». Si l'on peut passer sur le chauvinisme militant, cette cassette est aussi passionnante qu'une série américaine. Les équipes de tournage étaient présentes partout, dans les réunions d'état-major comme sur les ponts des bateaux. A croire que tout était organisé pour eux.

Bataille pour les Malouines. Editée et distribuée par Thorn EMI vidéo.

FILMS

Films français

Le Jour de fête, de Jacques Tati. Edité par La Guéville vidéo et distribué par R.C.V.

Dadée d'Anvers, d'Yves Allégret, avec Simone Signoret et Bernard Blier. Edité par La Guéville vidéo et distribué par R.C.V.

Les Combinards, de Jean-Claude Roy, avec Dany Cowl et Michel Serrault. Edité par Ciné-thèque et distribué par G.C.R.

Le Grand Meaulnes, de Jean-Gabriel Albicocco, avec Brigitte Fossey et Jean Blaise. Edité par La Guéville vidéo et distribué par R.C.V.

Le Bossu, d'André Hunebelle, avec Jean Marais et Bourvil. Edité par U.G.C. vidéo et distribué par R.C.V.

Films étrangers

Le Fanfaron, de Dino Ris, avec Vittorio Gassman et Jean-Louis Trintignant. Edité et distribué par Warner Home Vidéo.

Un violon sur le toit, de Norman Jewison, avec Topol. Edité et distribué par Warner Home Vidéo.

Vivre et laisser mourir, de Guy Hamilton, avec Roger Moore. Edité et distribué par Warner Home Vidéo.

J.-F. L.

ACTUALITE DU DISQUE

Classique

« Tristan et Isolde »
par Carlos Kleiber

Après deux ans d'attente et de mystère, l'énigme de ce Tristan est enfin dévoilée. Voilà une fresque sonore éblouissante, où le moindre solo instrumental (les subtils cordes de la Staatskapelle de Dresde, mais aussi ses bois, à qui Carlos Kleiber a confié un rôle de magiciens), les moindres imitations et variations de timbre et de couleur, participent d'une vérité musicale absolue. La direction anéantit toute velléité de comparaison, tant elle est neuve, ouverte sur l'inconnu, éminemment contemporaine. Ces tempos écriés et alanguis qui disent la fièvre du désir interdit, ces crescendos fulgurants qui en affirment la violence, de bouleversantes expressions de détail qui font entendre la nuit, la mer, la forêt... Voici un Tristan, au sens fort, inouï.

L'interprétation, en revanche, reflète le malheur de notre temps, qui ne connaît plus de chanteurs pour ce répertoire. C'est une question de format, vocal d'abord, mais surtout dramatique. Le legato impalpable de Margaret Price, ses longues tannes de phrase appuyées sur un souffle voluptueux, sa musicalité subtile de mozartienne, ne compensent pas tout à fait un manque de variété du timbre, une certaine apathie de l'articulation, et surtout cette absence de dimension mythique sans laquelle Isolde échappe à son véritable destin, sa transfiguration. De même, l'intelligence de René Kollo, sa compréhension intime du rôle de Tristan, reprise à richelien entre la révolte et le sacrifice consenti, ne peuvent faire oublier des moyens un peu trop courts et un peu trop maigres, vite épuisés dans les moments de violence (il y a une et dans ceux d'extatique suspension (il s'y essouffle et la voix bouge). Superbes, par contre, de voix et de naturelle grandeur, la Brangäne de Brigitta Fassbender et le roi Marke de Kurt Moll (avec encore Dietrich Fischer-Dieskau, Werner Götz, Anton Dammota, Wolfgang Hellmich et Eberhard Büchner).

Mais par-delà ses faiblesses cet enregistrement est la plus belle construction, la plus belle et la plus belle vision que le disque nous ait offerte depuis longtemps (5 disques DG, 2741-006).

ALAIN ARNAUD.

Les « Petits Concerts spirituels »
de Schütz

Heinrich Schütz reste par excellence le grand « Spirituel » de la musique, le théologien et mystique qui, tout au long de sa vie, a été « tourmenté par l'idée de Dieu ». De là, sans doute, la difficulté qu'éprouve notre époque à saisir l'intériorité d'une œuvre qui, en comparaison, fait paraître presque profane la démarche des plus égarés peintres de l'âme.

En fait, le « Segitarius » a toujours veillé à équilibrer dans l'élan de la prière les tensions du drame et les convictions du croyant. Et c'est sans doute cette double dimension qui fait le prix des chefs-d'œuvre de la maturité — Symphonies sacrées et Petits concerts spirituels — où le compositeur se met en quelque sorte à l'écoute de la monodie italienne et du style concertant, étudiés auprès de Monteverdi, pour en tirer une synthèse géniale, où l'influence transalpine débouche à chaque mesure sur un ton et un art spécifiquement allemands.

Dans cette perspective, les Petits concerts spirituels (1636 et 1639), nés des misères de la guerre de Trente Ans, privilégient un climat douloureux et de sombres couleurs, mais sans céder jamais à la tentation du désespoir. Le souffle de la vie et l'indéfectible confiance en une justice autre que la justice des hommes font palper les supplications les plus pressantes en une série de miniatures d'autant plus intenses que la déclamation du (ou des) soliste n'est tendue que par le poids du mot, avec, ici et là, quelques mélismes éperdus qui sont comme attachés au chant pour crier la violence du sentiment sacré (l'arabesque délicate qui distend l'appel : « O, comme mon âme te désire », dans l'extraordinaire O Süsser).

De ces poignants joyaux, nous avons connu autrefois l'intégrale inspirée des Westfälische Kantoren et le beau disque d'extraits du Chœur de Dresde, où brillait la voix si émouvante de Peter Schreier.

Et voici aujourd'hui l'approche du Concerto vocal, complétée par quatre emprunts aux Symphonies sacrées 2 et structurée de bout en bout par les données d'une authentique vision musicologique (ce qui n'était pas le cas des enregistrements précédents). Les interprètes tiennent ici un rôle mystique fascinant, en imposant à leur lecture ce recueil qui réinvente les œuvres en situant phrases, rythmes et dynamiques dans un environnement sonore à l'ancienne.

Nous avons remarqué aussi

— Le « 1^{er} Concerto » et « Trois Pièces » de Paganini, par Yehudi Menuhin, avec l'Orchestre symphonique de Paris, direction Pierre Monteux. — Quel que soit le talent actuel de Yehudi Menuhin, on ne saurait oublier le génie qu'il fut dans sa jeunesse, la qualité incomparable d'un son et d'un style qu'il n'a jamais pleinement retrouvés. Dommage que ce concerto de Paganini, bien qu'amusant, soit si superficiel, mais le violoniste est fascinant (EMI, coll. « Références », 051-43322).

— Lauritz Melchior chante Siegfried. — On a beau le savoir et s'y attendre, on est à chaque fois ébahi. Quelle voix ! Parfaitement en place et donc pleinement sonore, vaillante sans jamais forcer (le format « heldentenor »), et servie par un art du legato, du chant piano et de l'inflexion que la période antérieure avait oublié au profit des seuls moyens, et qu'on tentera ensuite de maintenir, mais sans les moyens nécessaires. A la fin de ce disque de Melchior, on trouve notre époque lyrique bien vide (scènes de Siegfried dans les deux derniers volets de la Tétralogie ; coll. « Références », 051-43389).

— Tchaïkovski par Toscanini. — Pour ceux qui aiment Tchaïkovski, mais ne peuvent supporter les exhortations pétauses ou sentimentales, recommandons les vieilles interprétations de Toscanini, embrassées par le feu de l'esprit, détrempées par un orchestre net, nerveux, éblouissant, à travers lequel passent des torrents de passion, de colère, de mélancolie. Tant pis pour l'âge de ces gravures (1941 à 1948) au son bronzé ; on ne peut ignorer ces témoignages d'un fantastique démiurge (Roméo et Juliette, Symphonie pathétique, Manfred), ni l'étonnante Casse-Noisette, ni la version historique du Concerto pour piano en si bémol avec Vladimir Horowitz (3 disques RCA, GM 43-850 ; offre spéciale).

— Pierre Monteux. — Un nouveau coffret réunit la Symphonie héroïque de Beethoven et le disque Debussy dont nous avons parlé récemment (la Monde-Dimanche du 23 mai) : la 2^e Symphonie et l'Ouverture académique de Brahms, Boléro, la Valse et Ma Mère l'Oye de Ravel, le Lac des cygnes de Tchaïkovski et la Symphonie inachevée de Schubert, tous d'une clarté, d'une lumière et d'une vitalité singulières, véritable testament d'un chef que la France ne sut pas reconnaître ou retenir et qui a cruellement manqué à notre vie musicale (6 disques Philips, 6768.339 ; offre spéciale).

ROGER TELLART.

Grieg
per Zoltan Kocsis

Les Pièces lyriques pour piano de Grieg (dix cahiers parus de 1867 à 1901 et totalisant soixante-six morceaux) ont connu un peu le même destin que les Romances sans paroles de Mendelssohn, auxquelles elles sont apparentées par plus d'un trait : on n'en connaît et on n'en joue qu'un très petit nombre. Tout n'y est pas de valeur égale, mais de petits joyaux attendent d'être découverts. Ces pièces ne relèvent d'ailleurs pas du genre miniature.

Aucun cahier ne figurait intégralement aux catalogues français. Zoltan Kocsis, le jeune et brillant pianiste hongrois, connu notamment pour ses interprétations de Haydn, Mozart ou Bartok, vient d'en enregistrer deux, l'opus 12 (huit pièces) et l'opus 43 (six pièces). La virtuosité n'est pas leur caractère principal, mais on admire chez Grieg une belle écriture pianistique et un sens très sûr de l'effet poétique, et l'on sait gré à Kocsis de faire, non sans modestie, vivre la musique de l'intérieur. On songe parfois à Chopin (Valse), à Mendelssohn (Danse des Sylphes) ou à Schumann (Chant national), mais les traits personnels abondent (Ariette, Voyageur solitaire), et Grieg se révèle également comme un étonnant précurseur de Debussy. Sur la première face, la Sonate en mi mineur opus 7 (1865), qui elle aussi manquera chez nous depuis longtemps. Un très beau disque (Philips, 6514-115).

MARC VIGNAL.

Rock Variétés

DES CHANSONS
« PORTE-BONHEUR »
de Guy Béart

Depuis un quart de siècle, Guy Béart écrit des chansons qui se « folklorisent », échappent à leur auteur, deviennent parfois anonymes comme toute chanson populaire qui traverse les temps.

L'auteur de l'Eau vive propose aujourd'hui des chansons entrées dans le patrimoine qui ont été écrites par d'autres à la fin du siècle dernier ou au début de celui-ci. Elles ont été signées par Henri Christiné, le chansonnier Léo Lévêque, Louis et Jean Boyer, Vincent Scotto. Elles ont été chantées par Paulus, Mayol, Fragon, Albert, et tout le monde connaît encore, sinon la mélodie exacte, du moins le climat de la plupart de ces titres :

En revenant de la revue, Caroline, Viens Poupoule, la Valse brune, Je connais une blonde, la Bays, la Matichiche.

Béart a adapté sans artifice, avec beaucoup d'adresse et de tendresse, ces chansons pleines d'un humour léger et insouciant et qui constituent parfois d'étonnantes reportages colorés sur la vie quotidienne, autour des années 1900, sur le comportement, les mœurs de l'époque. D'autres chansons ont de savoureuses résonances modernes :

Où étions-nous ? Dans la merde ! Où sommes-nous ? Dans la merde. Où allons-nous ? Dans la merde ! Pourquoi y aller ? Pour changer de merde.

D'autres, enfin (la Valse brune, Quand les lilas refleuriront), ont leur mélodie et leur texte qui coulent admirablement, sans une ride : elles auraient pu être écrites par Béart lui-même.

L'album a pour titre : Porte-bonheur. Et il est vrai que toutes ces chansons ont quelque part un air de bonheur (33 : WEA, Filipacchi Music).

CLAUDE FLÉOUTER.

GRACE JONES
« Living my life »

On peut penser que le titre fait référence à la séparation de Grace Jones et de Jean-Paul Goode, mais, après avoir confectionné l'image de la chanteuse, signe encore ici la pochette du disque. On a tout dit sur Grace Jones : son corps sculptural, ses attitudes androgynes, son plus grand talent étant encore d'être admirablement entourée et de stimuler les imaginations par son caractère et son physique profondément singuliers.

Elle est notamment accompagnée de la clique habituelle des meilleurs musiciens de studio jamaïcains (Sly Dunbar, Robbie Shakespeare, Mikey Chung, Wally Baderou) qui lui assurent une assise musicale sans faille. Bien qu'elle ne soit pas une grande chanteuse (elle parle plus qu'elle ne chante), Grace Jones n'est jamais aussi bonne que lorsqu'elle interprète les compositions des autres, imprimant à des morceaux déjà connus son identité, son style résolument modernes. Mais, évidemment, lorsque la dame se met en tête d'écrire avec la complicité de Barry Reynolds, la qualité est beaucoup plus inégale. A ce titre, ce 33 tours est plus monotone que le précédent et vaut surtout par l'extraordinaire reprise du The Apple Stretching de Melvin Van Peebles, qui était le thème principal d'une comédie musicale américaine. (Phonogram, 6313431).

SOUND D'AFRIQUE
SOUND D'AFRIQUE II
« Soukous »

Depuis quelque temps, les musiques africaines font l'objet d'un intérêt grandissant. Les groupes de rock y puisent volontiers leur inspiration, l'industrie du disque implante progressivement des cellules de production sur place, le public suit. On ne serait pas étonné d'assister à un prochain phénomène de mode.

Ces deux disques de compilation ont l'avantage de servir de mode d'emploi en nous entraînant dans un voyage initiatique à travers les musiques du Cameroun, de la Côte-d'Ivoire, du Zaïre, du Sénégal, du Congo, de la République Centrafricaine, du Mali. On se familiarise avec ces compositions destinées à la danse qui installent progressivement leurs thèmes répétitifs sur des rythmes en fusion. (Phonogram, 6313312 et 6313419).

CHIC
« Tongue in Chic »

On attend toujours un disque de Chic avec impatience, la quintessence du funk et la griffe inimitable de ces sorcières de la production. C'est évidemment l'apologie de la musique de grande consommation, mais on se fait une douce violence en se laissant piéger par ces mélodies flamboyantes, ce son terrassant et cette rythmique au métronome qui échappent à la monotonie robotique et trouvent une véritable vie par on ne sait quel effet magique de ces génies du studio. Eternel, intemporel, en dehors des modes et à la fois complètement dedans, c'est évidemment Chic. (WEA, 780031-I).

ADAM ANT
« Friend or Foe »

Adam Ant s'est séparé de son groupe, les Ants, pour enregistrer en solo. Ce qui ne change pas grand-chose puisque c'est sur lui que repose le succès phénoménal en Angleterre. Adam Ant est un phénomène typiquement anglais pour les teenagers. Une belle gueule, une mise excentrique et un port élégant, le chanteur émouline les jeunes filles. Quant à la musique, elle manque d'inspiration, un conglomérat bâtarde d'influences diverses que l'on reconnaît à ses rythmes néotribaux.

En écoutant la version du Hello, I love you des Doors, qu'il interprète, on se rend compte qu'il existe des degrés dans la sensualité. Par exemple, après de celle de Jim Morrison, le chanteur des Doors, la voix d'Adam Ant est à peu près aussi émouvante et subversive qu'un livret du code de la route. (CBS, 25040).

DEVO
« Oh no ! It's Devo »

La carrière de Devo a été gâchée par un quiproquo. A force de se croire géniaux et de le dire à qui voulait l'entendre, on ne s'est pas rendu compte qu'ils l'étaient, tout a commencé et s'est arrêté par deux 45 tours. Les deux premiers. Une reprise perversité et foudroyante du Satisfaction des Rolling Stones et un manifeste qui disait : « Ne sommes-nous pas des hommes ? Non, nous sommes Devo. » C'était résolument nouveau, une façon de faire et un son comme on n'en avait jamais entendu. Le groupe d'Akron, la capitale américaine du caoutchouc, s'appuyait sur le principe de la « dé-evolution ». Sur la base d'un concept, liant l'image à la musique, formulé sur deux 45 tours, Devo avait défrayé la chronique et s'était imposé comme le groupe qui allait bouleverser les années 80.

Lorsque les 33 tours suivront, on les bouda. Ils avaient si bien préfiguré la mode que tout à coup on les trouvait démodés. Victimes de leur succès fulgurant, ils ne s'en sont jamais vraiment remis. Leurs disques étaient pourtant riches d'idées surprenantes et novatrices. De tous les groupes de rock modernes, ils sont peut-être les seuls qui le soient restés.

Autant dire tout de suite que leur nouvel album, Oh no ! It's Devo, n'est pas ce qu'ils ont fait de mieux. Il n'empêche qu'on retrouve ce son élastique qui leur est unique, ces mélodies synthétiques qui font des pieds de nez aux harmonies, ces rythmes sur les chapeaux de roue, et ces gimmicks pleins d'humour qui répondent aux textes délirants. (Virgin, 205135).

ALAIN WAIS.

Jazz

BO DIDDLEY :
Golden Years

Il n'y eut jamais autant de disques de blues en France que ces temps-ci. Ce qui était inaccessible hier est désormais à portée de la main. Ce qui semblait appartenir à la légende vient vers nous comme un fait d'histoire. André Clergeat pour Vogue, comme Gilles Pécard pour Pathé-Marconi, apporte le soin jaloux du collectionneur et l'érudition du discographe aux éditions des grandes plaques du jazz populaire. Dans la série « Golden Years », il fait enfin sa place au guitariste et chanteur Elias M. Daniels, dit Bo Diddley, qu'écoutaient et admiraient, à leurs débuts, les Beatles, les Stones, et qui fut, qui reste, l'une des hautes figures du rock and roll noir.

Au début de 1955, Checker, l'un des catalogues des deux frères Chess à Chicago, inscrit le premier disque de Bo Diddley. Comme on n'est jamais si bien servi que par soi-même, l'auteur donne son nom au thème initial, il l'intitule, tout bonnement : « Bo Diddley ». Cette petite mé-

lodie répétitive séduit l'Amérique et la Grande-Bretagne, et, répandue par quantité de groupes de rockers, circule tout autour du monde. Le quartette de Bo Diddley, avec Billy Boy Arnold (harmonica), Jerome Green (maracas) et Frank Kirkland (batterie), sonne comme un orchestre de rue, comme un modeste ensemble destiné à égarer la vie des gens qui passent.

Sous des étiquettes multiples, Checker donc, mais aussi Aristocrat, Argo, Cadet, et bien évidemment Chess, les bons éditeurs de Chicago, Len et Phil, ont publié pendant trente ans, de 1947 à 1978, des œuvres de presque tous les grands bluesmen de l'Illinois et d'ailleurs. Elles paraissent de nouveau, avec leurs pochettes originales, dont celle de ce McDaniels qui enfume une musique tapageuse, giclotante. Au moment où, en Angleterre, mais aussi en France et, du reste, un peu partout, les décagénaires découvrent le rock de papa, voire de grand-père, à son tour voici venue l'heure de Bo Diddley. (Chess 515027, distribution Vogue.)

LUCIEN MALSON.

PIANO SOLO

Un décor-jardin où l'on ne vend que des pianos, seulement des pianos. Une sélection des meilleurs pianos européens : Daniel Magne ou la passion exclusive des beaux pianos. Ne choisissez pas le vôtre sans lui rendre visite. Neufs. Occasions. Cédité garanti.

PIANOS DANIEL MAGNE

17 avenue Raymond Poincaré 75116 PARIS - 53.20.60.



Pieds Nus et le ciel

PAR BRANISLAV CRNČEVIĆ

TOUT au long du printemps et de l'été il allait pieds nus et au cœur de l'automne il allait encore pieds nus ; c'est seulement à la fin de l'automne qu'il chaussait de gros godillots qui auraient été trop grands pour bien des adultes. Probablement de là vint le surnom de Pieds Nus. Voilà des années que je cherche, mais en vain, à me souvenir de son nom. Il a disparu sous le sédiment des jours qui se sont repliés sur moi, sur mon frère et sur lui, sur toutes les choses et sur tous les hommes, depuis le jour où je l'ai vu pour la dernière fois.

Il n'est resté que son sobriquet : Pieds Nus. Peu importe, ce sera suffisant pour notre histoire. Mon frère et moi, nous avions l'impression que sans Pieds Nus le monde n'aurait présenté aucun intérêt car il pouvait tout et savait tout ; c'était le garçon le plus fort non seulement de notre rue, mais aussi de celle qui lui était perpendiculaire. Les grandes personnes ne l'aimaient pas tellement. Elles disaient qu'il avait une mauvaise influence sur les enfants, que ceux-ci, à force de le fréquenter, devenaient mal élevés, et qu'avec lui ils apprenaient des mots étranges et violents. C'était peut-être simplement parce que les adultes étaient contre lui que tous les enfants, sans exception, l'adoraient. Il suffisait qu'il passe dans la rue et se mette à siffler, de cette façon merveilleuse qui n'appartenait qu'à lui, pour que

nous nous précipitions au dehors.

Une fois, il disparut pendant trois jours. Mon frère et moi nous en fûmes vraiment malades de chagrin ; quelques jours plus tard nous devions partir à la mer avec nos parents et Pieds Nus restait introuvable. Nous étions effrayés à l'idée de ne pas le revoir avant le départ. Mais, pourtant, il réapparut. Il était couvert de poussière et égratigné, ce qui ne fit qu'augmenter notre curiosité.

« Où c'est que t'étais ? », lui demanda mon frère. On se prépare pour partir à la mer et toi tu disparais.

« Ça vaut pas la peine d'aller à la mer, les gars. J'y ai mis le feu. »

« Comment le feu ? », dit mon frère, ébahi. Comment que t'as fait ?

« Comme ça, elle ne me plaisait pas, alors j'y ai mis le feu. »

« Sans problème ! Je l'ai aspergée d'essence, j'en ai versé cinquante bidons. Et voilà, comme ça, j'ai craqué une allumette. Vraiment, Et terminé ! »

« Et après ? »

« Après ? Rien. Il n'est resté qu'un trou. »

« Grand comme une maison ? demandai-je. »

« Comme cinq maisons ! corrigea mon frère. »

« Comme mille maisons plus cinq ! », dit Pieds Nus d'un air méprisant.

Cet après-midi-là, bien qu'il restât encore quelques jours avant le départ, notre mère ran-

geait déjà quelques affaires dans la valise en prévision du voyage. Mon frère et moi, nous riions en douce : comme elle allait être étonnée lorsque nous arriverions là-bas : plus de mer, plus de ciel, rien qu'un trou ! Nous réfléchissions pour savoir s'il fallait dire à nos parents que Pieds Nus avait mis le feu à la mer et qu'il était inutile de partir, mais tous les deux nous voulions voir comment était ce trou et nous nous mîmes d'accord pour tenir notre langue.

Pieds Nus était très fort pour nous étonner. Le soir même on entendit son sifflement pénétrant et, mon frère et moi, nous sommes sortis en courant.

« Les enfants, demanda-t-il, vous le savez que, la nuit, les arbres ne restent pas à la même place, qu'ils se lèvent et se promènent et que c'est seulement avant l'aube que chaque arbre retourne à sa place ? »

« Tu mens, dit mon frère, les yeux écarquillés, plein de méfiance. »

« Eh bien, restez éveillés toute la nuit et regardez », dit Pieds Nus d'un air vexé.

Et, ensemble, à la fenêtre, nous avons tenu le coup jusqu'à minuit. Dans notre cour le murier n'avait même pas bougé. Comme le sommeil nous gagnait, nous décidâmes de guetter à tour de rôle. Nous nous réveillâmes mutuellement à tout instant.

Après une nuit blanche, l'aube arriva. Mais le murier n'avait pas changé de place.

« Tu nous as menti, nous avons regardé toute la nuit et l'arbre n'a pas bougé. »

« Tu nous as menti, dis-je, vexé, moi aussi. »

« Quel arbre avez-vous regardé ? »

« Le murier, notre murier », dit mon frère.

Pieds Nus s'approcha du murier et y fit une petite entaille au couteau. Stupéfaits, nous le regardâmes. Qu'est-ce qu'il veut faire ? Accentuant chaque mot, il dit :

« Votre murier est malade. Il ne bouge pas. Il n'y a plus que quatre arbres encore dans la ville qui ne bougent pas. Une maladie, voilà ce que c'est ! »

Il nous dit encore que notre murier allait tomber un de ces jours, tellement il était malade. A partir de ce jour-là, mon frère et moi, nous primes l'habitude de passer assez loin de l'arbre de peur qu'il ne nous tombe dessus.

« J'ai embrassé le ciel. »

« Alors, là, c'est vrai. Je crois tout ce que tu dis, mais là, tu mens, dit mon frère. »

« Tu n'as pas pu le toucher avec tes lèvres, lui dis-je d'un air soupçonneux. »

« Mais je ne l'ai pas touché avec mes lèvres, je suis monté sur une colline et j'ai atteint le ciel avec un bâton. Ensuite j'ai embrassé le bâton, c'est comme si j'avais embrassé le ciel. »

Cela jeta le doute dans notre esprit. Pieds Nus nous proposa, si on ne le croyait pas, de partir

avec lui sur cette colline. Nous en fûmes ravis. Quand ? Dès demain matin. Au moment de la séparation, il nous dit de ne pas oublier le goûter.

« J'aime la confiture », ajouta-t-il.

Nous avons pris tout un pot de confiture et nous l'avons mis dans le sac de notre père, avec aussi un pain entier et un couteau de cuisine. Nous nous sommes réveillés très tôt et nous l'avons attendu. Il frappa à la fenêtre prudemment pour ne pas réveiller les grandes personnes. Nous avons sauté dans la rue par la fenêtre et nous sommes partis. A peine étions-nous sortis de la ville qu'il demanda du pain et de la confiture. Nous avons pris un petit déjeuner et continué notre chemin. Puis nous sommes montés sur une colline.

Pieds Nus nous dit que c'était une petite colline et que ce n'était pas sur celle-ci qu'il avait embrassé le ciel. Nous avons poursuivi notre chemin. J'étais fatigué, et Pieds Nus dit qu'il allait continuer seul avec mon frère si je pleurnichais. J'eus peur et je lui répondis que je n'étais pas du tout fatigué. Nous sommes montés sur plusieurs collines, mais aucune d'elles n'était la bonne.

Comme nous avions suivi le plus souvent la route pour ne pas nous égarer, le soir notre père nous rattrapa. Il dit qu'il ne nous battait pas, Pieds Nus non plus, et il nous ramena tous les trois en ville. Maman pleurait :

« Je l'avais bien dit qu'il ne fallait pas fréquenter Pieds Nus. »

Le lendemain matin, Pieds Nus s'approcha furtivement de la fenêtre, juste pour nous dire :

« Vous vous rendez compte, les enfants, la fameuse colline où j'ai embrassé le ciel se trouvait juste derrière celle où nous avons été rattrapés ! »

« Ah, c'est dommage ! », dit mon frère déçu.

L'après-midi nous partîmes à la mer.

Elle était à sa place. L'idée me vint que Pieds Nus nous avait menti et qu'il n'avait pas mis le feu à la mer. Mais mon frère pensait différemment.

« Nous demanderons à notre père, dit-il, il ne semble qu'il y a plusieurs mers. »

« Papa, il y a plusieurs mers ou rien qu'une ? »

« Il y a plusieurs mers, il n'y en a pas qu'une seule, dit notre père. »

« C'est ça, tu vois ! La mer à laquelle Pieds Nus a mis le feu, ce n'est pas celle-ci, c'est une autre. »

Nous eûmes de nouveau confiance en Pieds Nus et, vers la fin des vacances, il nous tardait de rentrer à la maison pour aller avec lui embrasser le ciel.

Mais Pieds Nus était parti dans une autre ville, si bien que jamais nous ne pûmes savoir s'il nous avait menti.

Traduit du serbo-croate par François LACARTE.

— Né en 1933, Branislav CRNČEVIĆ est l'auteur de romans, de nouvelles, de recueils d'aphorismes, de drames pour le théâtre et la télévision. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues, mais non en français.